// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

METALLICA
PAUL SIMON
IDLES
PRINCE
BOB MOULD
CHUCK PROPHET
ROBBY KRIEGER
SUZANNE VEGA
TRICKY

MES DISQUES À MOI
DANI

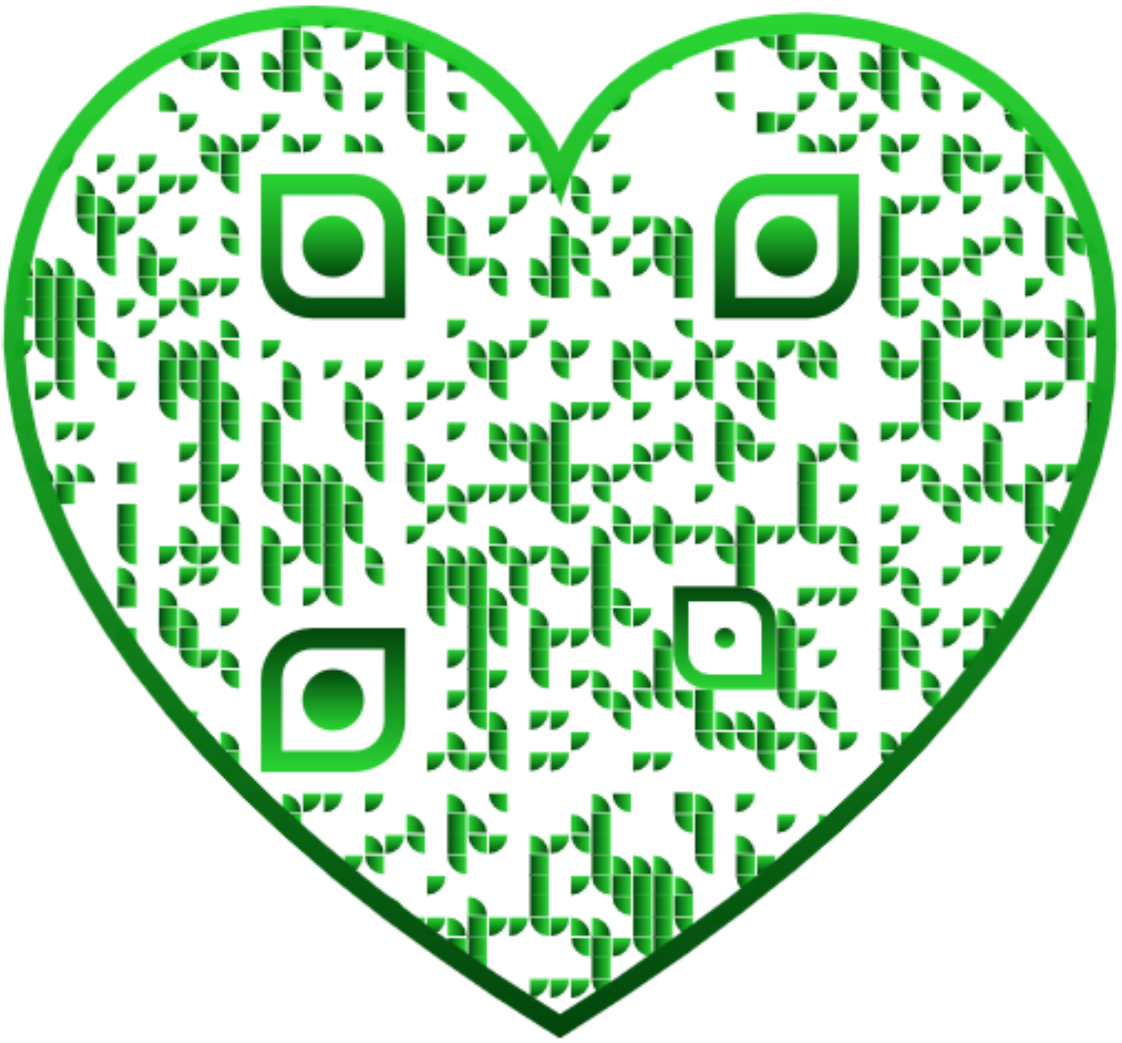
JIMI HENDRIX

RAINBOW WARRIOR

OCTOBRE 2020
N°638 / 6,50 €
MENSUEL
BEL 7,15 €
SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 €
PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 €
N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF
ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €

JIMI HENDRIX ★ OCTOBRE 2020 ★ ROCK&FOLK N°638

L 19766 - 638 S - F: 6,50 € - RD
Editions Larivière



Audi e-tron 100 % électrique.

Volkswagen Group France, SA au capital de 198 502 510 €, 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts, RCS Soissons 832 277 370. **Gamme Audi A7 TFSI e : consommation combinée en cycle mixte (l/100 km) min - max : WLTP : 2,1. Rejets de CO_2 (g/km) min - max : WLTP : 48. « Tarif »** au 18/06/2020. **Gamme Audi e-tron : consommation en cycle mixte (kWh/100 km) min - max : WLTP : 22,4 - 26,6. Rejets de CO_2 (g/km) : 0. « Tarif »** au 18/06/2020 avec mise à

L’énergie sous toutes ses formes.

L’électrique devient Audi. Découvrez les modèles électriques et hybrides rechargeables de la gamme Audi sur audi.fr.

Nouvelle Audi A7 TFSI e hybride rechargeable.

jour au 20/08/2020. Valeurs susceptibles d’être revues à la hausse. Pour plus d’informations, contactez votre Partenaire. Depuis le 1er septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d’essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d’essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO_2, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée.

8·6
ORIGINAL

INTENSE
PAR NATURE

AKATOA RCS PARIS B 434 403 289

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Sommaire 638

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **DANI** 10

Tête d'affiche

Eric Delsart **IDLES** 14

Stan Cuesta **SUZANNE VEGA** 16

Nicolas Ungemuth **CHUCK PROPHET** 18

Vincent Hanon **BOB MOULD** 20

Eric Delsart **NICK MASON** 22

Olivier Cachin **TRICKY** 24

Stan Cuesta **ROBBY KRIEGER** 26

En vedette

Olivier Cachin **PRINCE** 28

Olivier Cachin **METALLICA** 32

Léonard Haddad **PAUL SIMON** 36

En couverture

Nicolas Ungemuth **JIMI HENDRIX** 44

Jonathan Witt **DISCOGRAPHIE** 50

La vie en rock

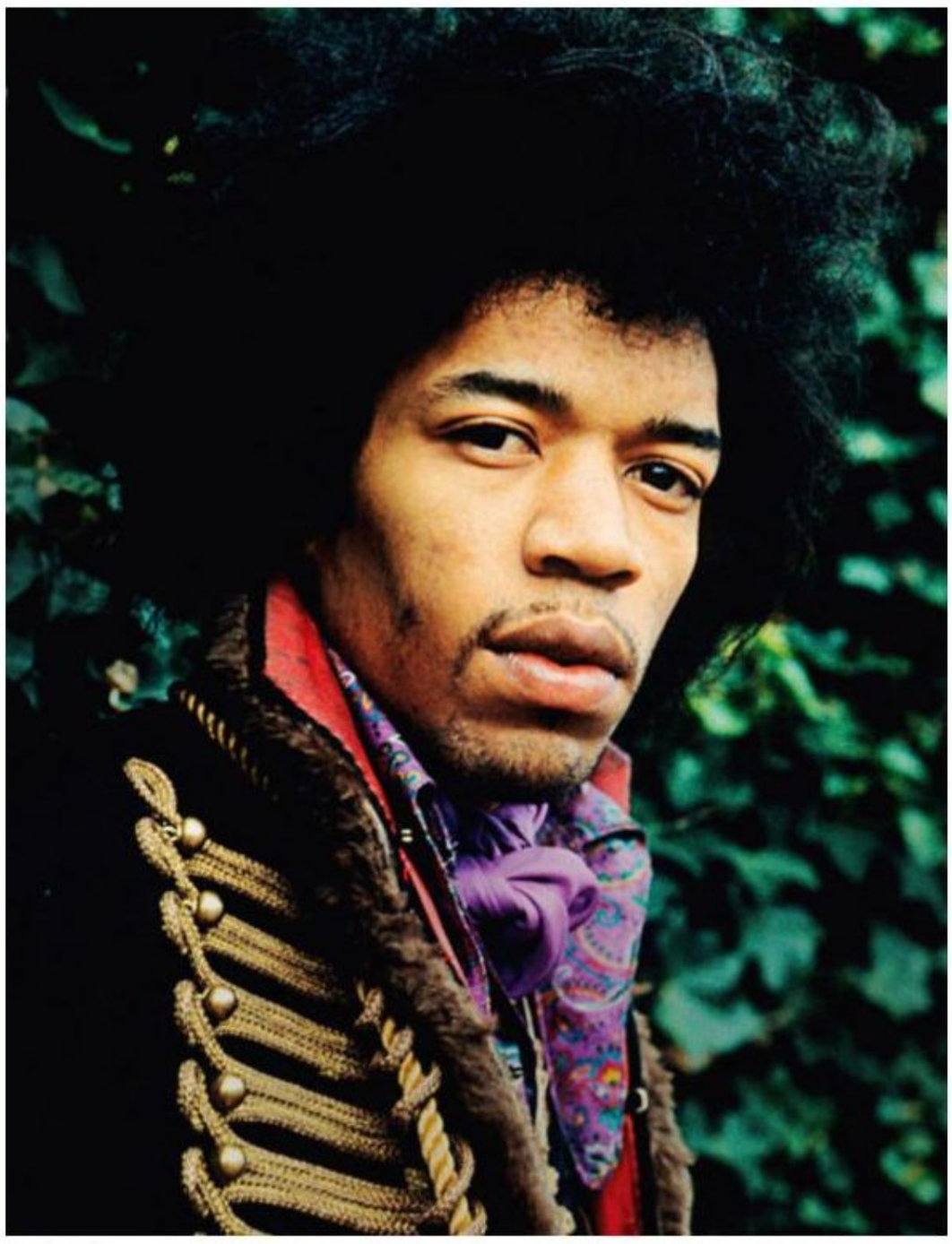
Patrick Eudeline **A GAUCHE, TOUTE !** 56

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : MOD-PICTORIAL/ DALLE GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Brett Murray - DR

32 **Metallica**



44 **Jimi Hendrix**

RUBRIQUES COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 061 DISQUES 062 REEDITIONS 072 REHAB' 076 VINYLES 078 DISCOGRAPHISME 080 QUALITE FRANCE 081 HIGHWAY 666 REVISITED 082 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité : Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 66,30 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4e trimestre 2020. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

L'algèbre ? Sinus, cosinus et tout le tremblement ?

Illustration Jampur Fraize

L'école du fan

C'est la rentrée. Révision !
En commençant par la trigo et la géométrie ; pour cela, se rendre dans vos ouvrages "Page 43" (David Crosby) & "Page 66" (Nikki Sudden)... "I Believe In Symmetry" (Bright Eyes) ; "Parallel Lines" (Kings Of Convenience) ; "Parallelograms" (Linda Perhacs) ; "Hexagons" (Jim Noir) ; "Embryonic Segments" (The Pastels) ; "Transparent Lines" (Elf Power) ; "Assume The Perpendicular" (The Divine Comedy) ; "Non-Pythagorean Composition 1" (Apples In Stereo) ; "ϖ" (Kate Bush) ; "Perfect Circle" (Hot Chip) ; "Axe To Grind" (Tad) ; "The Angle" (Josef K) ; "Epicentre" et "Black Square" (Manic Street Preachers) ; "Another Geometry" (Yonderboi) ; "From Every Sphere" (Ed Harcourt) ; "Around The Axis" (Six Organs Of Admittance). Oh, et puis, n'oubliez pas de réviser vos verbes irréguliers aussi, ainsi que les comparatifs de supériorité : "Drink Drank Drunk" (A Sunny Day In Glasgow) ; "Sing Sang Sung" (Air) ; "I Dreamed I Dream" (Sonic Youth) ; "I Think I'd Thought I'd Nothing Else To Think About" (The Chills) ; "Softer, Softest" (Hole) ; "Loud/Louder/Loudest" (Half Japanese) ; "Hot Hotter Hottest" (Zita Swoon). A l'intention des élèves qui ont choisi "Philosophy" (Ben Folds) en option, vous traiterez de ce sujet : "(What's So Funny About) Peace, Love And Understanding" (Nick Lowe) ?

DESIRE DUROY

C'est mathématique

Déréliction, déconfiture et décadence culturelle en perspective, oui. Morrissey a bien résumé les choses : *"Il fut un temps,* dit-il, *où l'industrie musicale était au service de l'artiste. Désormais, c'est l'artiste qui doit être au service de l'industrie musicale, c'est pourquoi tout à présent est si insipide"*. Il ajoute plus loin : *"Nous nous retrouvons avec de la musique dans les charts qui ne reflète pas les sentiments et besoins des pieux amoureux de musique. Aussi, il ne peut y avoir de révolution."* C'est sans équivoque. Un fait cependant : le capitalisme n'y connaît rien au rock'n'roll, ça c'est sûr... Si le rock est une forme d'animalité assumée, complémentaire au développement de l'esprit, le capitalisme est juste commode, arbitraire, castrateur et barbare à son égard. Et donc à l'égard de notre humanité, si on part dans ce sens. Et le 21ème siècle est spécifique en ce sens qu'il possède un algorithme à la place du cœur... Et moi, je désapprouve toutes ces données, tous ces chiffres. Comme Chris Robinson : *"Je déteste les chiffres. Je préfère quand les gens parlent de riffs, des harmonies, des vibrations..."*. Comme John Lydon : *"L'approche mathématique de la vie me laisse perplexe. Soit je capte le truc tout de suite, d'instinct, soit je ne le capterai jamais* (...)." *"Ces matières me font mourir d'ennui parce que je n'arrive pas à les relier à la moindre réalité (...). A quoi servent le logarithme et le système binaire ? On nous a jamais expliqué pourquoi on était là comme des c*** à répéter* 'Zéro, zéro, un, un', *indéfiniment,* 'X plus Y égale combien ?' *M'en fous ! X, je sais pas ce que c'est"*. Comme Roger Daltrey : *"L'algèbre ? Sinus, cosinus et tout le tremblement ? Je suis désolé, mais chacun son truc… cela dit, la bonne nouvelle c'est que, loin de ces chiffres, la musique n'étant plus la manne qu'elle a été, elle se fait par plaisir désormais, et comme elle annonce souvent ce qui va se passer dans d'autres domaines, on fera d'autres choses par plaisir, des choses qui ne se mesurent ni en followers ni en zéros à la banque"*, relaie Bertrand Burgalat via Jean-Baptiste Mondino. Nous voilà donc rassurés.

RUDY RIODDES

Ce siècle aura ta peau

En vérité, ça faisait déjà un moment que c'était comme ça, mais là c'est devenu vraiment systématique. Or donc, désormais, en 2020, je m'entends systématiquement dire ceci aux personnes de mon immeuble qui viennent sonner chez moi pour que je baisse le volume de la musique : *"Quand c'est trop fort, c'est qu'on est trop jeune."* Les temps changent, il semblerait... Assurément, le 21ème siècle est vraiment tout pourri. Il aura notre peau, c'est sûr, d'une manière ou d'une autre.

BEN KENNEDY

Sneakers with attitude

La Nike Grateful Dead est ornée d'ours dansants... et pour le modèle Keith Richards, les sachets anti-humidité contiendront de la coke ?

YVES

Nostalgique

Je suis super content quand sort un nouveau single des Stones ! Il est tellement mauvais que ça m'incite à me replonger dans leurs perles des débuts !

ALAIN DOUNONT

Abandon

Donc c'en est fini des concerts, et pour un moment semble-t-il... Pour nous, cela signifie la fin des suées dans la fosse, des bleus occasionnés par les pogos ou le service d'ordre zélé, la fin des oreilles qui saignent. Pour les groupes, fini les mégas spliffs à la balance, les bouteilles de Jack sur les amplis, les lignes de coke et les orgies dans les coulisses. La fin d'une époque ? Fontaines DC, eux, inaugurent une nouvelle posture : trouvant que les tournées sont trop épuisantes *même sans drogue* mais plutôt par manque de dodo, les pauvres choux annoncent qu'ils arrêtent. Voici donc le groupe raisonnable pour notre époque précautionneuse.

ZOCKOR

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart, 92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

ROLLING STONES
GOATS HEAD SOUP

TM

3 INÉDITS :

SCARLET AVEC JIMMY PAGE
CRISS CROSS – ALL THE RAGE

ALBUM REMASTERISÉ
RARETÉS / DEMOS / OUTTAKES

Disponible en version superdeluxe, deluxe & vinyle

RTL

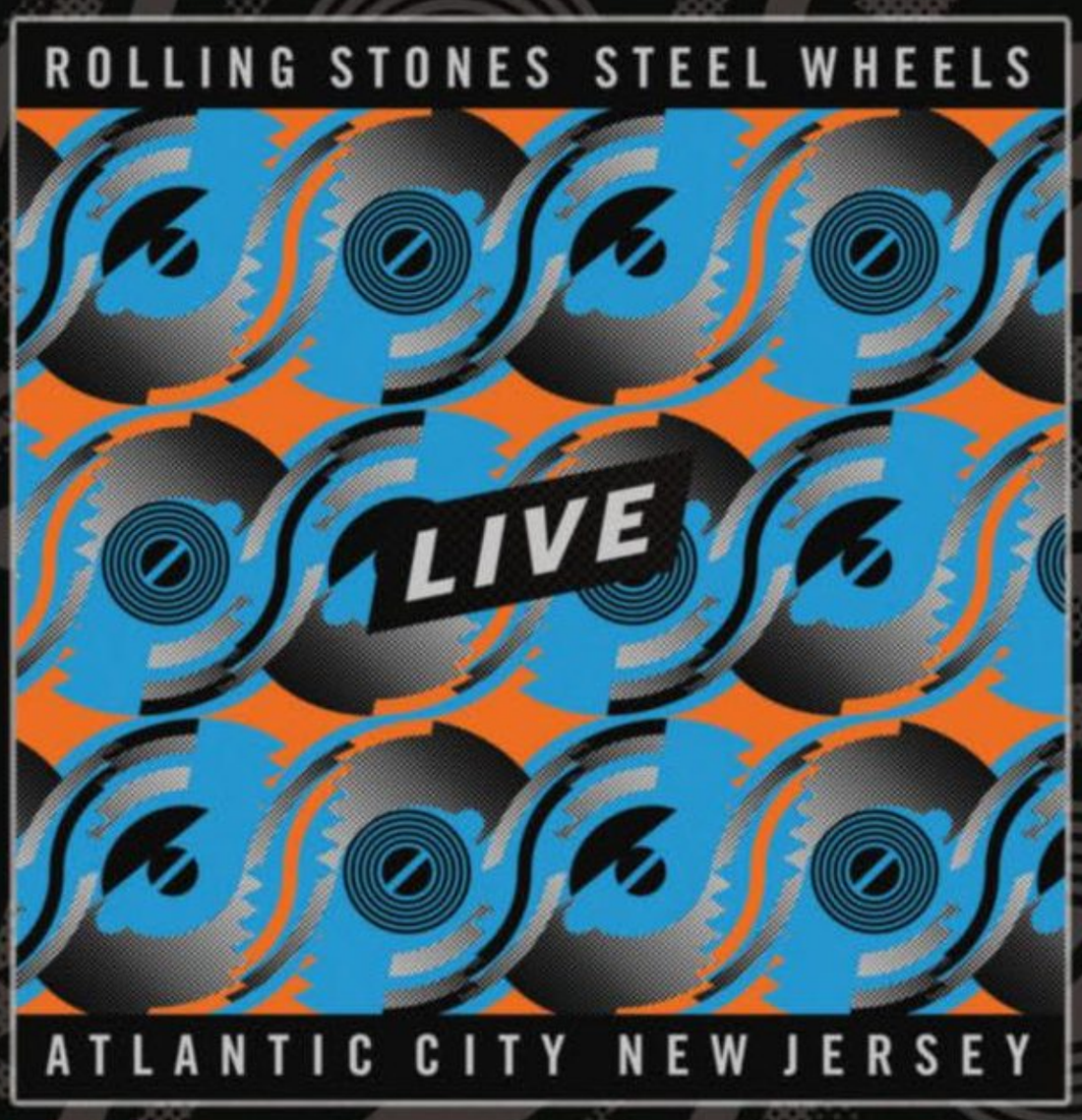
UNIVERSAL MUSIC GROUP

caroline

DÉJÀ DISPONIBLE

ROLLING STONES STEEL WHEELS
ATLANTIC CITY NEW JERSEY

LIVE

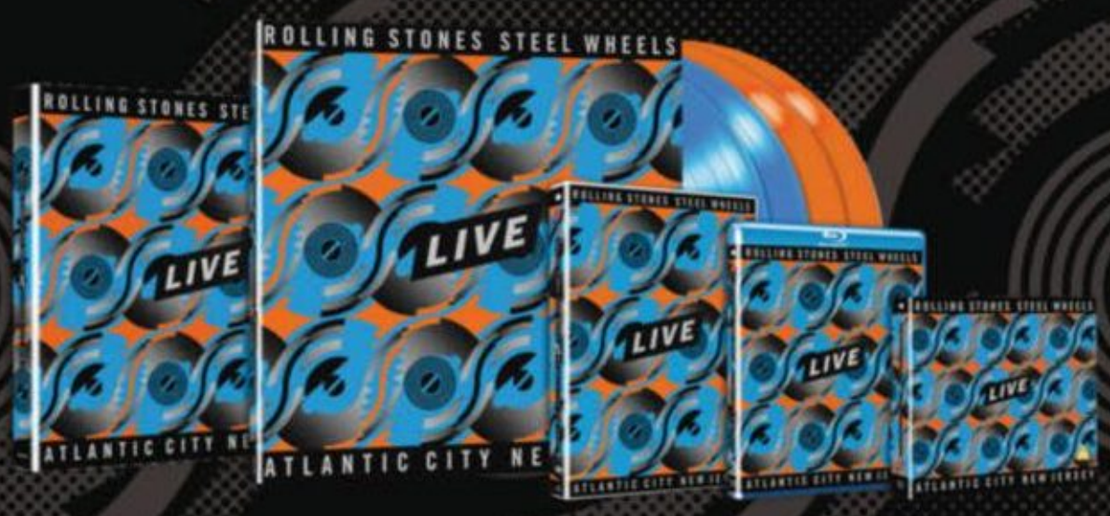


CONCERT INÉDIT DE 1989

RESTAURÉ, REMIXÉ ET REMASTERISÉ

AVEC INVITÉS SPÉCIAUX : AXL ROSE, IZZY STRADLIN, ERIC CLAPTON & JOHN LEE HOOKER

Disponible en édition limitée 6 disques avec livre relié 25 x 25 cm de 40 pages, en quadruple vinyle couleur 180 g édition limitée ainsi qu'en CD, DVD, SD-Blu-ray et Digital.



RTL

UNIVERSAL MUSIC GROUP

eagle rock entertainment

DISPONIBLE DÈS LE 25 SEPTEMBRE 2020

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

BERTRAND ALARY
"Metal 40 Ans De Musique Puissante", le patron de l'agence photos Dalle s'associe à Jean-Pierre Sabouret pour relater en 320 pages, 400 artistes et 666 photos, l'épopée du metal. A feuilleter le 15 octobre.

GG ALLIN
Reid Chancellor, auteur et illustrateur, raconte en images le parcours chaotique du chanteur punk hardcore américain. "Rock And Roll Terrorist: The Graphic Story Of Live Of Shock Rocker GG Allin", 192 pages, disponible le 13 octobre prochain.

ARCADE FIRE
Le multi-instrumentiste Richard Reed Parry, membre fondateur de la formation canadienne, signe la BO (treize chansons) de "The Nest". Déjà en salles.

BEAR'S BEN
Les folk-rockers londoniens reviennent avec "Fragments", nouveau projet studio, en collaboration avec Paul Frith (The XX, Radiohead). Carte blanche a été donnée au compositeur et arrangeur pour apporter un nouvel éclairage à nombre de titres des Bear's Ben. Disponible depuis le 18 septembre.

MATT BERNINGER
Le chanteur américain de The National publiera son premier album solo "Serpentine Prison". Précédé du simple éponyme, il sera dans les bacs le 2 octobre.

BLACK CROWES
La fratrie Robinson, Chris et Rich, se produira à Paris pour célébrer le trentenaire de leur quintuple album de platine "Shake Your Money Maker". Ils le joueront en intégralité à l'Olympia le 27 octobre prochain, après sept ans d'absence sur scène.

BLACK PUMAS
Le premier album du duo formé par Eric Burton (chanteur, compositeur) et Adrian Quesada (guitariste, producteur) sera réédité en version Deluxe. Au format deux CD ou deux LP à (re) découvrir le 9 octobre prochain.

BLACK SABBATH
"Paranoid" célèbre son jubilé par une version Super Deluxe au format vinyles 5-LP ou coffret 4-CD de l'album. Sortie prévue le 9 octobre.

NEAL CASAL
"Fade Away Diamond Time", premier album solo du chanteur guitariste et compositeur américain qui s'est suicidé en août 2019, fête son 25ème anniversaire. La réédition remastérisée sortira en deux versions : double vinyle ou CD-book, le 23 octobre prochain.

NICK CAVE
"Idiot Prayer", nouvel album live et film de l'Australien captés en juillet dernier à l'Alexandra Palace, à Londres. Nick Cave revisite, seul, au piano, ses performances tirées de "Ghosteen". Visible le 5 novembre en salles et écoutable le 20.

CHRISTOPHE
"Ultime" retrace soixante ans de la carrière de l'interprète de "Aline" disparu en avril dernier. Il paraîtra le 9 octobre et propose la réinterprétation de ses grands succès, ses derniers morceaux, des versions live et bonus. Disponible en double CD et triple vinyle.

DAMNED
Le groupe de Captain Sensible et Dave Vanian est retourné aux studios Rockfield, pour enregistrer un EP 4 titres, "The Rockfield Files" à écouter le 16 octobre.

DEFTONES
Rayon metal, les Californiens sont de retour avec "Ohms", 9ème album studio, attendu le 25 septembre.

EN ATTENDANT ANA
Le quintette parisien distillera sa *douce* pop à Paris, au Point Ephémère, le 13 octobre prochain.

EXPO PHOTOS
François Dumont, photographe pour la ville de Noisy-le-Grand et l'Espace Simon durant les années quatre-vingt-dix, a immortalisé nombre de stars. Internationales comme David Bowie, les Rolling Stones, Iggy Pop, ou nationales comme Alain Bashung, Serge Gainsbourg. Ses clichés inédits seront exposés à la Galerie Artes (11 rue Frédéric Sauton – 75005 Paris) du 28 septembre au 4 octobre. Vernissage le 28.

FOXES
La chanteuse britannique Louisa Rose Allen publie "Friends In The Corner", un single qui traite de l'injustice faite aux femmes.

RORY GALLAGHER
"The Best Of Rory Gallagher", renfermera les chansons emblématiques de l'artiste, depuis les titres de Taste (1969) son premier groupe jusqu'à sa dernière livraison studio "Fresh Evidence" (1990). Au format 2 CD comprenant trente titres, dont un inédit avec Jerry Lee Lewis, vinyle noir 2 disques en version limitée, 1 CD (15 titres)… ainsi qu'en digital, à découvrir le 19 octobre.

KING KHAN
Le Canadien vient de partager "Wait Till The Stars Burn", annonciateur de son premier album jazz "The Infinite Ones". Brûlot de 11 titres auquel John Convertino et Martin Wenk, membres de Calexico, et Marshall Allen et Knoel Scott de Sun Ra Arkestra ont apporté leur contribution. Il verra le jour le 30 octobre prochain.

LITTLE BARRIE
Après trois ans de silence, suite au décès de leur batteur Virgil Howe (fils de Steve), les Britanniques annoncent la parution prochaine d'un mini-album, sept titres, "Quatermass Seven".

Alain Bashung
par François Dumont

Photo DR

The Struts

Photo DR

LIMINANAS
"Calentita Remix", nouvel EP 4 titres du couple perpignanais, incluant différentes versions du single "Calentita", sera audible dès le 25 septembre sous forme vinylique ou digitale.

NEW ORDER
"Power, Corruption & Lies", coffret renfermant 1 vinyle 180 g, 2 CD ou 2 DVD, est attendu le 2 octobre. Remasterisé pour la première fois en vinyle, l'album sera garni d'inédits, d'une session chez John Peel, de live de 1982 et 1983, ainsi que du documentaire "Play At Home" (de Channel 4, datant de 1984) et d'un livre de 48 pages avec photos rares et textes originaux.

OASIS
Vingt-cinq ans après sa sortie, le deuxième opus des lads, considéré comme leur chef-d'œuvre, sera proposé en édition limitée. "(What's The Story) Morning Glory" enregistré au Pays de Galles, aux Rockfield Studios de Monmouth, en douze jours, entre mai et juin 1995. Il sortira le 2 octobre en vinyle double LP argenté et picture disc.

PEARL JAM
Eddie Vedder, leader du groupe grunge de Seattle, s'investit dans la prochaine course à la Maison-Blanche. Via Instagram, il exhorte son public à favoriser le vote par courrier et à s'informer sur le programme des candidats.

TOM PETTY
"Wildflowers & All The Rest", réédition augmentée de "Wildflowers" l'album phare du chanteur guitariste américain, inclura des morceaux inédits, des démos solos et des performances live avec ses Heartbreakers allant de 1995 à 2017. Sortie prévue le 16 octobre prochain.

ELVIS PRESLEY
Des messages en soutien au mouvement Black Lives Matter ont été taggés à la bombe sur les murs de Graceland, le manoir du King situé à Memphis.

QUEEN
Le photographe rock américain Neal Preston a capturé le quatuor au moment le plus crucial de son histoire, sur et hors scène, de la façon la plus intime et extatique. "Queen: The Neal Preston Photographs" propose plus de 300 clichés rassemblés avec le guitariste Brian May et le batteur Roger Taylor. Parution en octobre chez Reel Art Press.

BETTE SMITH
"The Good, The Bad & The Bette", successeur de "Jetlagger" paru en 2017, confirme le statut de *new queen of Memphis soul* de Bette Smith. Dix confidences révelées le 25 septembre.

STRUTS
Epaulés par Tom Morello (RATM), Albert Hammond Jr (Strokes) ou Phil Collen (Def Leppard), le quatuor glam rock britannique sera de retour avec "Strange Days", nouveau disque prévu le 16 octobre prochain.

TEMPLES
Les légataires du psyché-délisme viennent de dévoiler "Paraphernalia", morceau inédit et prometteur, rab des sessions de travail avec Sean Lennon sur la dernière livraison "Hot Motion" paru l'an dernier.

VINYLESMANIA
Pour sa réouverture, le Musée de l'Imprimerie et de la Communication Graphique de Lyon présente, du 1er octobre 2020 au 21 février 2021, l'exposition VinylesMania, voyage en images à travers les fabricants, collectionneurs, créateurs de pochettes, boutiques, usine de pressage et un studio de recherche…

WILCO
La réédition enrichie de "Summerteeth", troisième album paru en 1999 du groupe de Chicago, sortira le 6 novembre. L'édition Deluxe contiendra l'album original nouvellement remasterisé, des démos, un live donné au Boulder Theater… en CD ou vinyles 5-LP. Elle sera précédée du second ouvrage du leader Jeff Tweedy "How To Write One Song" à lire le 13 octobre.

ROBERT WYATT
"His Greatest Misses", du fondateur des Soft Machine, sera publié en vinyle pour la première fois le 9 octobre. Il contient dix-neuf chansons qui constituent la vie et l'œuvre de l'artiste, de "Rock Bottom" (1974) à "Cuckooland" (2003), en passant par la réinterprétation de "At Last I Am Free" de Chic, "I'm A Believer" de Neil Diamond… En parallèle, et avec Alfie Benge (artiste graphique), sa compagne depuis quarante-six ans, la publication d'un livre intitulé "Side By Side".

Condoléances

Frankie Banali (batteur américain de Quiet Riot), **Martin Birch** (producteur britannique Deep Purple, Black Sabbath…), **Danny Boy** (chanteur de Danny Boy Et Ses Pénitents), **Annie Cordy** (chanteuse et actrice belge), **Tony Costanza** (premier batteur de Machine Head), **Rontrose Heathman** (guitariste américain, membre fondateur des Supersuckers), **Trini Lopez** (chanteur et guitariste américain), **Walter Lure** (guitariste américain des Heartbreakers), **Ian Mitchell** (bassiste américain, ancien Bay City Rollers), **Erick Morillo** (DJ producteur de "I Like To Move It"), **Mike Noga** (artiste solo et batteur australien, The Drones), **Jack Sherman** (RHCP), **Justin Townes Earle** (auteur, compositeur et interprète américain, fils de Steve), **Pete Way** (bassiste britannique et membre fondateur du groupe UFO).

“La provocation des Rolling Stones, c’était mon truc”

DANI

Icône culte de la nuit parisienne des années 60-70,
Dani a tout vu, tout bu, tout fumé, tout pris.
Rencontre avec la chanteuse à l’occasion
de la sortie de son **nouvel album “Horizons Dorés”.**

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS MURIEL DELEPONT

C’EST DANS UNE CHAMBRE ROCOCO du deuxième étage de l’hôtel Le Lotti (Paris, 1er) désertique que l’on retrouve Dani. La chanteuse, égérie des sixties aux mille vies (mannequin, fleuriste, meneuse de revue, propriétaire de night-clubs, comédienne, etc.), accueille, décontractée, pour promouvoir son nouvel album “Horizons Dorés” qui rompt un silence de plus de dix ans. Disque au contenu apparemment hybride (un mélange d’anciennes chansons et de nouveautés) mais traité contre toute attente de façon assez cohérente, grâce à une approche minimaliste mettant bien en valeur sa voix et la guitare tenue par sa complice Emilie Marsh. Elle demande si elle peut s’en griller quelques-unes pendant l’entretien. Autorisation accordée. Une cigarette fine se pose alors sur ses lèvres.

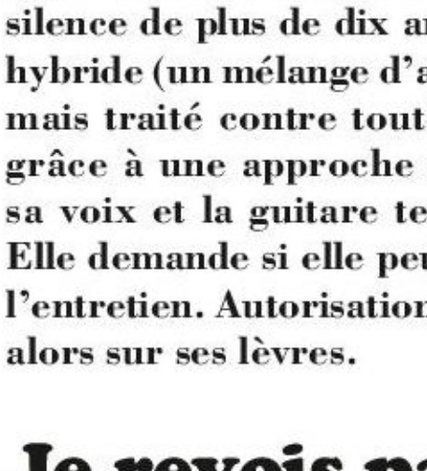
Je revois parfois Mick Jagger

ROCK&FOLK : Premier disque ?

Dani : Un album de Clarence “Bad Boy” Palmer And The Jive Bombers qui s’appelait “Cherry”. Je l’ai acheté chez Monsieur Olive, l’un des seuls disquaires de Perpignan, où j’ai grandi. Il y avait un autre magasin de disques mais spécialisé en musique classique...

R&F : Vos parents étaient mélomanes ?

Dani : Ils écoutaient surtout les comédies musicales ou les musiques de revues françaises ou américaines, genre Mistinguett, Judy Garland, Maurice Chevalier, Luis Mariano... Il y avait du Georges Brassens aussi, que j’adorais.



R&F : Un disque en particulier de Brassens ?

Dani : “Le Parapluie” *(elle fredonne) : “Un petit coin de parapluie, contre un coin de paradis, elle avait quelque chose d’un ange”...*

R&F : Vous arrivez à Paris au début des années soixante, votre premier disque, un EP, sort en 1966 avec notamment “Garçon Manqué”, reprise de l’obscur “Too Late To Meet (Once Upon A Time)” de Wayne Newton. “Garçon Manqué”, il fallait oser à l’époque, non ?

Dani : Je ne sais pas. Je me suis laissé un peu faire. Mais, oui, ce titre était un peu rebelle comme on l’est quand on a vingt et un ans... Dans ces années, c’était les arrangeurs qui faisaient la loi en studio. Toi, tu arrivais, tu posais ta voix et c’était tout. Je pensais surtout que ça n’allait pas durer...

R&F : Dans votre dernier album, “Horizons Dorés” vous faites une reprise de l’un de vos titres de 1967, “Les Artichauts”...

Dani : C’est Frédéric Botton qui m’avait écrit ça. Il y a toujours beaucoup de double sens dans ses textes. Il m’avait aussi écrit “Le Chpoum” ou “La Machine” que les Stranglers reprennent en concert. “Les Artichauts”, je la joue sur scène avec Emilie Marsh, et elle nous fait toujours rire.

R&F : Beatles ou Stones ?

Dani : Les Stones. Mais avant, j’étais surtout fan des Kinks... C’est l’époque où j’allais beaucoup à Londres pour faire le mannequin. Les Stones étaient bien moins sages que les Beatles, qui étaient, eux, très classiques. La provocation des Rolling Stones, c’était plus mon truc à moi, à ce moment-là...

R&F : Un disque en particulier ?

Dani : “Satisfaction”, évidemment. Mais j’aime beaucoup “Lady Jane” sur “Aftermath”.

R&F : Vous les avez rencontrés ?

Dani : Bien sûr. Mon amie Zouzou était avec Brian Jones... C’était une bande. Je revois parfois Mick Jagger et Ron Wood.

"Brassens était un rappeur"

R&F : Et en France, vous aimiez quoi ?
Dani : Le couple Françoise Hardy et Jacques Dutronc. Michel Polnareff, pour la provoc'... Montrer son cul sur une affiche quand même ! Johnny, le mec assurait sur scène, c'est sûr.

Trente ans sur une étagère

R&F : Et Serge Gainsbourg ?
Dani : Evidemment, on se fréquentait beaucoup avec Jane Birkin. En 1975, on me demande de représenter la France à l'Eurovision, alors je demande à Serge de me faire une chanson... Il écrit "Comme Un Boomerang", on fait une super maquette, mais les gens de l'Eurovision la refusent parce qu'on *"n'emploie pas le mot flingue dans une chanson pour ce concours"*. On a laissé tomber. Chacun a repris son chemin, et la chanson est restée pendant trente ans sur une étagère chez Vogue. Jusqu'à ce qu'Etienne Daho me demande de la réenregistrer en 2001.
R&F : Une chanson préférée de Gainsbourg ?
Dani : "La Noyée", pas une de ses plus connues mais je la chante souvent sur scène.
R&F : Vous n'avez jamais envisagé une collaboration sur un album entier avec lui ? Ça semblait évident pourtant...
Dani : En effet, mais parfois, quand on connaît trop les gens, on passe à côté... On ne calculait rien, c'était la famille pour moi, les Gainsbourg. Et puis, il a été déçu qu'on ne fasse pas l'Eurovision...

R&F : Un disque préféré d'Etienne Daho ?
Dani : Sur son premier disque, le morceau "Mythomane", que j'ai enregistré aussi. C'est quelqu'un qui fait partie de ma vie, quelqu'un de très important, Etienne.
R&F : Sur votre nouvel album, vous reprenez "N Comme Never Again", une chanson coécrite avec Jean-Jacques Burnel des Stranglers en 1993...
Dani : J'avais fait un disque du même nom avec les Stranglers. J'aime beaucoup cette chanson, qui n'est pas très longue. On dit que c'est un *soupir*.
R&F : Comment l'avez-vous rencontré ?
Dani : Je voulais faire un disque avec Bryan Ferry mais il n'était pas dispo à l'époque, il m'a conseillé d'aller voir Jean-Jacques Burnel. Je lui ai envoyé des maquettes de chansons et il m'a donné rendez-vous à la Tour Eiffel, un premier avril *(rires)* ! Après, on ne s'est plus quittés. Je suis allée enregistrer le disque à Cambridge.

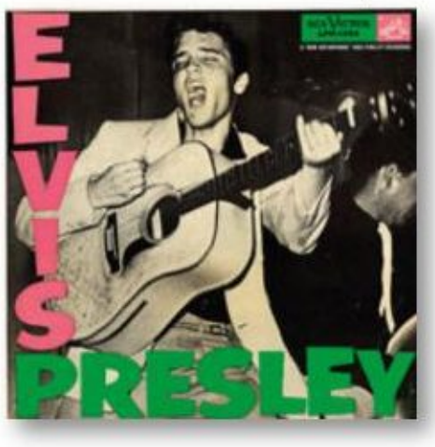
R&F : Votre disque préféré des Stranglers ?
Dani : J'aime bien quand Jean-Jacques chante en français. "La Folie", par exemple... Les Stranglers, c'était des punks mais un peu plus intellos, plus réfléchis.

La queue à sept heures du soir

R&F : Esprit d'escalier, revenons à Bryan Ferry... C'est quoi cette histoire ?
Dani : J'aimais son côté dandy british, pince-sans-rire, et puis j'adorais Roxy Music.

R&F : D'accord, mais c'est pas comme si on se disait en se réveillant le matin : *"Tiens, je vais appeler Bryan Ferry pour faire un album"* !...
Dani : Ils sont très simples ces gens-là, vous savez ? Je ne le connaissais pas plus que ça... Je lui ai dit : *"I'm a french singer" (rires)*. Il m'a répondu : *"I'm sorry"*. Voilà. Les choses de la vie.
R&F : Au milieu des années 70, vous ouvrez une boîte de nuit à Paris, "L'Aventure". On y écoutait quel genre de musique ?
Dani : J'avais un super DJ, qui s'appelait Alain. On faisait en sorte de recevoir en avance toutes les nouveautés via le Luxembourg ou les Etats-Unis. Beaucoup de gens venaient pour écouter ça. Par exemple, "Hotel California" des Eagles, c'est nous qui l'avons passée en premier en France. Il y avait la queue à sept heures du soir pour l'écouter quinze jours avant tout le monde. A l'époque, il y avait encore un décalage de quelques mois avec les sorties américaines. Et puis, on pouvait passer aussi du Velvet Underground, ce qui n'était pas commun à l'époque. La bande-son de chez Régine, ce n'était pas la même que chez moi. Sans méchanceté.

R&F : Le Velvet Underground. Lou Reed. Un album en particulier ?
Dani : Non, tout. C'est essentiel dans ma vie. Lou Reed, John Cale, Nico... Je les aime tous. Et puis ce son, que l'on ne peut plus reproduire. Tout est désormais tellement aseptisé.
R&F : L'imperfection ne serait-elle plus de ce monde ?
Dani : Ce n'est pas très intéressant la perfection. Moi, par exemple, j'aime beaucoup La Callas. On a toujours l'impression que sa voix va casser, mais ça ne casse jamais. D'une grande fragilité. Ou alors le duo Barbra Streisand et Céline Dion, "Tell Him", c'est parfait dans le sens technique, mais il y a aussi beaucoup d'émotion. Vous connaissez ?
R&F : Non. Mais Dani qui cite Streisand et Dion, l'idée plaît.
Dani : Allez l'écouter.
R&F : Autre duo, le vôtre avec JoeyStarr, encore sur le dernier album, l'excellent titre "Kesta Kesta". Vous écoutez du rap ?
Dani : Brassens était un rappeur.
R&F : Ah ?
Dani : MC Solaar, c'est le patron. J'écoute tous les disques de Joey quand ils sortent. Orelsan, c'est bien aussi. Mais, en général c'est une musique un peu dure pour moi.
R&F : Y a-t-il l'un de vos disques que vous préférez ?
Dani : *Pff...* Quelle question... J'aime beaucoup l'album "Le Paris De Dani" (2010). Moi, la petite provinciale qui rend hommage à la capitale... Il y avait un duo avec Jean-Jacques Burnel, une chanson de Ronnie Bird, mon copain... Après, pourquoi un disque marche ou marche pas , je ne sais pas. Il y a de très belles chansons dessus.
R&F : Vos disques pour une île déserte ?
Dani : Elvis Presley et La Callas.
R&F : Mais des disques en particulier ?
Dani : Non. Tout. Elvis, c'est puissant, une révolution. Avant lui, c'était les bluesmen et leurs trois accords... Mais j'adore le blues, hein ? Sister Rosetta Tharpe, par exemple... Faut aller voir "Didn't It Rain" sur YouTube, elle est sur un quai de gare avec sa guitare, en talons. C'est énorme. Ça donne des frissons. Vous connaissez ? ★



Album *"Horizons Dorés" (Warner)*

"Questionner, affronter et défaire"

IDLES

Les working class heroes braillards du rock britannique reviennent avec **"Ultra Mono"**, un **troisième album** porté par un concept philosophique fort.

AU PREMIER ABORD, on pourrait les prendre pour des punks bas du front, des bourrins sans finesse. Car sur scène, Idles proposent un spectacle édifiant : voûté en avant tel un fauve prêt à bondir, vêtu d'une chemisette hawaïenne qui laisse paraître ses imposants tatouages, le chanteur Joe Talbot hurle des slogans à la façon d'un hooligan énervé. Plus loin, le guitariste Mark Bowen navigue en caleçon au milieu du public en grimaçant, tandis que le reste du groupe joue de façon frénétique des hymnes à trois accords. Pourtant, quand on l'écoute de plus près, le quintette anglais de Bristol se démarque de la concurrence par la finesse de ses textes et la radicalité d'un propos où règne un seul mot d'ordre : l'honnêteté.

Masculinité toxique

C'est ici tout le paradoxe d'Idles. Derrière ses dessous rustres, symbolisés par la voix rauque de son chanteur, se cache un groupe au message éhontément positif. Tout au long de son œuvre discographique, Talbot dissémine des messages de fraternité, de tolérance, et affiche bonheur et joie comme ses valeurs principales. On parle tout de même d'un groupe qui a intitulé son deuxième album "Joy As An Act Of Resistance". Ses textes, très politiques, marquent un engagement envers la cause féministe (avec en point d'orgue "Never Fight A Man With A Perm", qui tacle violemment la masculinité toxique), l'immigration ("Danny Nedelko", hymne aux migrants) et la déprime de l'Angleterre post-Brexit. En 2018, cet album a propulsé Idles dans un autre monde, celui de la reconnaissance populaire et critique (avec en point d'orgue une nomination au prestigieux Mercury Prize). Par ses prises de position fortes, le groupe est devenu le porte-parole d'une génération désabusée et le leader d'un mouvement punk protestataire incarné par des groupes comme Slaves, Life ou Sleaford Mods. C'est un fait, aujourd'hui Idles n'est plus un groupe d'outsiders. *"Dans ce business, il faut savoir garder son intégrité pour rester un artiste vrai et honnête"*, explique Talbot depuis son domicile. *"Essayer d'ignorer son succès et prétendre être un petit groupe, c'est se mentir à soi-même et au public. La transparence vient de l'acceptation de soi. Je pense que c'est très important que nous soyons passés par cette prise de conscience pour faire 'Ultra Mono' "*. Cette réalisation a poussé Talbot à écrire un texte à l'intérieur de la pochette de l'album, une note d'intention en forme de manifeste. Une introspection dans laquelle il reconnaît s'être un moment égaré : *"J'avais commencé à m'évaluer en fonction de ce que j'avais créé et non de qui j'étais. Cela avait conduit notre écriture à être trop consciente d'elle-même (...) On se torturait pour plaire à l'audience afin d'être aimés. Une connerie. La chose exacte que nous voulions questionner, affronter et défaire avec le groupe"*.

Un album brut

Ainsi, le titre "Ultra Mono" le nouvel album du groupe ne fait pas référence à la monophonie et ne signifie pas que le groupe a enregistré son album en ultra-basse fidélité. Il s'agit, au contraire, de la formalisation d'un concept basé sur la réalisation de soi et la transparence. *"C'est un terme qui signifie : être dans l'instant, accepter de n'être qu'une entité pour construire quelque chose de plus grand et de meilleur que soi-même"* explique Talbot. Ce credo a guidé le groupe jusque dans son écriture. *"Nous avons écrit chaque chanson pour qu'elle personnifie le concept de l'album"*. Chacune d'entre elles a ainsi été conçue autour d'une partie simple qui sert de focus au morceau. Pour matérialiser cette approche, le groupe s'est adjoint les services du producteur hip-hop Kenny Beats qui a donné du punch à l'affaire au moment du mix. *"Nous avons voulu utiliser les pratiques du hip-hop, des choses qu'on trouve dans la techno ou dans les travaux de Kanye. C'est-à-dire être moins noisy pour faire plus de bruit. Mettre plus l'accent sur une seule partie afin qu'elle ait davantage de puissance et d'impact."* Il en résulte un album brut, frontal, sans artifices et plus efficace que jamais. *"Cette idée que nous ne sommes que la partie de quelque chose de plus grand que nous est importante"*, insiste Talbot. *"C'est ce qui permet de s'accepter en tant qu'individu, de prendre confiance en soi. C'est ce qui permet de créer une communauté par l'empathie."* L'AF Gang, cette communauté qu'a su créer autour de lui le groupe de Joe Talbot, se désespère aujourd'hui de revoir le groupe sur scène. Idles a donné les 28 et 29 août des concerts payants sur YouTube. Des sessions filmées à Abbey Road, durant lesquelles ils ont présenté plusieurs nouveaux morceaux et également joué, notamment, "Helter Skelter" des Beatles et "Reptilia" des Strokes. Plaisant, mais bien loin de l'expérience live du groupe, véritable moment de partage où règne un esprit de communion rare. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"Ultra Mono" (Partisan/ Pias)*

Français cassé

Les auditeurs francophones s'étonneront de voir le titre "Ne Touche Pas Moi" figurer sur l'album. Talbot assume la faute : *"Je trouvais que la phrase sonnait bien. J'ai demandé à un ami francophone si c'était correct mais il a mal compris la question et m'a dit que c'était bien parce qu'il aimait le morceau. On l'a su après mais on l'a tout de même gardé"*. Amusant, mais tout cela ne nous dit toujours pas ce que *"Zane Zane Zane ouvre le chien"* signifie...

Photo Nwaka Okpara eke - DR

"Je dois rattraper mon retard sur l'histoire du Velvet Underground"

SUZANNE VEGA

La **New-Yorkaise** sort un album live et évoque sa passion pour Lou Reed et son amitié avec Lenny Kaye. L'Américaine serait-elle plus rock que folk ?

LA DIVINE SUZANNE VEGA EST DE RETOUR avec un très bel album live consacré — et enregistré — à New York, la ville qui l'inspire et où elle vit depuis toujours. L'occasion de revenir avec elle sur une carrière commencée il y a trente-cinq ans.

Chanteur folk en colère

ROCK&FOLK : A vos débuts, on vous a souvent comparée aux chanteuses folk des années 1960... Ça vous contrariait ?
Suzanne Vega : Non, j'étais différente de ces chanteuses et chanteurs du passé, et les gens comprenaient que je combinais la musique folk avec une sorte de new wave. Mais je les adorais, et je les adore encore davantage aujourd'hui. Mes trois songwriters préférés sont Bob Dylan, Leonard Cohen et Lou Reed.

R&F : Lou Reed, c'est une surprise. Sur ce nouvel album, vous interprétez "Walk On The Wild Side"...
Suzanne Vega : Je l'ai vu sur scène en 1979, très agressif, très rock'n'roll, très hostile. Il jetait des cigarettes allumées sur le public, faisait semblant de s'injecter de l'héroïne... Au début, je n'ai pas aimé. Je me suis dit : *"Ce n'est pas de la musique, c'est du théâtre."* Mais la deuxième partie du show a été super et j'ai commencé à apprécier sa musique, ses mots, la simplicité avec laquelle il écrivait. Et quand j'ai acheté l'album "Berlin", avec toutes ces chansons où il jouait de la guitare acoustique, j'ai pensé que, de façon étrange, c'était une sorte de chanteur folk en colère. En particulier "Caroline Says II", une chanson terrible au sujet d'une femme qui a une relation violente, écrite très simplement, sur une mélodie magnifique. J'ai été impressionnée, ça a complètement changé ma façon de penser. J'ai compris qu'on pouvait tout faire avec une guitare acoustique.

R&F : "Ludlow Street" est un hommage à votre frère, mais c'est aussi la rue où vivaient Lou Reed et John Cale avant le Velvet Underground : ils y ont enregistré leurs premières démos qu'on retrouve dans le coffret, à la guitare sèche, presque folk, comme vous dites...
Suzanne Vega : Je ne savais pas. C'est génial, ça me donne envie de trouver ce coffret... Je dois rattraper mon retard sur l'histoire du Velvet Underground !

R&F : Sur le live, vous rejouez plusieurs de vos premières chansons, ça ne vous ennuie pas ?
Suzanne Vega : Non, j'aime toujours le premier album et je peux interpréter toutes ces chansons à la guitare acoustique, le seul instrument dont je joue. J'ai eu des moments plus expérimentaux où j'ai écrit des choses que je ne peux pas jouer seule. Pour une chanson rock comme "Blood Makes Noise", je dois compter sur Gerry Leonard...

R&F : Qui a été très important dans votre carrière...
Suzanne Vega : Oui, on travaille ensemble depuis 2000. Pendant un moment, j'ai dû le partager avec David Bowie ! C'était bizarre, mais c'était passionnant. Je suis allée les voir plusieurs fois en tournée et j'ai beaucoup appris sur l'art de la mise en scène. C'est super de travailler avec Gerry. Il s'occupe de la musique, des musiciens, me pousse quand il faut, me calme quand j'en ai besoin... C'est un bon ami, en plus d'être un bon directeur musical.

Danse sur Glass

Philip Glass est l'un des nombreux artistes new-yorkais amis de Suzanne : ***"Jeune, j'étais danseuse,*** **se souvient-elle.** ***Nous adorions tous danser sur Steve Reich. Puis j'ai découvert les autres musiciens de ce courant minimaliste, dont Philip Glass. J'ai assisté à l'opéra 'Einstein On The Beach' en 1984 : je n'avais jamais rien vu de tel, c'était théâtral, drôle, épuisant, joyeux... Ensuite, nous avons travaillé ensemble. J'ai écrit deux chansons pour son album 'Songs From Liquid Days', et en échange il a arrangé les cordes de 'Fifty-Fifty Chance'."***

L'élément perturbateur

R&F : Et Lenny Kaye, qui a coproduit vos deux premiers albums ?
Suzanne Vega : Je l'ai aimé tout de suite. Et je l'aime toujours. C'est un peu mon ange gardien. Je le vois toujours à New York. Il est fantastique, j'ai beaucoup d'affection pour lui.

R&F : Quel a été son apport ?
Suzanne Vega : L'inattendu. Il a fait venir des musiciens intéressants, très différents de ceux qu'avait choisis Steve Addabbo, le coproducteur, qui était plus technique, qui s'assurait que tout était propre. Lenny était plus intéressé par l'âme des disques. Il était un peu l'élément perturbateur. Les deux faisaient la paire.

R&F : Vos projets ?
Suzanne Vega : J'espère sortir un nouvel album dans deux ans. Je ne sais pas à quoi il ressemblera... Mais je vais vous confier un secret : j'ai participé l'été dernier à un hommage à Lou Reed au cours duquel je me suis retrouvée sur scène avec Lenny Kaye, Gerry Leonard, Tony Shanahan — le bassiste de Patti Smith — et Dennis Diken, le batteur des Smithereens. C'était incroyable, on a fait quatre chansons de Lou et ça sonnait tellement bien, que Gerry et moi aimerions enregistrer un album de chansons plus rock'n'roll avec ce groupe. ★

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

Album ***"An Evening Of New York Songs And Stories" (Cooking Vinyl Limited)***

Photo Cooking Vinyl - DR

B×M11

AGA

"Le monde va-t-il devenir un Starbucks géant ?"

CHUCK PROPHET

L'ancien guitariste de **Green On Red** est de retour avec son treizième album, l'excellent "The Land That Time Forgot", qui contient, entre autres beautés, un poignant et inattendu hommage à Johnny Thunders.

EN FRANCE, IL EST SURTOUT CONNU POUR AVOIR ETE LE GUITARISTE GENIAL, AUX COTES DE DAN STUART, AU SEIN DE GREEN ON RED, responsable de plusieurs albums cultes comme "The Killer Inside Me" "Here Come The Snakes" ou "Too Much Fun", sublime chant du cygne qui a sifflé la fin de la récréation en 1992. Mais les hommes de goût ont suivi de près sa carrière solo, entamée dès 1990 avec le réjouissant "Brother Aldo", durant laquelle l'homme de San Francisco a toujours voulu se renouveler. Après le grandiose "Bobby Fuller Died For Your Sins", le voici de retour avec "The Land That Time Forgot", album nostalgique aux compositions superbes ("Best Shirt On", "High As Johnny Thunders"), l'un des plus beaux de toute sa carrière.

Beaucoup de folie

ROCK&FOLK : Depuis "Brother Aldo", votre premier album solo publié il y a trente ans, vous n'avez jamais cessé de sortir des disques. Quel regard portez-vous sur ce que l'on peut désormais appeler une œuvre ?

Chuck Prophet : Je ne sais pas trop quoi penser de tout cela. Je suppose que je suis fier de cette *œuvre* que j'ai accumulée, mais appeler cette suite d'albums une *"œuvre"* me semble quelque peu prétentieux. Honnêtement, il y a eu beaucoup de folie tout au long du chemin, des décisions débiles et du désespoir. Mais d'une manière ou d'une autre, nous avons sorti ces disques. C'est toujours un conflit. Une grande part de moi pense que je suis seulement en train de comprendre comment faire. Donc, regarder en arrière n'est pas aussi drôle que vous pourriez l'imaginer.

R&F : Vous jouez avec un groupe régulier et vous coécrivez la plupart de vos chansons. C'est assez inhabituel pour un artiste solo…

Chuck Prophet : Je ne me suis pas mis à la musique pour jouer seul. Et j'ai toujours eu le meilleur groupe que je puisse payer. Alors, oui, j'aime jouer avec les mêmes personnes et développer ces trucs télépathiques, et c'est pareil pour l'écriture en tandem. J'ai remarqué que mes réalisateurs préférés employaient les mêmes acteurs encore et encore. Comme David Mamet qui a fait un tas de grands films avec Joe Mantegna. Travailler avec les mêmes personnes fait que vous n'avez pas à tout expliquer car les musiciens savent qui vous êtes.

R&F : Vous avez toujours conjugué votre amour pour les musiques traditionnelles à des choses plus avant-gardistes. Les albums de Beck vous avaient retourné dans les années 90 et vous avez rendu un hommage à Alan Vega sur votre avant-dernier album…

Chuck Prophet : Oui, quand j'ai entendu Beck pour la première fois, c'était comme lorsque j'ai découvert Furry Lewis. Il désaccordait ses cordes si bas qu'elles sonnaient comme des élastiques. Je n'en suis pas revenu. Sans parler de ses couplets blues venus de l'hyper-espace. Quant à Alan Vega, je l'adore. C'est un expressionniste cubiste abstrait, quelqu'un qui me rappelle toujours qu'on peut faire beaucoup avec peu. Il est hypnotique.

C'est la chanson qui compte

R&F : Votre jeu de guitare évoque un mélange entre James Burton, Tom Verlaine et Richard Thompson…

Chuck Prophet : Oui pour Verlaine, Thompson et Burton. J'aime ces guitaristes aux micros à simple bobinage. Le son chromé d'une Fender dans un ampli Fender. Burton est fantastique, il est tellement graphique, c'est un architecte. Verlaine est dénué de tout cliché. Cette sonorité barbelée qu'il a développée avec Richard Lloyd dans Television est tellement belle que j'y retourne toujours. Quant à Thompson, je suis fasciné par la capacité qu'il a de faire sonner sa guitare comme une cornemuse en y injectant un peu de Chuck Berry. Sinon, je suis peu intéressé par les guitaristes, c'est la chanson qui compte pour moi. A ceux que vous avez cités, j'ajouterais Keith Richards, George Harrison et Alex Chilton, que Tom Waits a décrit comme *"le Thelonious Monk de la guitare"*. J'aime ceux qui jouent une chose sans laquelle la chanson serait impossible à imaginer. C'est le but que je me suis fixé.

R&F : Pourquoi Green On Red s'est-il arrêté ?

Chuck Prophet : Je pense que Green On Red a splitté parce que la magie avait disparu, et nous nous sommes désintéressés du groupe. C'était devenu difficile de rester motivés, d'autant que les avances avaient réduit comme peau de chagrin. Soudain, il y a eu une intersection. J'ai pris à gauche et Danny est parti à droite. C'est comme le petit magasin au coin de la rue : un jour il n'est plus là, tout simplement.

R&F : Ces dernières années, vous avez donné l'impression d'être constamment sur la route. Comment avez-vous vécu le confinement ?

Chuck Prophet : Le confinement n'a pas été aussi traumatisant que ça : les musiciens sont habitués à rester chez eux durant de longues périodes. Si j'ai une pile de disques, une guitare, une platine et un fauteuil, ça va. Peut-être un sandwich vers 14 heures et un expresso à l'heure du thé. Je ne m'inquiète pas de ma petite situation mais de la grande situation, c'est-à-dire de tout le système économique. Que restera-t-il de ce système s'il se replie sur lui-même ? Le monde va-t-il devenir un Starbucks géant ? ★

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH

Album *"The Land That Time Forgot"*
(Yep Roc/ Fargo)

Version originale

Pour ceux qui lisent l'anglais, signalons "What Makes The Monkey Dance: The Life And Music Of Chuck Prophet And Green On Red", biographie de Stevie Simkin fraîchement parue.

Photo DR

"Guitare, basse, batterie"

BOB MOULD

Heureusement, il reste Bob Mould. Le créateur du grunge avec **Hüsker Dü** rentre dans le lard de 2020 en s'adressant à la prochaine génération.

DES LE DEPART, EN 1979, BOB MOULD A PLACE LA BARRE TRES HAUT. Mélodiquement, derrière le mur de son des guitares, il semble maintenant clair que Grant Hart était le Lennon et Mould le McCartney d'Hüsker Dü, groupe sans lequel il n'y aurait jamais eu, ni Pixies, ni Foo Fighters. Originaire de la petite ville de Malone, dans l'Etat de New York, le compositeur, chanteur et guitariste a fourbi ses armes parmi la bouillonnante scène de Minneapolis des années 80. La ville du Minnesota s'est récemment faite remarquer avec le meurtre sordide de George Floyd. Ce qui a fait sortir l'iconique Américain de ses gonds, qui laisse exploser son malaise avec "Blue Hearts", son quatorzième album solo inspiré. Devenu, à soixante ans, un chanteur protestataire qui parle d'iniquité et d'inégalité, de dépendance aux opiacés et d'homosexualité, des fermiers et de religion, Robert Arthur Mould œuvre désormais en compagnie de Jason Narducy et Jon Wurster (batteur de Superchunk et The Mountain Goats), mais aussi de l'ingénieur du son Beau Sorenson. Il est 9 h 30 du matin dans le Castro de San Francisco lorsqu'on lui parle via Skype, mais Bob dit se réveiller ces jours-ci vers cinq heures. Avec le soleil.

Un cauchemar récurrent

ROCK&FOLK : L'enregistrement de "Blue Hearts" s'est fait à l'Electrical Audio de Chicago. La formule en trio est-elle immuable ?

Bob Mould : Guitare, basse, batterie, avec tout le monde au chant, voilà comment j'ai commencé avec Hüsker Dü. Dans la musique pop occidentale, le trio traditionnel est historiquement composé de trois très bons musiciens, comme chez Hendrix ou Cream. J'aime qu'il y ait moins de monde sur scène, notamment techniquement. Avec Jon et Jason, nous partageons un langage musical, dont l'essentiel commence dans la musique pop du milieu des années 60, se prolonge avec le hard rock et le punk rock 70, puis le hardcore 80. Beau est plus jeune que nous, mais il connaît et comprend ce langage. Il a acquis la plupart de ses capacités techniques au studio de Butch Vig à Madison, dans le Wisconsin.

R&F : "Next Generation" évoque la technologie

Bob Mould : Les plus jeunes se rendent compte à quel point elle peut être intrusive. Mais pour les gens qui ont entre trente et cinquante ans, la technologie est apparue comme quelque chose de neuf, où tout devenait gratuit. Ils étaient alors loin de s'imaginer que ça ne serait pas le cas, que leur comportement, leur manière de consommer, tout serait enregistré sur Internet. Le pire de l'exploitation des données est derrière nous, et la collecte de contenu va décroître dans les années à venir. L'Union européenne a mis des mécanismes en place pour informer ses concitoyens. Mais en Amérique, seule la Californie a entrepris quelque chose de similaire. Le reste de l'Amérique ne comprend pas de quoi il retourne. C'est le Far West.

A la pêche aux Mould

Parallèlement à "Blue Hearts", Bob Mould s'apprête à publier un titanesque coffret de vingt-quatre CD, dans lequel se verra réunie l'intégralité de son travail post-Hüsker Dü, que ce soit en solo ou à l'époque Sugar. 295 chansons réunies sous l'intitulé "Distortion : 1989-2019", rassemblées sur dix-huit albums studio, dont deux électroniques épuisés, mais aussi quatre albums live et deux nouveaux disques de collaborations et raretés.

R&F : Pourquoi dresser un parallèle entre 1984 et 2020 sur "American Crisis" ?

Bob Mould : J'avais ce cauchemar récurrent, dans lequel nous étions revenus des années en arrière. En 1980, Ronald Reagan était majoritairement soutenu à la télévision par les chrétiens évangéliques. Il a attendu cinq ans avant de prononcer le mot sida : on m'a alors fait comprendre que je devrais peut-être être mis en quarantaine pour toujours. En 2016, nous avons Donald Trump, soutenu lui aussi par les mêmes personnages. Des individus qui lui apportent une tonne de fric, de soutien, le glorifient. Ce qui est illégal en Amérique. On ne devrait pas être exonéré d'impôts quand on agit de la sorte !

Super disque pop

R&F : Grant Hart est mort il y a trois ans. Quel est le moment favori de votre histoire ?

Bob Mould : Notre relation de travail a été fantastique pendant plusieurs années. Même si "Zen Arcade" et "New Day Rising" sont capitaux, "Flip Your Wig" reste le meilleur en termes de bonnes mélodies. Grant et moi avions soudain la liberté de produire un disque comme nous l'entendions. Minneapolis était en feu, on était ensemble avec nos amis de Soul Asylum sur la route dans le monde entier, à s'entraider et à défendre cet album dont nous avions pu faire exactement ce qu'on voulait : un super disque pop.

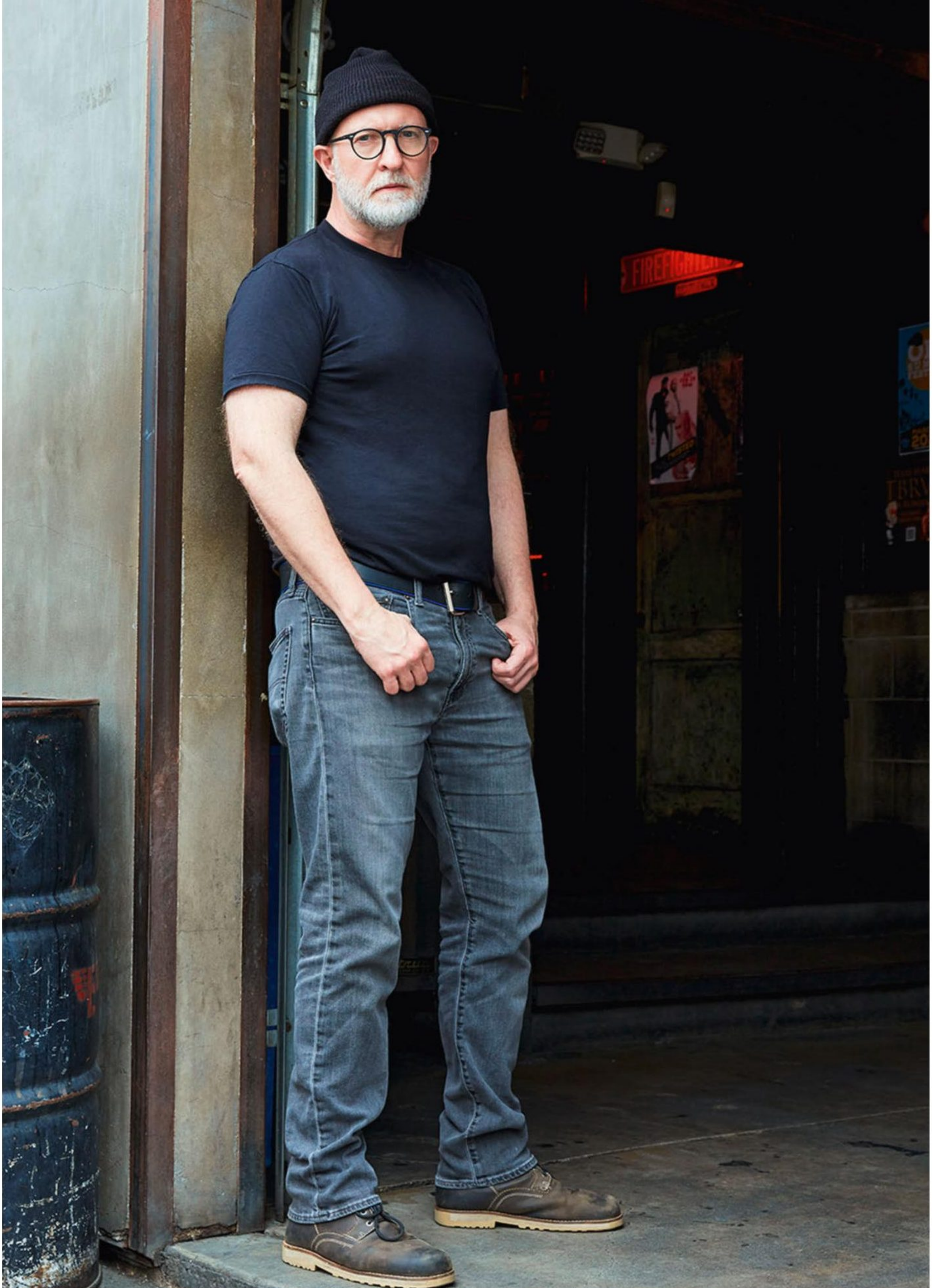
R&F : Bon, et maintenant ?

Bob Mould : J'arrive à rester productif malgré la situation. J'ai des centaines de boîtes de vieilles bandes et de disques durs. Je profite de l'occasion pour fouiller là-dedans et tout réorganiser. Je joue beaucoup de guitare. Cette pandémie requiert toute notre attention. C'est une réelle contrainte. On ne peut pas être libre. Et c'est difficile de créer quand on ne se sent pas libre. ★

RECUEILLI PAR VINCENT HANON

Album *"Blue Hearts" (Merge Records/ Modulor)*

Photo Black Little Photography - DR



NICK MASON'S SAUCERFUL OF SECRETS

A 75 ans passés, l'affable batteur de **Pink Floyd** en a eu assez d'attendre que ses anciens comparses Roger Waters et David Gilmour se réconcilient. Avec son groupe Saucerful Of Secrets, il est remonté sur scène pour redonner vie aux chansons des années psychédéliques du groupe pour un étonnant trip nostalgique.

C'ETAIT IL Y A QUELQUES MOIS, peu avant que la crise sanitaire n'empêche la planète rock de tourner. Une époque où un musicien pouvait encore envisager de monter au débotté un groupe avec lequel interpréter des morceaux de sa jeunesse. En 2019, Nick Mason est sorti de sa retraite pour remonter sur scène, avec comme projet de jouer uniquement des morceaux antérieurs à "Dark Side Of The Moon". L'album et le DVD "Live At The Roundhouse" devaient à l'origine accompagner le lancement d'une tournée estivale. Dans le contexte actuel, cet enregistrement offre un témoignage idéal de la pertinence de ce projet.

Toujours gentleman

Depuis trente-cinq ans, Nick Mason est celui qui est ami avec tout le monde dans Pink Floyd. Celui qui ne s'est jamais fâché avec personne et qui attend que ses copains David Gilmour et Roger Waters enterrent la hache de guerre. Les années passent et aucun de ces deux têtus ne s'étant décidé à laisser la moindre concession à l'autre, Mason a fini par jouer du Pink Floyd sans eux. L'impulsion est venue du guitariste Lee Harris, ami de Guy Pratt, bassiste remplaçant de Pink Floyd depuis le départ de Waters, qui a soumis l'idée. "*Le fait que Guy soit intéressé m'a interpellé*, avoue le batteur. *Puis deux autres éléments sont entrés en compte. Le premier était l'idée de jouer du matériel*

Photo Jill Furmanovsky - DR

des débuts, ce qui nous tenait à distance du : 'oh, encore un tribute band.' *L'autre était que je venais de finir l'exposition au V&A* (Pink Floyd: Their Mortal Remains) *que j'avais pris beaucoup de plaisir à faire et à promouvoir. Mais à la fin, j'avais l'impression d'être la Tour de Londres. Il n'était question que d'histoire ancienne et de ce que nous faisions dans le passé. Ça n'avait plus rien à voir avec le fait de jouer de la batterie.*" Les choses ont rapidement pris un tournant. "*A l'origine, je pensais qu'on jouerait dans deux ou trois pubs, et puis Gary Kemp* (chanteur et guitariste de Spandau Ballet) *a dit qu'il aimerait participer et on a trouvé un claviériste. On a réservé deux jours dans un studio de répétition et, très vite, on a trouvé que ça sonnait bien, mais surtout nous avons pris beaucoup de plaisir.*" Moins d'une dizaine de répétitions plus tard, le groupe se produisait en public sous le nom de Nick Mason's Saucerful Of Secrets (du nom du deuxième album de Pink Floyd) et une tournée était lancée. Toujours gentleman, Mason a fait part de son projet à ses anciens camarades : "*Je n'avais pas besoin de leur bénédiction mais je préférais qu'ils sachent que je n'allais pas marcher sur leurs plates-bandes. C'était super quand Roger est venu à New York, et j'espère que David viendra également avec moi sur scène.*" Si Roger Waters a rejoint Nick Mason sur scène à New York pour interpréter "Set The Controls Of The Heart Of The Sun", David Gilmour a quant à lui apporté une aide logistique en prêtant du matériel de tournée.

Sexagénaires en chemisettes

Pour le plus grand plaisir des fans, le groupe interprète des titres très rarement joués sur scène par Pink Floyd, tels "Lucifer Sam", "See Emily Play" et "Interstellar Overdrive", emblématiques de Syd Barrett, ou "Atom Heart Mother" dans une version débarrassée de ses flonflons. Quelle différence alors entre Brit Floyd ou Australian Pink Floyd, ces tribute bands enfermés dans un carcan qui reproduisent l'œuvre du groupe à la note près, sans possibilité d'improviser ou d'étirer la structure des morceaux (ce qui faisait l'attrait du groupe au début des années 70), et le projet de Nick Mason ? Le désir de jouer, d'explorer les morceaux. "*J'avais l'habitude de dire que les tribute bands reproduisent à la perfection chaque erreur que j'ai commise. J'aime le fait qu'on fasse une nouvelle version des morceaux. Le solo de guitare n'est pas identique sur 'Arnold Layne' par exemple, il y a un peu de place pour jouer.*" C'est ici que se situe la réussite du projet de Nick Mason. Les versions proposées par le groupe ne sont pas des copies conformes des originaux, mais de nouvelles interprétations. La musique peut vivre, respirer, et la présence de Nick Mason donne légitimité au groupe de tenter quelques arrangements. Alors certes, côté chant, le timbre de Gary Kemp fonctionne mieux sur les chansons du répertoire Gilmour que Barrett, et côté visuel, même un light show kaléidoscopique ne peut cacher le fait que ce groupe contient quelques sexagénaires en chemisettes et un batteur de soixante-quinze ans. Mais lorsque les premières notes d' "Interstellar Overdrive" résonnent dans les enceintes, quelque chose de magique se produit. Comme la sensation d'entendre le Pink Floyd qu'on aurait aimé voir sur scène ces quarante dernières années : psychédélique, joueur, aventureux. De quoi mettre la larme à l'œil aux vieux fans pour qui le répertoire des années 1967-72 reste le plus passionnant. ★

Maison ronde

Ancienne rotonde ferroviaire, The Roundhouse est un des hauts lieux du psychédélisme londonien des années soixante. Pour son inauguration en octobre 1966 — un concert de soutien au journal de contre-culture "International Times" —, Soft Machine et Pink Floyd étaient à l'affiche. Salle mythique de l'imaginaire floydien, théâtre des plus belles prestations de Syd Barrett, The Roundhouse a naturellement été choisie pour enregistrer l'album live du groupe de Nick Mason.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"Live At The Roundhouse" (Sony Music)*

"Pas le temps pour les regrets"

TRICKY

Il est l'homme qui aimait les femmes. Ce lutin bristolien qui se fit connaître au sein du groupe **Massive Attack** est l'auteur de multiples albums solos dont la caractéristique première est d'être quasi exclusivement chantés par des femmes.

PARMI LES VOCALISTES DE TRICKY, il y eut Alanis Morissette, Björk, Grace Jones, Alison Goldfrapp, Neneh Cherry, Alison Moyet, PJ Harvey, Cyndi Lauper, Francesca Belmonte et Martina Topley-Bird, la muse avec qui il eut une fille, Mina, décédée en 2019. Cette fois-ci, c'est avec la Polonaise Marta Zlakowska, 28 ans, que Tricky a finalisé cet album sombre, hanté par le souvenir de sa fille disparue. Agé de 52 ans, Tricky est à Paris en chair et en os. Après des mois de phoners et autres interviews par écrans interposés, c'est un plaisir de pouvoir discuter *en vrai* avec cet artiste caméléon à la surprenante productivité.

Une fille au micro

ROCK&FOLK : Vous définissez votre single "Fall Please" comme inspiré par la go-go music, un genre musical venu de Washington plein de groove et de cuivres, mais il sonne pourtant autrement...

Tricky : Ce titre, je l'ai écrit à Paris il y a dix ans mais je ne voulais pas le sortir. Je le trouvais trop commercial pour moi, je n'étais pas prêt, mais un ami m'a dit qu'il trouvait ce morceau *"beau et étrange"*, donc apparemment c'est une chanson bizarre. Moi, je trouve ça pop.

R&F : Vous ne semblez pas adepte de l'Auto-Tune...

Tricky : Jamais utilisé ce truc, ni rien qui y ressemble ! Je ne mets pas d'effets sur ma voix, je ne me suis jamais dit : *"Oh, je vais prendre un melodizer"*, si ça s'appelle comme ça. Pas question !

Photo DR

De la go-go à gogo

"Quand j'ai joué 'Fall Please' à mes amis en leur disant que ça me rappelait la go-go, ils ne connaissaient pas. Je croyais que c'était aussi populaire que la house !" **Tricky a bon goût, mais la go-go music, née à Washington, est restée underground. Gros funk orchestral avec des relents de hip-hop, ce genre eut parmi ses ambassadeurs Chuck Brownle (hit majeur "Bustin' Loose" en 1979), ainsi que les groupes Trouble Funk, Little Benny & The Masters et E.U., qui fit une apparition dans le film de Spike Lee "School Daze". Malgré une grosse promotion du label Island à la fin des années 1980, la go-go ne perça jamais.**

R&F : Une fois de plus, c'est une chanteuse qui interprète vos textes, Marta Zlakowska.

Tricky : Oui, j'aime que ce soit une fille au micro, même s'il m'arrive d'intervenir vocalement, parce que c'est mon album et que mon manager me répète tout le temps : *"Je t'en prie, mets ta voix sur ton disque !"* Si ça ne tenait qu'à moi, il n'y aurait que des voix féminines. Ça, c'est parce que je suis fainéant ! Marta, je l'ai rencontrée en Pologne. Ma chanteuse, qui n'aimait pas les concerts et dont j'ai oublié le nom, s'était barrée sans prévenir après deux shows. Marta travaillait dans un bar, connaissait ma musique et l'a remplacée au pied levé. Elle a interprété deux titres le premier soir, quatre le suivant, puis cinq. Elle est venue aux USA, en Europe et on a passé deux ans à tourner autour du monde.

R&F : Le succès commercial ne vous a jamais intéressé ?

Tricky : Ecoutez, un gamin qui est resté dix jours dans le coma m'a raconté que ses parents lui jouaient ma musique pendant qu'il était à l'hôpital. Et il m'a dit :" *'Pre-Millennium Tension' m'a aidé à survivre durant la période la plus dure de ma vie"*. Je sais que j'ai du succès. Les ventes, c'est un bonus, ça peut aider à avoir une vie meilleure mais en vérité, vous avez du succès quand votre musique touche l'âme de quelqu'un.

La nostalgie n'a aucun sens

R&F : Etes-vous nostalgique ?

Tricky : Je pense au futur, je n'ai pas le temps pour les regrets. Je suis comme un boxeur, je ne vaux pas plus que mon dernier combat. Tu peux être champion du monde, être une légende et te faire battre par un chauffeur de taxi. Pour moi, la nostalgie n'a aucun sens.

R&F : Vous qui avez enregistré une quinzaine d'albums, vous n'avez jamais songé à sortir un best of ?

Tricky : Pour l'instant, j'ai deux autres albums prêts à sortir, dont un projet à la "Nearly God" qui s'appelle "Lonely Guests" avec Lee *Scratch* Perry, Yannis Philippakis des Foals et Nneka. Alors, un Greatest Hits... Island voulait que j'en fasse un, mais je ne suis pas encore mort, pas vrai ? ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

Album *"Fall To Pieces" et single "Fall Please"*
(False Idols/ Pias)

"Jim adorait Frank Sinatra"

ROBBY KRIEGER

Le guitariste des Doors revient avec un album instrumental plus jazz que rock, mais sur lequel plane toujours l'ombre de Jim Morrison.

ROBBY KRIEGER, 74 ans, publie "The Ritual Begins At Sundown", qui doit plus à Frank Zappa qu'aux Doors. Avant l'interview, son manager fait les sempiternelles recommandations : "*On est là pour parler de ce nouvel album, pas de Jim Morrison, etc.*" Pourtant, pour s'occuper pendant le confinement, Robby publiait sur le Net des vidéos montrant comment jouer les parties de guitare des… Doors, et aborde lui-même le sujet sans problème. C'est la grande affaire de sa vie et il le sait.

Grosse erreur

Rock&Folk : Ce nouvel album est très jazzy, une direction que vous avez prise dès les seventies…
Robby Krieger : Oui, après les Doors, j'ai commencé à fréquenter de plus en plus de musiciens de jazz. J'adore cette musique. Je pense que c'est une progression naturelle. Certains continuent à jouer éternellement les mêmes vieux trucs, moi je m'ennuierais.

R&F : L'élément jazz était-il déjà présent dans les Doors ?
Robby Krieger : Oh oui ! John Densmore était dans l'orchestre de jazz de notre lycée, à Los Angeles, et il m'a présenté des musiciens. Avant ça, je jouais du flamenco, du folk, je n'y connaissais pas grand-chose. Et Ray Manzarek, à Chicago, avait vu jouer beaucoup de jazzmen. Nous étions tous intéressés par le jazz, et si Jim avait vécu, nous serions peut-être allés dans cette direction.

R&F : Jim Morrison aussi était intéressé par le jazz ?
Robby Krieger : Absolument ! Il avait cette incroyable capacité à chanter juste, nécessaire dans le jazz, et je suis sûr qu'il aurait été très bon pour ça… Jim adorait Frank Sinatra.

R&F : L'album est instrumental. Vous n'écrivez plus de chansons ?
Robby Krieger : J'en ai écrit quelques-unes pour des films, vous devriez les entendre bientôt. Mais j'essaie d'avoir de meilleurs chanteurs que moi pour les interpréter… Je n'aime tout simplement pas le son de ma voix.

R&F : Vous n'avez commencé à chanter qu'après la mort de Morrison, quand vous avez décidé de continuer les Doors. Vous n'aviez pas d'autre choix ?
Robby Krieger : Après son décès, on a décidé que nous n'irions pas chercher quelqu'un pour *jouer* Jim, que ça serait un manque de respect. Ray et moi avons dit : "*Ok, on peut chanter.*" Grosse erreur ! C'est tellement dur de remplacer un gars comme Jim Morrison… On a essayé : après ces deux albums, on est allé en Angleterre en pensant trouver quelqu'un de différent. Ça n'a pas été le cas…

R&F : "Slide Home" est magnifique. La slide guitar est en quelque sorte votre marque de fabrique. Est-il vrai que c'est Morrison qui vous a poussé à en jouer davantage ?
Robby Krieger : Oui, il adorait ça ! Je pense que c'est pour ça que j'ai fini par me retrouver dans le groupe. La première fois que j'ai joué de la slide, à l'audition, ils sont devenus dingues. A cette époque, il n'y avait pas grand monde qui en jouait, surtout des bluesmen, en acoustique. Mike Bloomfield en jouait un peu… Duane Allman n'était pas encore arrivé. Le champ était libre. J'ai toujours pensé que mon jeu de slide était un peu différent parce qu'il n'est pas entièrement basé sur le blues.

J'ai choisi le feu

R&F : Et puis il y a la reprise des Doors…
Robby Krieger : Oui, j'ai écrit "Yes, The River Knows" et, pour une raison ou pour une autre, cette chanson a été un peu négligée. Je l'aime beaucoup et, à mon avis, la partie de piano de Ray est l'une de ses toutes meilleures.

R&F : Est-il vrai qu'aux débuts du groupe, Jim Morrison a demandé à chacun d'écrire une chanson et que vous êtes le seul à l'avoir fait ?
Robby Krieger : Oui, juste avant le premier album. Jusque-là, Jim était l'unique auteur, il avait ces textes incroyables ! Je lui ai demandé : "*Sur quoi devrais-je écrire ?*" et il m'a répondu : "*Ecris à propos de quelque chose d'universel, qui soit toujours valable dans vingt ans.*" Je me suis dit : "*Qu'est-ce qu'il y a de plus fondamental ? La terre, l'air, le feu et l'eau…*" J'ai choisi le feu, parce que j'aimais cette chanson, "Play With Fire".

R&F : C'était difficile d'apporter des chansons à Jim Morrison, connaissant son talent pour les mots ?
Robby Krieger : Oui, c'était un peu stressant, mais il était tellement ouvert, c'était son idée, il était super pour ça. Quand je lui apportais une chanson, il ne la tournait jamais en ridicule, aussi stupide soit-elle…

R&F : John Densmore et Ray Manzarek ont chacun écrit une autobiographie. Avez-vous été tenté de le faire ?
Robby Krieger : Oui… Mais dans leurs livres, ils réglaient leurs comptes, en mentionnant les procès, etc. Je voulais éviter ça… Mais je vais vous faire une confidence… je suis en train de l'écrire ! ★

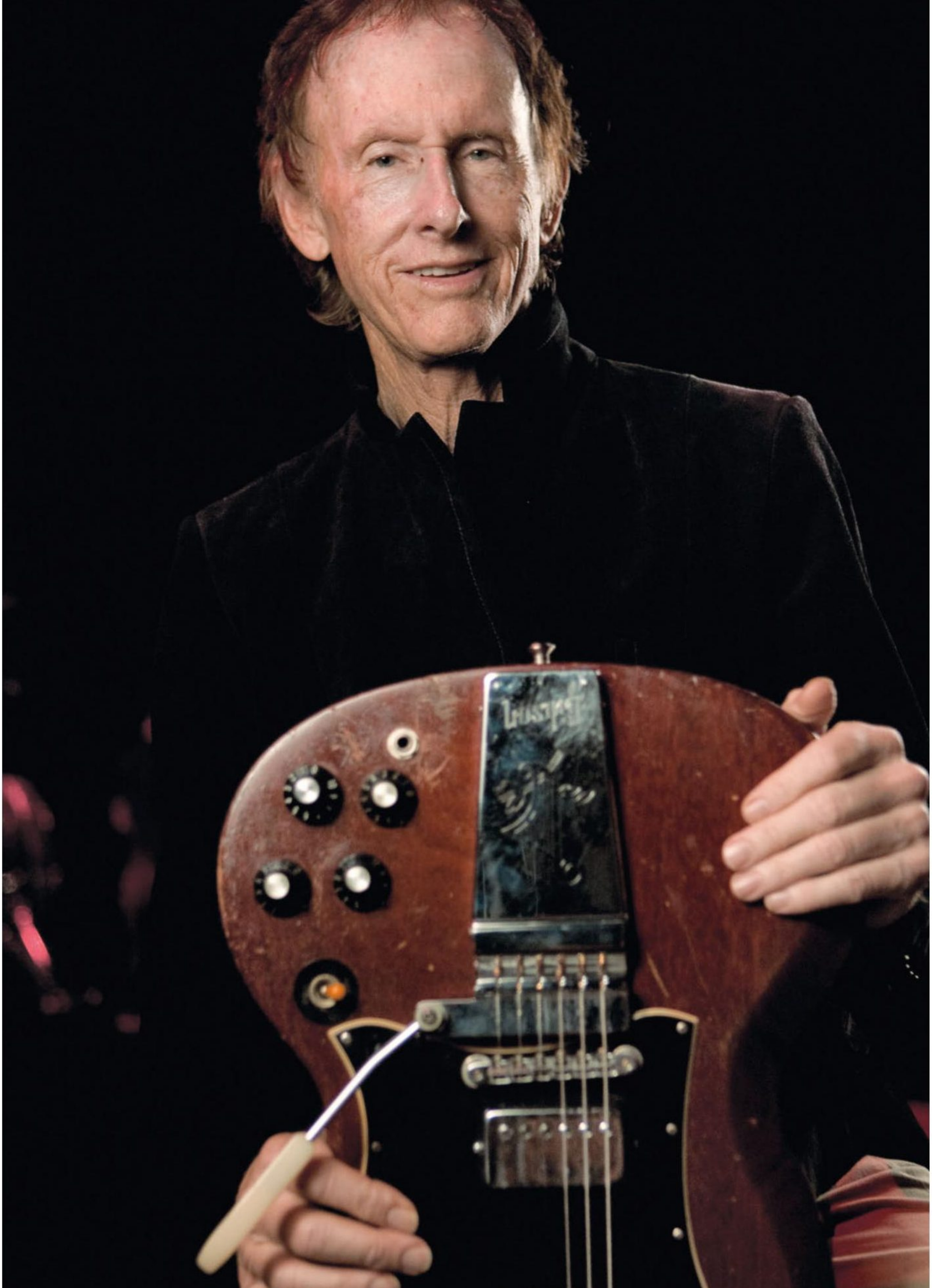
RECUEILLI PAR STAN CUESTA

Album *"The Ritual Begins At Sundown"*
(Mascot Label Group)

A propos de Zappa

Le bassiste Arthur Barrow, qui officie depuis des lustres comme directeur musical du groupe de Robby Krieger (il était présent sur "An American Prayer" des Doors en 1978), a été l'un des fidèles accompagnateurs de Frank Zappa. Robby : *"Au début, je n'aimais pas vraiment les Mothers Of Invention. Ils portaient des fringues bizarres, des hippies dingues dansaient sur scène… Pour moi, c'était presque une blague. Zappa n'en avait pas grand-chose à faire de la musique. Puis, il s'est mis à employer de très bons musiciens et j'ai commencé à le respecter en tant que compositeur. Devenu mon chef d'orchestre, sur scène, Arthur Barrow chantait 'Cosmik Debris'. Là, sur l'album, on a décidé de reprendre 'Chunga's Revenge'. "*

Photo Jo Lopez - DR



“Je vais vous dire exactement ce qu’il s’est passé”

PRINCE

Trente-trois ans après sa sortie initiale, **“Sign O’ The Times”**, double album emblématique, se fait coffrer et confirme la frénésie créatrice du Kid de Minneapolis. Trois intervenants partagent leurs souvenirs de cet apogée princier.

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

LE PRINCE POST-MORTEM ANNUEL, un événement en passe de devenir une tradition. Après la démo miraculeuse “Piano & A Microphone 1983”, l’album de ses propres reprises “Originals” et la munificence du coffret dix vinyles de “1999”, cette fin 2020 voit la sortie du box set “Sign O’ The Times”, une compilation haut de gamme pour un album sorti voilà trente-trois ans qui se classe aisément dans le top trois des chefs-d’œuvre princiers.

Prends la photo !

Une des surprises de ce disque *post-révolutionnaire* fut sa couverture, avec un décor de fête foraine funky et un Prince flou, comme le fut jadis Paul Simonon sur la pochette de “London Calling”. Jeff Katz, responsable du shooting (et des meilleures photos de Prince entre 1985 et 1996), venait d’entamer ses onze années de collaboration en signant la pochette de “Parade”. Pour “SOTT”, il est convoqué par Prince à Chanhassen, où l’Artiste finit d’installer son Xanadu stéréo Paisley Park, *“On est en janvier 1987 et il m’appelle pour me demander de venir le photographier, sans m’en dire davantage. Je n’avais pas écouté le disque mais je ne lui ai pas posé de questions car je savais déjà qu’il n’aimait pas trop ça. Avec lui, il fallait être très observateur, ou carrément télépathe ! Bref, j’arrive et je rencontre son nouveau groupe, qui remplaçait The Revolution. Je l’ai photographié seul, puis avec Sheila E et avec les musiciens. En deux jours, on avait les photos pour le programme de la tournée et pour l’album, mais il n’avait toujours pas décidé quelle serait la couverture”*. Katz révèle les arcanes de cette session unique : *“Je vais vous dire exactement ce qu’il s’est passé. Déjà, il faut savoir que quand on travaillait avec Prince, on ne dormait pas beaucoup, c’était non-stop du matin au soir. La pièce où on a monté le kit de batterie et tous les décors était un entrepôt désert, on a tout installé pour la séance. Après avoir photographié Prince sous tous les angles, avec le groupe et le miroir, je suis derrière mon appareil et j’ai le sentiment qu’on a tout fait. Et là, Prince s’approche. Devant mon trépied, il y a une caisse, Prince s’assied dessus, met son visage contre l’objectif et me dit :* ‘Prends la photo’. *Je lui explique qu’il va être flou, que c’est compliqué, qu’il ne doit surtout pas bouger. Il me répète de prendre la photo, donc je le fais, et bien sûr il était flou. Le seul moyen de prévisualiser, à l’époque, c’était de prendre un Polaroïd, ce que je fais, je lui montre et il me dit :* ‘Oh, c’est très bien, prends-en encore quelques-unes comme celle-là.’ *Je prends six photos dans la même ambiance et il me sort :* ‘Super, c’est la pochette.’ *Je rigole, je crois qu’il s’agit d’une blague ! Puis je vais développer mes pellicules. Généralement, ce qu’on faisait, c’est que je lui envoyais les planches-contacts et il mettait une croix sur ses préférées. Et ça n’a pas loupé, à côté de la photo où il était flou, il a écrit* ‘couverture’. *J’apporte les tirages chez Warner, car pendant la session photo, il n’y avait que Prince, son staff et moi, mais aucun directeur artistique ni personne du label, et je leur montre la photo en indiquant que c’était le souhait de Prince. Ils ont rigolé mais voilà, le résultat est là”*. Pour le coffret gargantuesque, c’est une autre photo qui orne le recto : Prince en fantôme transparent avec sa guitare. *“Prince n’aime pas attendre, il travaille à toute vitesse mais moi je devais régler des éclairages complexes et j’avais besoin de temps pour ça. J’étais en train de finir l’installation et il débarque en me disant qu’il est prêt. Je le place devant le décor et je le préviens que la durée de l’exposition est de seize secondes, qu’il ne doit pas bouger. Il est parti après huit secondes, d’où cet effet spectral où il est à la fois présent et absent. C’était un heureux accident qui a donné naissance à cette photo unique que j’adore, et qui est désormais la couverture officielle de la réédition”.*

Je me suis garé et j’ai pleuré

Levi Seacer Jr a joué avec Sheila E avant de rejoindre l’écurie princière comme bassiste et guitariste pendant sept ans. *“Prince venait souvent assister à nos concerts et nos répétitions, il nous donnait des conseils et on a appris à se connaître. On a travaillé en 1985/ 1986 sur le projet The Flesh (*groupe préfigurant Madhouse incluant Levi, Prince, Eric Leeds, Wendy & Lisa*) pour lequel on a dû faire une vingtaine de titres. C’était du Madhouse sous stéroïdes !”* Levi débarque à Paisley Park quand “SOTT” se termine. *“Quand j’ai intégré le groupe, j’ai surtout*

Photo Jeff Katz - DR

“Prince me fait appeler par sa secrétaire“

bossé sur des faces B comme “La, La, La, He, He, Hee”, et bien sûr j'étais avec lui sur scène. En studio, il enregistrait parfois avec Wendy & Lisa, mais le plus souvent il était seul. Il m'a dit un jour que pour chaque chanson gravée sur disque, il y en avait cinq autres enregistrées. Et il était capable de réécrire une chanson trois ou quatre fois avant de la sortir”. Quand Levi Seacer Jr quitte Prince, il travaille avec Sounds Of Blackness, les Pointer Sisters et la chanteuse du groupe Berlin, Terri Nunn. Il revoit Prince une dernière fois en 2006. *“Il travaillait avec la chanteuse Tamar et voulait que je sois son guitariste. On s'est revu à Los Angeles, on a jammé, on s'est bien amusé. Sauf qu'il a estimé que Tamar avait besoin de lui pour percer, donc finalement c'est lui qui a été son guitariste pour la tournée. Je ne l'ai plus jamais revu après ça. J'étais en voiture quand le coroner m'a appelé pour m'annoncer sa mort. Je me suis garé et j'ai pleuré, je suis resté en état de choc pendant trois semaines”*.

C'était un dictateur

Matt Fink, alias Dr Fink, a vingt ans lorsqu'il rencontre Prince, en octobre 1978, pour une audition en vue d'intégrer son groupe, peu avant la sortie du premier album “For You”. *“Notre première collaboration a été la chanson titre de l'album 'Dirty Mind'. Je me suis retrouvé à jouer sur scène déguisé en médecin avec blouse, masque et stéthoscope alors qu'à la base, j'avais une tenue à rayures de bagnard. Sauf qu'on faisait la première partie de Rick James, qui avait le même costume rayé pour une chanson de son set. Prince m'a demandé de changer, et j'ai eu l'idée du costume de médecin”*. Présent sur dix albums de Prince, de “Dirty Mind” à “Graffiti Bridge”, Fink est le seul musicien à obtenir un crédit de co-compositeur sur “SOTT”, pour la chanson “It's Gonna Be A Beautiful Night”. Un exploit quand on connaît la réticence de Prince à partager la lumière (et les royalties) avec ses musiciens. *“Ça n'était pas facile de lui proposer des chansons. Si on arrivait avec un morceau écrit, il le rejetait d'office, il avait sa vision bien à lui. 'Beautiful Night' est le résultat d'une jam pendant la balance de la tournée Parade, avec The Revolution. C'était une collaboration entre Prince, Mark Brown, Eric Leeds et moi à partir de mon riff de clavier. La version finale a été enregistrée live à Paisley Park, avec quelques overdubs”*. La séparation avec Prince, fin 1990, a laissé un goût amer à Fink : *“On avait été en Europe et au Japon pour le Nude Tour qui était en pause, et je venais de commencer à travailler pour un producteur. Prince me fait appeler par sa secrétaire pour venir jouer au festival Rock In Rio. Il voulait que je laisse tomber tout ce que je faisais, sauf qu'à ce moment précis il ne me payait plus. Je lui ai fait savoir que j'étais OK s'il me compensait financièrement. Il n'a pas voulu me parler directement, et ça m'a déçu après onze années à travailler ensemble et à être amis, enfin c'est ce que je croyais. Donc je ne suis pas allé à Rio et il a engagé Thomas Elm, qu'il a rebaptisé Tommy Barbarella. Mais au lieu de l'utiliser pour cette seule date, il en a fait mon remplaçant. J'ai revu Prince en 2000, il m'a invité à faire un morceau sur scène, 'America', avec Bobby Z et Mark Brown. Même là, il ne m'a jamais reparlé de notre séparation. Il ne supportait pas qu'on lui dise non, c'était un dictateur. Il n'exprimait jamais ses sentiments, ses actions parlaient pour lui, comme Donald Trump. Je ne veux pas les comparer mais ils ont tous les deux des personnalités narcissiques. Prince n'était pas mauvais, juste très autocentré”*. ★

Coffret Super Deluxe *13 LPs + 1 DVD “Sign O' The Times”*
(NPG Records/ Warner)

Photo Jeff Katz - DR

Luxe princier

Quarante-quatre titres inédits, soit vingt de plus que sur le coffret “1999”. Que trouve-t-on dans cette jungle foisonnante ? Des maquettes d'une incroyable qualité, des tubes, des jams, un instrumental au piano (“Visions”) et beaucoup d'autres curiosités. Déjà, le scoop : “Can I Play With U?” est le fruit d'une collaboration avec Miles Davis, un joyeux foutoir à l'arrière-goût d'inachevé qui fait regretter que l'ego massif des deux géants ait été la barrière à une vraie collaboration. “I Need A Man” n'est pas le coming out de Prince mais un titre d'abord conçu pour Jaime Shoop, chanteuse du groupe The Hookers devenu Vanity 6, puis proposé à Bonnie Raitt. “There's Something I Like About Being Your Fool” est une des rares incursions de son auteur vers le reggae, tandis que “Soul Psychodelicide” est une interminable impro acide de plus de douze minutes réservée aux fans hardcore. On citera également le puissant single

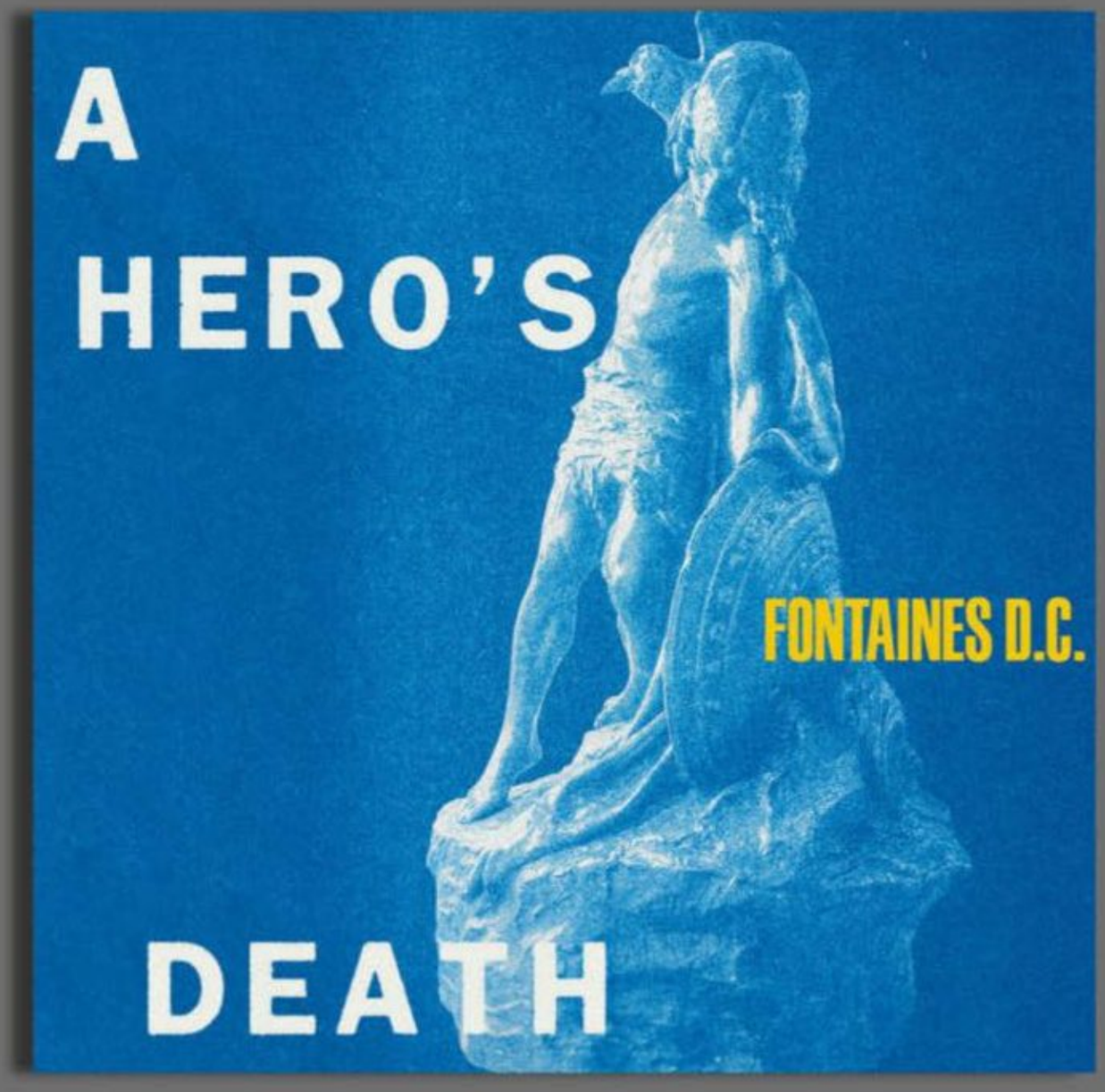
“Witness 4 The Prosecution” dont deux versions sont proposées, le curieusement titré “Eggplant” (Aubergine) et la super démo “Forever In My Life”. “Walking In Glory” est un funky gospel que Kanye West ferait bien d'écouter, et “Cosmic Day” à la voix pitchée au point de devenir féminine. Mais le morceau le plus passionnant reste cette esquisse de “Power Fantastic” (dont on retrouve une version plus complète sur la compilation “The Hits/ The B-Sides”), car elle permet d'entrapercevoir la méthode Prince, qui donne la marche à suivre à ses musiciens (dont Wendy & Lisa, qui en écrivirent une première version intitulée “Carousel”) pour cette montée harmonique incluant une grande part d'improvisation : *“Contentez-vous de tripper, pas d'erreur cette fois-ci : là, c'est le* fun track*, ça ne sera peut-être pas celui qu'on gardera mais amusons-nous à le faire. Jouez ce que vous voulez !”*

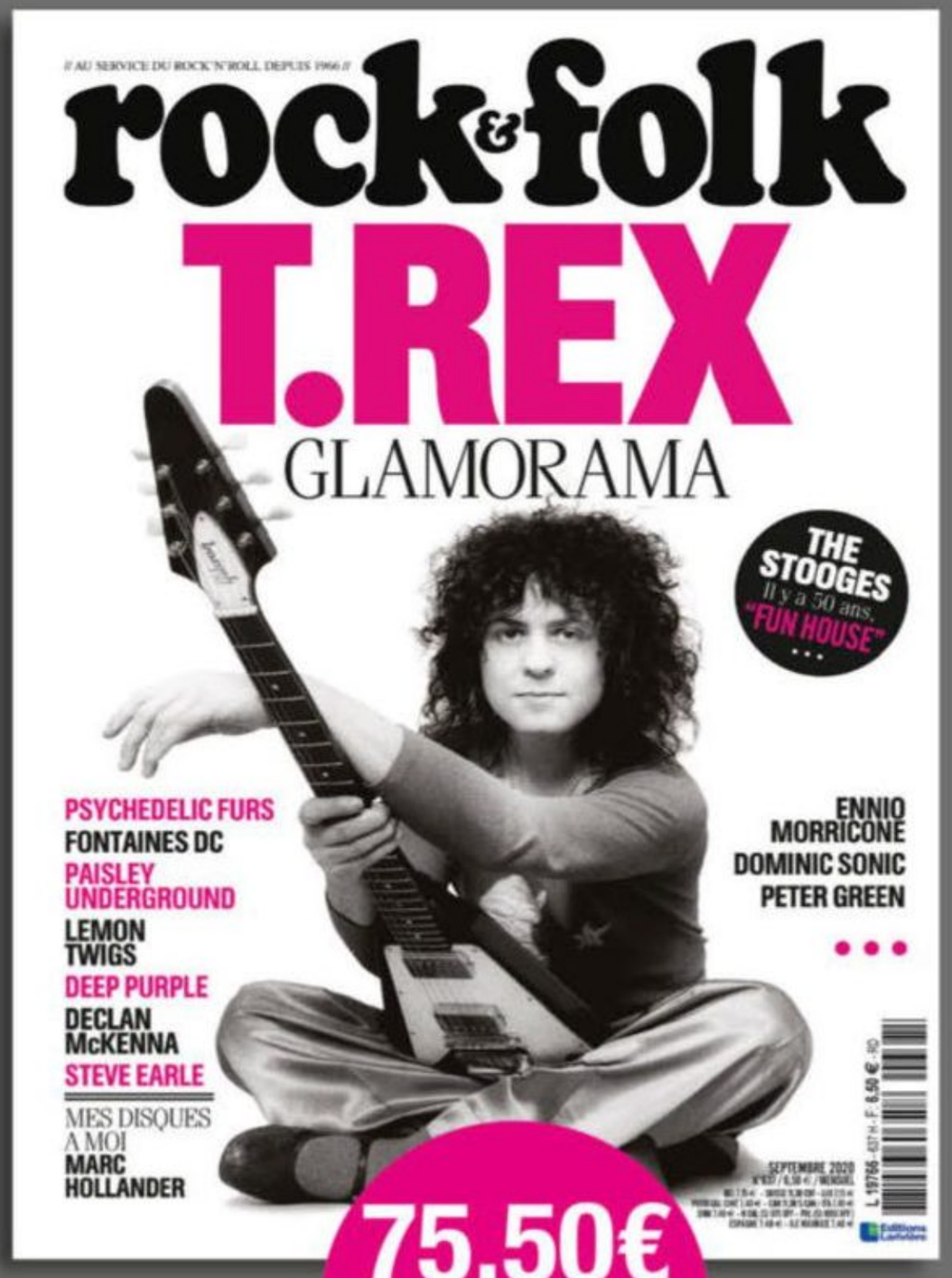
OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS + LE CD

FONTAINES DC

"A HERO'S DEATH"





A l'écoute de "A Hero's Death" s'installe le sentiment qu'avec Fontaines DC, on tient peut-être là les meneurs de toute la meute revival post-punk britannique actuelle.

75,50€
AU LIEU DE
~~84,15€~~

JE M'ABONNE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements
45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

☐ **OPTION 1** 12 numéros + le CD de **FONTAINES DC " A Hero's Death"** pour **75,50€** au lieu de 84,15 €.

☐ **OPTION 2** 1 an soit 12 numéros pour **67,50€** au lieu de 78€.

ROFP638

Email : ..... Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays : ..... Tel : .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France Métropolitaine 2020**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@edlis.fr. Offre valable jusqu'au 31/12/20 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + LE CD pour 19.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

85
CHASE
UP
SAN FRANCISCO
SYMPHONY
90
CHASE
UP
SAN FRANCISCO
SYMPHONY

“En mode symphonique”

METALLICA

Vingt et un ans après “S&M”, le gang quarantenaire retrouve du cœur à l’outrage symphonique avec “S&M2”. Retour sur ce projet épique avec le bassiste **Robert Trujillo.**

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

METALLICA EST DE RETOUR ! ENFIN, PRESQUE… En attendant un nouvel album studio qui *pourrait* voir le jour en 2021 (l’écart entre les deux précédents était de huit ans), voilà que les soldats du thrash metal sortent le son et l’image du show de 2019, “S&M2”, enregistré avec les 80 musiciens classiques du San Francisco Symphony Orchestra. Le chef d’orchestre n’est plus Michael Kamen, qui dirigea le premier “S&M” en 1999, mais Michael Tilson Thomas, et le résultat vogue entre le grandiose et l’overdose (deux heures et demie au compteur). Pour évoquer ce live qui fut diffusé au cinéma et sort désormais en CD et en DVD, le bassiste Robert Trujillo n’hésite pas à sortir sa langue du plus beau bois, mais nous livre malgré tout quelques infos cruciales sur Spinal Tap, la vie pendant le confinement et le futur de Metallica. Allô, Los Angeles ?

Photo Anton Corbijn - DR

ROCK&FOLK : Bonjour Robert, comment allez-vous ?
Robert Trujillo : Ça va, je suis cool sous le soleil de la Californie et je me repose en ces temps troublés, avec mon piano et ma basse…

R&F : Pour "S&M2", vouliez-vous garder le modèle du premier concert ou vous diriger vers une version encore plus orchestrale ?
Robert Trujillo : L'idée était de trouver le juste milieu, prendre ce qu'il y avait de meilleur dans la première version et y ajouter ce qu'on est devenus vingt ans plus tard. Refaire en version grand orchestre des morceaux comme "Confusion" ou "The Day That Never Comes" nous a semblé être un challenge intéressant. Comme vous le savez, dans Metallica tout commence avec Lars en ce qui concerne le style du concert et le choix des chansons. Puis James amène ses idées, ensuite le reste du groupe s'y met et on voit ce que ça donne. D'un autre côté, comme on avait passé un long moment à tourner dans les stades en Europe, on était une machine bien réglée. On finissait la tournée à Manheim en Allemagne et la semaine suivante, on commençait les répétitions pour "S&M2". Donc on était débordants d'énergie.

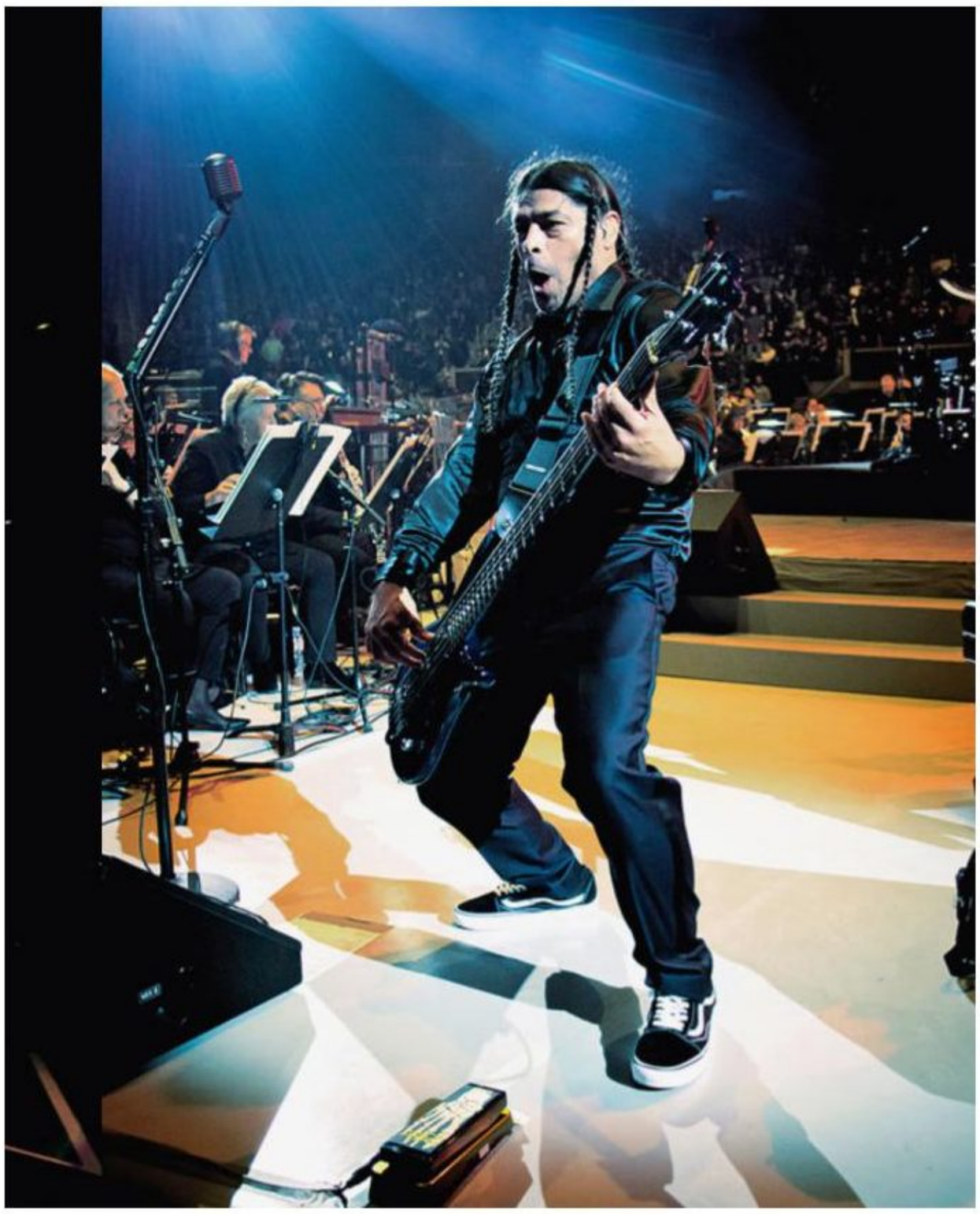
R&F : "S&M2", c'est du metal symphonique ?
Robert Trujillo : C'est plutôt Metallica sous un autre angle. Quand le premier album avec le San Francisco Symphony Orchestra est sorti, ça a été une grosse surprise, en tout cas pour moi. Lorsque j'ai entendu parler du projet, je jouais avec Ozzy Osbourne et j'étais dans ma bulle Ozzy-Black Sabbath. Mais je me suis tout de suite dit : *"Wow, ça c'est intéressant."* La version orchestrale de "No Leaf Clover" était vraiment cool, j'ai beaucoup aimé l'équilibre que le groupe avait trouvé entre son propre style et la couleur amenée par l'orchestre. Vingt ans plus tard, je fais partie de cette nouvelle expérience. Cette fois, on nous a proposé d'inaugurer le Chase Center de San Francisco, là où jouent les Golden State Warriors, l'équipe de basket *("S&M" avait été enregistré avec le San Francisco Symphony, mais à Berkeley).*

R&F : Y a-t-il eu des chansons difficiles, voire impossibles, à adapter au format symphonique ?
Robert Trujillo : Les chansons de Metallica ont bien souvent une fondation classique, donc ça avait du sens de les adapter en mode symphonique. L'expérience était puissante, on sentait une énergie sonique incroyable. Le plus gros challenge a été pour James, qui est tout seul pour interpréter "The Unforgiven III". Il n'avait pas le filet de sécurité du groupe, c'était lui et le grand orchestre, et il a su rendre cela puissant. "All Within In My Hands" en acoustique sonnait vraiment bien, et différemment. On a pris des risques, et on s'est bien amusés en même temps.

R&F : Du coup, "Memory Remains" fait penser au générique d'un James Bond…
Robert Trujillo : C'est vrai qu'il y a une ambiance cinéma dans un certain nombre de titres. Quand on était plongés dans cet océan de cordes, on avait l'impression de flotter sur un lit de son. Un des moments forts pour moi, c'était "(Anesthesia) Pulling Teeth", que je joue avec le contrebassiste Scott Pingel. Son instrument m'impressionne, il a un son d'enfer !

Metallica, ça finit quand ?

R&F : Quel est l'élément déterminant pour qu'un groupe reste soudé : la musique, l'argent ou l'amitié ?
Robert Trujillo : Bonne question… Comme je le dis souvent à mon fils, qui est lui aussi musicien, il faut comprendre que dans la vie, chacun a sa personnalité propre. Et les gens créatifs ne sont pas les plus faciles, donc quand ils sont au sein d'un groupe, ça peut poser des problèmes. Il faut trouver le bon équilibre, savoir être flexible, comprendre quand un artiste passe une mauvaise journée et que ça se ressent sur ses interactions avec les autres. La flexibilité et la compréhension sont les facteurs majeurs des relations. Il faut trouver l'alchimie entre les musiciens et les interprètes pour écrire des grandes chansons. L'amitié est une chose importante, mais il y a aussi de nombreux groupes, et non des moindres, qui ne sont pas, ou plus, dans des relations amicales. On doit savoir se sacrifier pour son art, pour ses créations, pour faire vivre sa musique. La communication compte énormément. Avec la pandémie et tous les bouleversements de ces derniers mois, on a quand même



Photos Brett Murray/ Jeff Yeager - DR

“J’ai toujours estimé que Metallica était funky”

beaucoup échangé entre nous au sein de Metallica. On se voyait et on se parlait via Zoom, et on a gardé notre créativité. C’est la grande force du groupe, à nous quatre on fourmille d’idées.

R&F : Quand on parle de hard rock symphonique, on pense instantanément à Spinal Tap, qui sort l’album “Smell The Glove” avec une couverture noire, comme votre “Black Album”. Ça vous a fait rire ou pleurer ?
Robert Trujillo : J’adore ce film, c’est un classique ! J’étais mort de rire, et je peux vous dire que les autres aussi. D’ailleurs, on a joué sur scène avec eux, on a fait une version de “Big Bottom” en 2007 pour l’événement Live Earth au Wembley Stadium, et c’était bien cool de jammer avec Michael McKean, Christopher Guest et Harry Shearer, enfin plutôt David St Hubbins, Nigel Tufnel et Derek Smalls !

R&F : Y a-t-il une date limite de péremption pour un groupe aussi physique que Metallica ?
Robert Trujillo : Tant que le corps est physiquement au top et qu’on garde la santé… Même si, en vieillissant, ça devient plus difficile d’assurer le show, surtout pour un groupe comme le nôtre. Mais on y arrive, et apparemment ça ne nous réussit pas trop mal vu que les shows qu’on a donnés en Europe sont parmi les meilleurs de toute notre carrière. Ce qui tue un groupe, c’est le manque d’idées. Quand ça arrive, c’est que la fin est proche. Ce qui n’est pas un problème pour nous, on déborde d’idées ! Alors Metallica, ça finit quand ? Je n’ai pas la réponse, on avance. Notre dernière tournée a été la plus longue jamais effectuée, on a passé presque trois ans à défendre “Hardwire… To Self-Destruct”, et encore, on n’a pas pu aller en Australie ni en Asie. Mais la question de l’âge reste posée. En tout cas, je fais du surf tous les jours, on va tous à la pêche… on verra bien ce que nous réserve l’avenir.

Le temps est suspendu

R&F : Vous avez été membre de groupes hard avec une touche de groove, comme Infectious Grooves. Est-ce que Metallica a le funk ?
Robert Trujillo : J’ai toujours estimé que, oui, Metallica était funky. James est le guitariste thrash metal le plus funk de la planète, et Kirk a grandi à San Francisco avec cette énergie-là, donc on a cette connexion. Si vous écoutez des morceaux comme “Disposable Heroes” ou “Sad But True”, vous trouverez cet élément. De toute façon, le sceau de Metallica apparaît sur toutes les productions du groupe, quelles qu’elles soient. Même avec un orchestre symphonique, il y a notre signature. Donc que ça soit funky ou country, ça sera du Metallica.

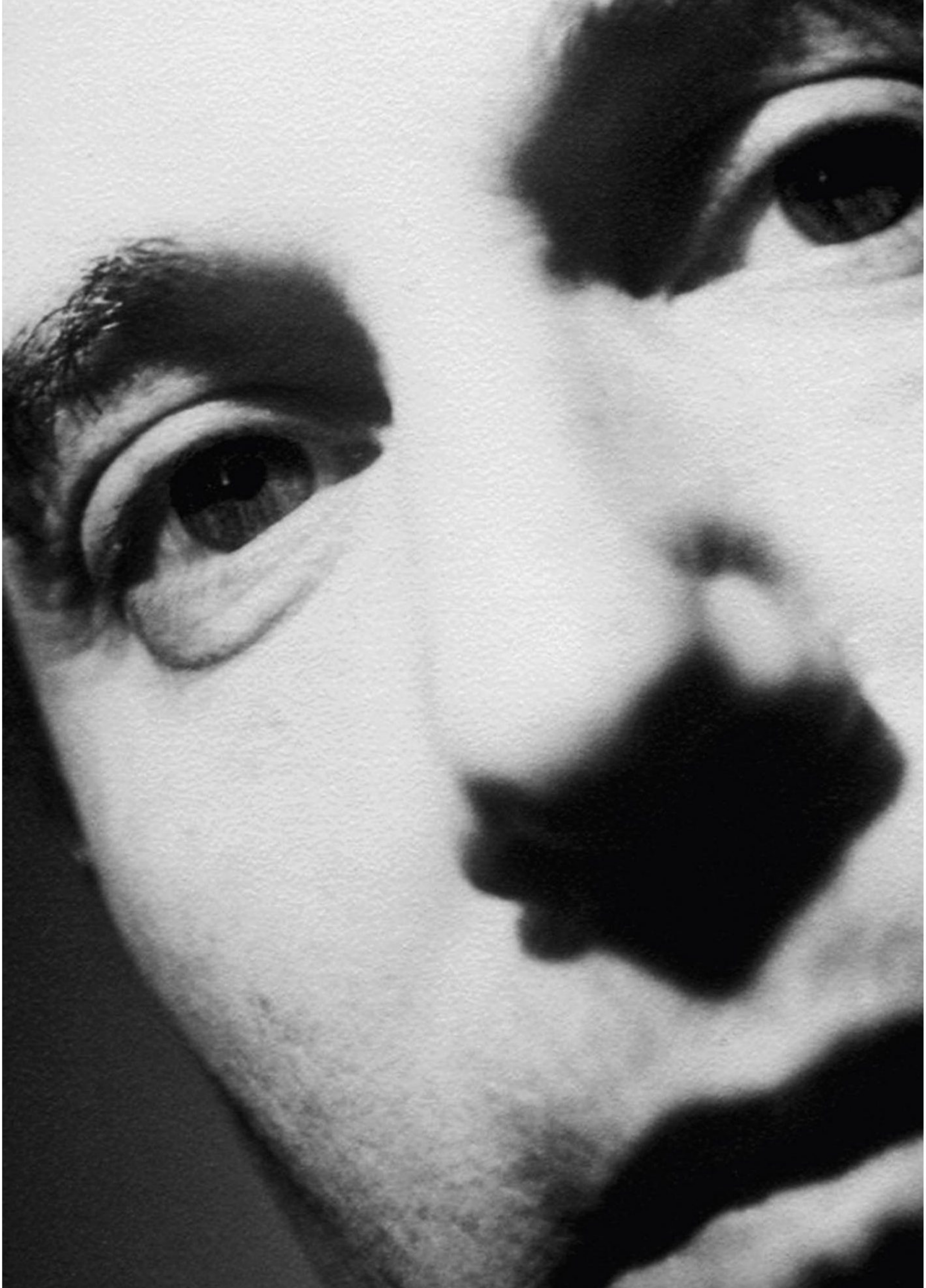
R&F : Si les fans sont contents de voir sortir “S&M2”, ils ont aussi hâte de découvrir le nouvel album studio. Ce live symphonique va-t-il retarder sa sortie ?
Robert Trujillo : “S&M2” a été enregistré en septembre 2019, donc ça ne va pas avoir d’incidence sur notre élan en ce qui concerne le prochain album. Je ne pourrais pas vous dire quand il va sortir, mais sachez qu’on travaille dessus. On n’en est pas encore au stade de l’enregistrement des chansons mais on bosse, on a plein d’idées. Le confinement nous a quasiment obligés à être créatifs. Par exemple, je me suis mis à travailler le piano et la guitare, et du coup j’ai davantage d’idées pour des compositions. C’est étrange mais pendant qu’on était séparés par la pandémie, on n’a jamais autant collaboré. Quand on sera *vraiment* ensemble, ça va être quelque chose !

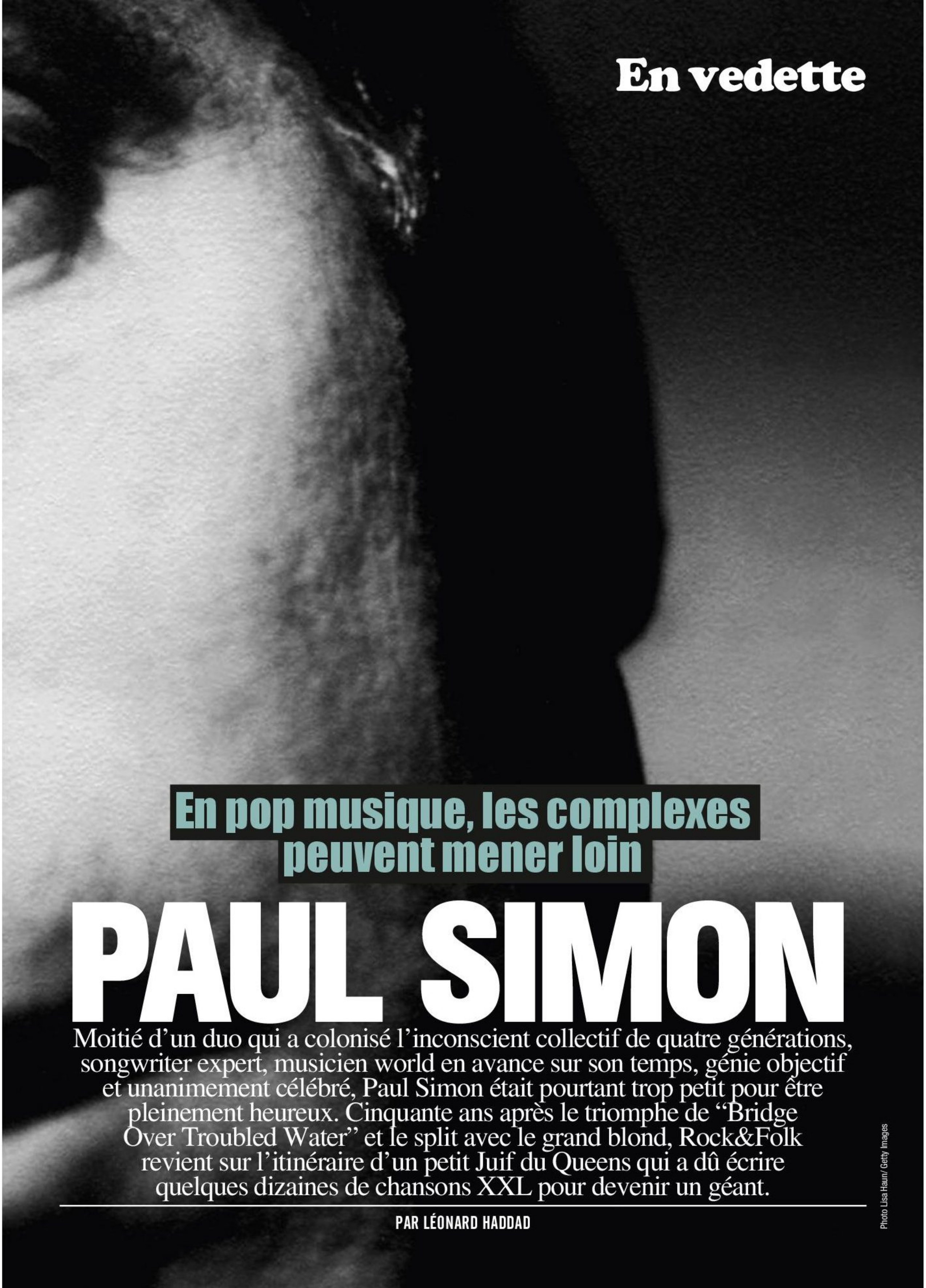
R&F : Peut-on espérer le successeur de “Hardwire… To Self-Destruct” pour 2021 ?
Robert Trujillo : Je crois qu’aucun membre du groupe n’a la réponse, ça reste à confirmer. Pour ce qui est du live, on est dans le noir, on ne sait pas quand on va pouvoir retourner sur la route. Le temps est comme suspendu. Pour ce qui est de l’écriture et de la création, on est là. On a eu de la chance, on a pu tourner pendant trois ans avant de se manger le stop du coronavirus. Bien sûr, on a dû annuler ou décaler pas mal de concerts, mais c’est comme ça. C’est une époque dingue, et pas que pour les artistes. Mais si on garde l’énergie positive et le sourire, on va traverser tout ça et en ressortir avec de grandes chansons, de grands films et de grands livres. ★

Double album/ DVD “S&M2”
(Blackened/ Warner Music)

Top of the Tap

Créé pour un sketch télé en 1978, Spinal Tap est devenu légendaire grâce au rockumentaire de Rob Reiner “This Is Spinal Tap”, sorti en 1984. Suite à ce génial long-métrage désormais culte, le groupe imaginaire est devenu réel et s’est reformé en 1992 pour l’album “Break Like The Wind”. Il est remonté sur scène en 2000 pour le “Back From The Dead Tour” et, en 2007, on les a vus partager la scène avec Metallica lors du concert londonien de Live Earth pour une reprise délirante de “Big Bottom”, en compagnie d’un aréopage de rock stars. En 2009, ils jouent “Stonehenge” sur la grande scène de Glastonbury, face à une foule en délire. Dans le documentaire “A Year And A Half In The Life Of Metallica”, on assiste à une embrouille amusée entre les deux groupes, le Tap affirmant que Metallica a copié “Smell The Glove” pour son “Black Album”. En 2016, Lars Ulrich déclare : “ *‘This Is Spinal Tap’ est un film d’horreur ! Les musiciens qui l’ont vu ont grincé des dents car on a tous vécu ces moments où on se trompe dans le nom de la ville, où on ne trouve pas le chemin vers la scène et où on se retrouve coincé dans un accessoire scénique*”.





En vedette

En pop musique, les complexes peuvent mener loin

PAUL SIMON

Moitié d'un duo qui a colonisé l'inconscient collectif de quatre générations, songwriter expert, musicien world en avance sur son temps, génie objectif et unanimement célébré, Paul Simon était pourtant trop petit pour être pleinement heureux. Cinquante ans après le triomphe de "Bridge Over Troubled Water" et le split avec le grand blond, Rock&Folk revient sur l'itinéraire d'un petit Juif du Queens qui a dû écrire quelques dizaines de chansons XXL pour devenir un géant.

PAR LÉONARD HADDAD

Photo Lisa Haun/ Getty Images

Les records tombent, la confiance grimpe. “Hey Jude” ne gagne pas le Grammy de chanson de l’année à cause de lui

C’EST L’UNE DES IMAGES ICONIQUES DES SIXTIES. Longue focale, deux types marchent dans l’automne new-yorkais. Il doit faire froid, les écharpes sont de sortie. Le petit devant a l’air étrangement mal à l’aise ; le grand derrière son épaule, regard fixe, semble fondre sur lui comme un aigle sur sa proie. Le cliché date de l’automne 1969. Quelques semaines plus tard, quand des dizaines de millions de gens se rueront dans les magasins de disques pour acheter “Bridge Over Troubled Water”, les années soixante seront finies, KO, et Simon & Garfunkel ne sera plus un groupe mais un réservoir de rancœurs. Dès lors, pour parler de ces types, il faudra songer à ressortir les prénoms.

Tom et Jerry

Pour le plus petit des deux, se faire accepter en tant que *Paul* Simon aura été la quête d’une vie. 1954, lorsque Elvis chante “That’s All Right”, même les gamins juifs du Queens dressent l’oreille. Paul, treize ans, habite à trois rues d’un blondinet nommé Arthur Garfunkel, qui a gagné le concours de la plus belle voix du collège l’année d’avant — avec quelques bisous des jolies filles du quartier à la clef. Paul est jaloux. Comme un pou. Mais il a une guitare — et il apprend vite. A tout juste seize ans, les deux potes sortent un tube local bien copié sur les Everly Brothers. Ça s’appelle “Hey Schoolgirl”. Le nom du groupe ? Tom et Jerry. Inutile de préciser qui fait le chat et qui fait la souris. Quelques autres singles ne donneront rien, si ce n’est pas mal de regrets. Paul s’essaie à des ballades doo-wop dans son coin, sous le nom de Jerry Landis. Les chansons bident et Garfunkel boude : vexé d’avoir été écarté, il ne parlera plus à Simon pendant cinq ans. Avec sa banane et ses efforts pour se donner des airs de dur à cuire latino, Simon sort d’autres 45 tours oubliés, sous les pseudos True Taylor ou Paul Kane, mais tous les trains du succès partent sans lui. Il prend des cours de littérature, devient ténébreux, porte des cols roulés noirs, s’intéresse au folk, le truc du moment, même s’il faut une heure de bus pour venir du Queens jusqu’au Village. Il assiste à l’avènement Dylan, qui surfe sur une mystique — 100% inventée — de hobo post-Grande Dépression. Un imposteur, peut-être, mais qui ouvre les portes. Simon s’efforce d’écrire dans ce nouveau style, presque comme un devoir scolaire. La première chanson à faire lever un sourcil à son père, musicien de métier, s’intitule “The Sound Of Silence”. Paul a la bonne idée de l’éditer lui-même, ce qui lui vaudra par la suite plein de zéros du bon côté de la virgule sur son compte en banque. Hasard du destin, il recroise le grand blond dans la rue. Une harmonie vocale céleste plus loin, avec les langues qui claquent le palais à la même microseconde, et le duo est signé chez Columbia Records. Simon & Garfunkel, *“ça fait quand même très cabinet d’avocats.”* Du reste, le disque “Wednesday Morning 3A.M.” se dissout dans le néant. Puisqu’un duo à consonances ethniques ne fait pas recette à domicile, Paul part tenter sa chance en Angleterre, où l’on est friand des folkeux US. Son rêve anglais accouchera d’une histoire d’amour fulgurante, d’un disque solo séminal (“The Paul Simon Songbook”) et d’un rapatriement en catastrophe.

Trop petit

Fin 1965, les Byrds viennent de placer “Mr Tambourine Man” de Dylan en tête des *charts*. Tom Wilson, producteur de “Wednesday Morning 3A.M”, engage illico une section rythmique pour *byrdiser* “The Sound Of Silence” sans rien demander à personne — et surtout pas à son auteur. Relancée en radio avec des overdubs de guitare électrique et de caisse claire, la chanson devient plus qu’un tube, un monument universel. Premier exemple de sampling de l’histoire ? Atteinte inqualifiable à l’intégrité de l’artiste ? Coup de bol invraisemblable ? Columbia finit par joindre Simon à Londres. Faudrait songer à revenir, mon garçon, il se pourrait que tu sois devenu une superstar… Paul, qui n’a pas vu assez de comédies romantiques pour savoir que ça ne se fait pas, quitte la femme de sa vie et rentre direct à New York pour faire connaissance avec le succès. Le pacte faustien est scellé. On lui demande Simon & Garfunkel. Présent. On lui demande du folk rock. Pas de problème. On lui demande de foutre en l’air sa vie personnelle ? Aucun souci. Un disque, élégamment titré “Sounds Of Silence”, est lancé en urgence. Simon devient la moitié d’un monstre, le type

Self-service Simon

Paul Simon est un songwriter hors pair, mais aussi un pionnier méconnu de ce que l’on pourrait appeler le *sampling organique*. Voici les pièces du dossier.

Tout commence lorsque Tom Wilson a la bonne idée de coller, après coup, une section rythmique sur “The Sound Of Silence” (1965) transformant une obscure ballade acoustique en l’un des cinq titres pop les plus célèbres de tous les temps. Paul saura s’en souvenir en s’appropriant “El Condor Pasa” (1970), du groupe péruvien Los Incas, dont il achète carrément l’enregistrement pour y plaquer sa voix et celle de Garfunkel. Le succès est fulgurant. En 1972, il se paie des sessions avec des musiciens de Kingston, qu’il dirige ici, corrige là, sculptant au fur et à mesure une jam instrumentale efficace sur laquelle il n’a plus qu’à broder a posteriori le texte et la mélodie — irrésistibles — de son premier tube solo, “Mother And Child Reunion”. La même technique (les arrangements joués par d’autres d’abord, la chanson écrite par lui ensuite) sera à la base du carton “Graceland” (1986). Mais le système coince sur la partie US du disque, quand l’accordéoniste cajun de “That Was Your Mother” et les membres de Los Lobos, utilisés sur “All Around The World Or The Myth Of Fingerprints”, exigent des crédits de coauteurs. Vérification faite par avocats interposés, leurs plans sont jugés traditionnels, donc pas éligibles. Simon résumera : *“Le songwriting, c’est les paroles et la mélodie. Sinon, je paie les musiciens pour avoir le droit d’utiliser ce qu’ils jouent. C’est la base du métier.”* Après la rebelote brésilo-africaine de “The Rhythm Of The Saints” *(1990)*, il reviendra peu à peu à une démarche plus classique, en dehors de “Surprise” (2006), une collaboration avec Brian Eno, crédité pour des *“paysages sonores”* plaqués sur — ou sous — les chansons. LH

Photo RB/ Getty Images

avant le &, le patronyme qui a besoin d'un autre patronyme pour qu'on comprenne de qui il s'agit. A l'époque, personne ne sait qu'il écrit toutes les chansons et qu'il les a même écrites *avant* de retrouver Garfunkel ("I Am A Rock", "April Come She Will", "Kathy's Song", "Leaves That Are Green" proviennent toutes du "Songbook" enregistré en Angleterre). De toute manière, l'autre est tellement parfait, avec ses cheveux blonds, sa voix d'or et ses quinze centimètres en plus… Le leader, c'est forcément lui. On touche ici un nœud de la psyché Simon, le petit dépressif qui a dû renoncer à une carrière toute tracée dans le base-ball, la passion de sa vie, parce qu'il ne faisait qu'un mètre soixante. *"Bah, Artie pense que j'ai une revanche à prendre à cause de ma taille, mais il se trompe. Je n'ai jamais été en colère, juste mélancolique. Parce que j'étais trop petit, oui, et parce que je n'avais ni les cheveux ni la voix dont je rêvais…"* Logiquement, il s'est donc choisi comme partenaire un type plus grand, avec des cheveux partout et une voix fleur d'oranger. Paul, lui, sonne comme un caramel. C'est doux et beau, mais ça ne lui convient pas. En pop musique, c'est connu, les complexes peuvent mener loin.

Regard Droopy

Une fois le "Songbook" épuisé, Simon est vidé, sans inspiration, horrifié à l'idée de devoir se répéter ou se conformer à un son qu'on a inventé à sa place. Mais s'il parvient à s'en sortir à chaque fois à coup de "Mrs Robinson" (*"tee tee-dee-dee-deee"*) ou de "The Boxer" (*"Lie la-Lie"*), c'est peut-être qu'il est vraiment très fort, finalement ? Les records tombent, la confiance grimpe. "Hey Jude" ne gagne pas le Grammy de chanson de l'année à cause de lui ("Mrs Robinson"), "America" devient presque un nouvel hymne, les percussions de "Cecilia" bastonnent, les flûtes de pan de "El Condor Pasa" résonnent dans les couloirs des métros du monde entier. La chantilly sur la fraise sera la cathédrale "Bridge Over Troubled Water", que Paul offre à Artie, tel un acte manqué plaqué sur disque d'or. *"C'était ma plus grande chanson, allez comprendre pourquoi j'ai tenu à ce qu'il la chante à ma place…"* Encouragé, Garfunkel se lance comme acteur, pour voir s'il peut en effet devenir la vraie superstar des deux. Et là, du haut de son mètre soixante, Paul dit stop. Il a été Paul Kane ou True Taylor, il a été le Jerry de Tom, il a été le Simon de *& Garfunkel*, il est plus que temps de devenir Paul Simon. Mais de quoi Paul Simon est-il le nom ? En 1972, c'est déjà le titre de son album solo. Paul est allé en Jamaïque et en a ramené son premier tube perso, "Mother And Child Reunion". Un peu d'inspiration latine, et c'est "Me And Julio Down By The Schoolyard", autre tube, avec en prime le plus joli sifflotis de l'histoire pop. Quelques autres perles, dont "Peace Like A River" et l'inépuisable chanson de dépucelage "Duncan", font du disque l'un des emblèmes du mouvement *singer-songwriter* nord-américain, à égalité avec "Tapestry" (Carole King), "After The Gold Rush" (Neil Young) ou "Blue" (Joni Mitchell). Devenu solo, Paul Simon doit prouver qu'il est le dépositaire de l'héritage Simon & Garfunkel mais aussi qu'il est passé à autre chose, et qu'il a eu raison. En douze albums, les chansons avec harmonies vocales se compteront ainsi sur les doigts d'une main. Pour le deuxième "There Goes Rhymin' Simon" (1973), il va à la Nouvelle-Orléans, engage un chœur gospel ("Love Me Like A Rock"), emprunte une mélodie de Bach ("American Tune"), balance des refrains tellement évidents qu'on jurerait qu'il les a trouvés tels quels dans l'inconscient collectif ("Kodachrome")

Et puis, lentement mais sûrement, parce qu'il s'est juré de ne *"jamais devenir un de ces gars qui ne se rendent pas compte qu'ils sont en train de vous raconter la même anecdote pour la quinzième fois,"* il *défolkise* tout, apprend des accords de jazz, redéfinit son style, transformant ses disques en explorations harmoniques (les renversements suspendus de "Something So Right", "Still Crazy After All These Years", "Jonah, Song About The Moon") ou rythmiques ("50 Ways To Leave Your Lover", un des rares hits pop basé sur un riff de batterie). Il devient le roi du piano électrique, l'empereur d'un soft rock tellement confortable qu'en l'écoutant, on a l'impression de boire du sirop de sucre chaud ("Slip Slidin' Away", "Long, Long Day", "Train In The Distance" etc.). Il empile les nominations aux Grammys, gagne

Les flûtes de pan de "El Condor Pasa" résonnent dans les couloirs des métros du monde entier

Photo archives Rock&Folk

On lui reproche d'avoir violé le boycott international. Paul Weller et Billy Bragg signent des pétitions contre lui

presque à chaque fois, se laisse pousser la moustache, joue (bien) dans "Annie Hall" de Woody Allen, devient le parrain du Saturday Night Live et son musicien le plus invité (le producteur Lorne Michaels est son meilleur ami). Tout marche, oui, sauf son premier mariage, en déconfiture, sa calvitie, de plus en plus préoccupante, et sa relation fracassée avec Carrie Fisher, Princesse Leia de son état, rencontrée à dix-neuf ans, amourachée à vingt et un, mariée à vingt-sept, divorcée à vingt-huit, une relation qui durera jusqu'après "Le Retour Du Jedi", dans un tourbillon de ragots tabloïds. Il faut dire que la jeune femme, fille d'actrice et de chanteur célèbres, a été élevée à la cocaïne et à la démesure de sa propre personnalité. Alors, malgré les honneurs, les succès, les ventes qui ne mollissent pas, Paul Simon fait la gueule. Partout, tout le temps. *"Que voulez-vous, depuis l'adolescence, j'ai toujours eu l'air triste."* La tristesse du joueur de base-ball frustré, peut-être ? Sur les pochettes, le chapeau ou la casquette masquent les cheveux qui s'en vont, mais le regard Droopy trahit la perte des espoirs et des illusions.

Simon ne veut plus se contenter d'écrire des chansonnettes, il veut voir plus grand, Broadway, Hollywood… La première fois (le film "One-Trick Pony" en 1979, produit et écrit par lui, avec lui encore dans le rôle d'un rocker dépressif) ne lui servira pas de leçon. La seconde ("The Capeman" en 1998, un show de Broadway adapté d'un fait divers latino des années cinquante) le mettra plus bas que terre. Les (somptueux) disques attachés à ces échecs en seront les victimes collatérales. Pas grave, quand ça coince, Simon a toujours le loisir de sortir *& Garfunkel* de sa manche. Le triomphal concert à Central Park de 1981 lui sert à rembourser le manque à gagner de "One-Trick Pony" à sa maison de disques *("Jamais vu un truc pareil"*, dira le président du label). A l'époque, on annonce même un nouvel album en duo. Après tout, beaucoup d'eau, même trouble, a coulé sous le pont, non ? Non : *"Un jour, Artie me fait écouter une harmonie. Je lui dis : 'Ça ne me plaît pas.' Il répond : 'Tant pis pour toi. C'est mon harmonie, point.'"* Il faut réécrire tous les communiqués : "Hearts And Bones" sera finalement un disque solo de Paul Simon. Comment le prend Garfunkel ? *"Comme un type qu'on vient d'effacer intégralement de son nouveau disque…"* La reformation suivante attendra vingt ans. Malgré "Think Too Much", malgré "René And Georgette Magritte With Their Dog After The War", malgré le fabuleux morceau-titre (sur Carrie Fisher), "Hearts And Bones" est mal reçu. *"Des grandes chansons, mais un disque loupé…"* dira Simon. Il vient d'avoir quarante ans. Il doit décider s'il se contente de devenir un membre honoraire et honorable de l'aristocratie pop, lui à qui l'assassinat de Lennon vient d'inspirer une grandiose élégie sur le temps qui passe et le miroir aux alouettes du succès, "The Late Great Johnny Ace". Une cassette d'accordéon sud-africain va le convaincre de tout envoyer promener. Lorsqu'il débarque à Johannesburg, après une décennie à tordre les cordes de sa guitare pour échapper à son propre cliché, c'est pour se ressourcer à l'énergie d'une musique purement rythmique. Il passe plusieurs semaines à diriger les impros des musiciens locaux. Une fois de retour à New York, il lui faudra des mois pour écouter les bandes, couper, monter, structurer des bases instrumentales et inventer des paroles et des mélodies à chanter dessus. Lorsque "Graceland" sort (1986), avec sa novlangue new-yorkaise et ses visites allégoriques de la maison d'Elvis, les attaques pleuvent, autant que les éloges : on ne parle pas encore d'appropriation culturelle, mais on n'en pense pas moins. On lui reproche d'avoir violé le boycott international. Paul Weller et Billy Bragg signent des pétitions contre lui. Steve Van Zandt, le lieutenant de Springsteen, auteur du brûlot anti-apartheid "Sun City", le traite de collabo. Simon s'explique, se défend, se justifie. *"Je n'ai pas joué un concert en Afrique du Sud, j'ai donné du boulot à des musiciens du cru. Il faudrait demander une autorisation pour ça ?"* Planétaire, le succès lui donne raison. "You Can Call Me Al", "The Boy In The Bubble", "Homeless" et le morceau-titre (au moins) se font une place aux côtés de "Feelin' Groovy", "Homeward Bound" ou "Late In The Evening" sur tout best-of Simon qui se respecte. Pour la première fois, plus personne ne demande où a bien pu passer *& Garfunkel*.

Plus de complexe

En dehors de la sortie de route à Broadway, la suite sera pavée de roses et de bonnes critiques. Il fonde une nouvelle famille avec la chanteuse Edie Brickell, reçoit à peu près tous les honneurs que le monde pop (et au-delà) puisse offrir, joue devant Barack Obama, tourne avec son vieux rival Dylan (1999), retrouve même Garfunkel à l'occasion (la tournée "Old Friends", en 2003). Les disques se raréfient mais restent stimulants, car différents à chaque fois, qu'ils aient été écrits sous l'influence de la drogue amazonienne ayahuasca ("You're The One", 2000), des bidouilleries electro de Brian Eno ("Surprise" en 2006), des instruments prototypes de Harry Patch ("Stranger To Stranger", 2016) ou, plus modestement, d'un retour de flamme envers sa guitare acoustique ("So Beautiful Or So What", 2011). Sur l'ensemble d'une carrière, tout le monde a un "Pipes Of Peace" (Paul McCartney), un "Low Budget" (Ray Davies), un "Never Let Me Down" (David Bowie) ou un "Knocked Out Loaded" (Bob Dylan) à se faire pardonner. Pas Paul Simon, devenu synonyme de constance qualitative et de réinvention perpétuelle. Un demi-siècle dans le rétro, l'eau sous le pont est devenue cristalline. Même Garfunkel ne lui donne plus de complexe, au contraire : il est surtout la preuve la plus éclatante que tout le monde ne peut pas être un songwriter de génie. Un nouveau coup d'œil à la pochette de "Bridge Over Trouble Water" ne laisse aucun doute. Le petit brun avec l'écharpe a une longueur d'avance. Il peut être rassuré, personne ne le rattrapera. ★

Une chanson par disque

Balade dans la discographie Simon (& Garfunkel), en dehors des sentiers best-of. PAR LÉONARD HADDAD

"Bleeker Street"
("Wednesday Morning 3AM", *1964*)
Occultons les références bibliques pour nous concentrer sur la façon dont les voix de Paul et Art enveloppent la sublime mélodie. Premier chef-d'œuvre.

"Kathy's Song"
("The Paul Simon Songbook", *1965*)
Kathy, c'est la fille de Londres que Paul quittera pour devenir une star, non sans lui avoir dédié sa plus belle ballade.

"Leaves That Are Green"
("Sounds Of Silence", *1966*)
La chanson qui se réécrit toute seule. *"J'avais vingt et un ans quand j'ai écrit cette chanson, j'en ai vingt-deux, mais pas pour longtemps…"* Aujourd'hui, Paul chante *"J'en ai 78"*. Clavecin et percussions signent le passage au folk-rock.

"Flowers Never Bend With The Rainfall"
("Parsley, Sage, Rosemary And Thyme", *1966*)
La divine harmonie de Artie sur le refrain rappelle que, si, Simon & Garfunkel était bel et bien un groupe.

"At The Zoo"
("Bookends", *1968*)
Une sensationnelle chanson-puzzle, qui se déglingue et se recompose avec une virtuosité inégalée.

"The Only Living Boy In New York"
("Bridge Over Troubled Water", *1970*)
Trésor caché au milieu des singles ("The Boxer", "Bridge Over Troubled Water", "Cecilia", "El Condor Pasa"), il faudra trente ans pour qu'elle soit utilisée par toutes les BO indés du monde. Désormais un classique.

"Papa Hobo"
("Paul Simon", *1972*)
Un blues sur un fil, avec de l'harmonica basse et la voix comme traversée par l'inspiration au moment de chanter. Un petit concentré de génie sur un disque qui n'en manque pas.

"St Judy's Comet"
("There Goes Rhymin' Simon", *1973*)
Simon a appris les renversements d'accord augmentés, et ça s'entend. Sur cette berceuse à son fiston, débute la phase génie harmonique de sa discographie.

"Night Game"
("Still Crazy After All These Years", *1975*)
Une merveille spectrale sur le base-ball, passion de jeunesse. Un pitcher meurt sur le terrain, la saison est perdue et un vent glacé recouvre le stade dans un air de prière.

"God Bless The Absentee"
("One-Trick Pony", *1980*)
Le pianiste Richard Tee joue le hook de piano chromé sur un groove parfait. Basse et batterie ne sont pas mal non plus.

"Think Too Much (b)"
("Hearts And Bones", *1983*)
Ne pas se tromper, la version (a) est passable, la sidération, c'est la version (b), 160 secondes de minimalisme pré-world enchanté.

"I Know What I Know"
("Graceland", *1986*)
L'un des rares refrains africains de "Graceland", génialement fusionné avec les textes parlés/ chantés de Simon.

"Born At The Right Time"
("The Rhythm Of The Saints", *1990*)
La plus *chanson* des chansons de "The Rhythm Of The Saints", sinon un disque presque *ambient*.

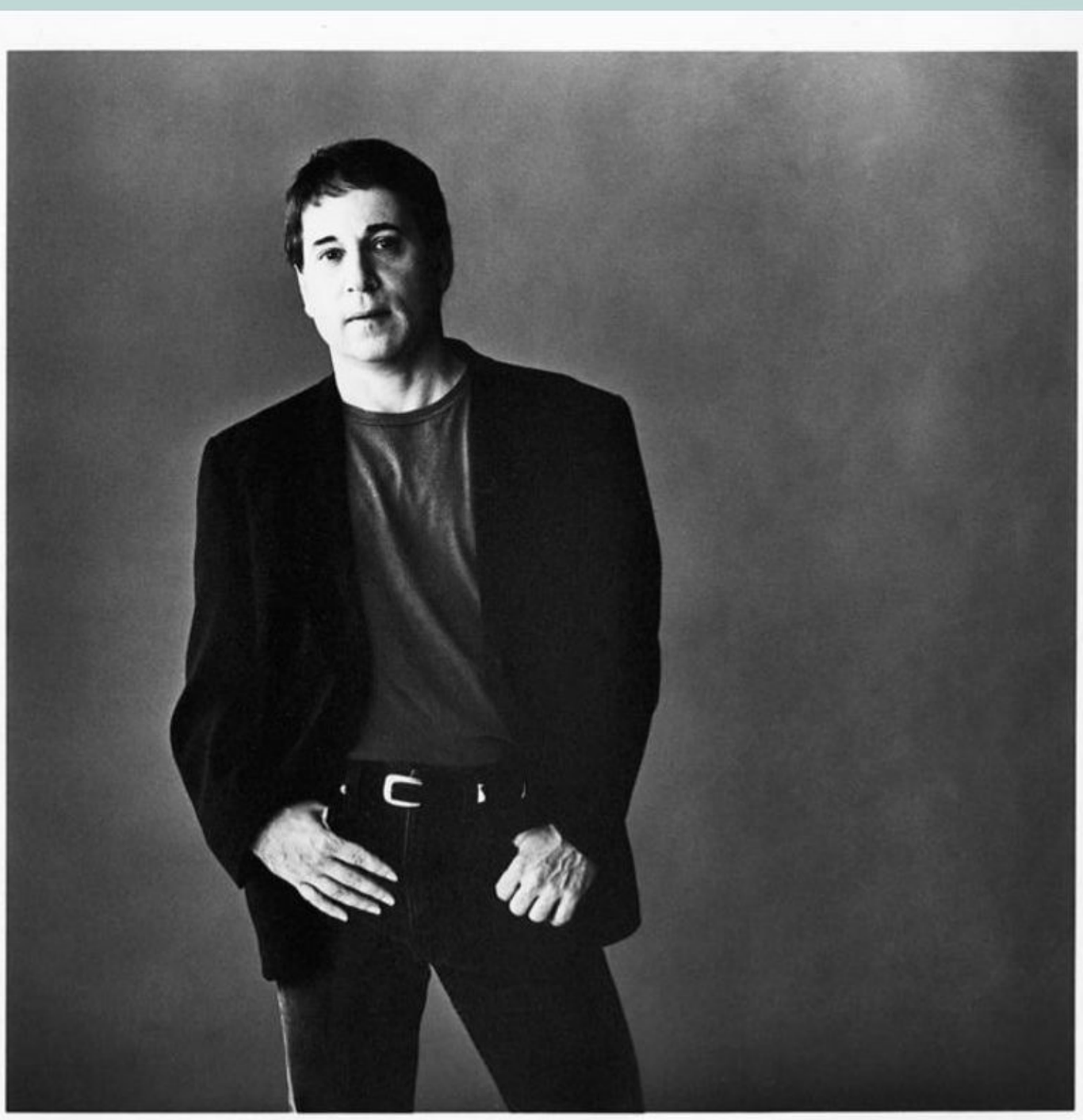


Photo archives Rock&Folk

"Bernadette"
("Songs From The Capeman", *1997*)
Comment une réflexion théorique sur les liens entre doo-wop et Tin Pan Alley peut-elle accoucher d'une mélodie aussi limpide ?

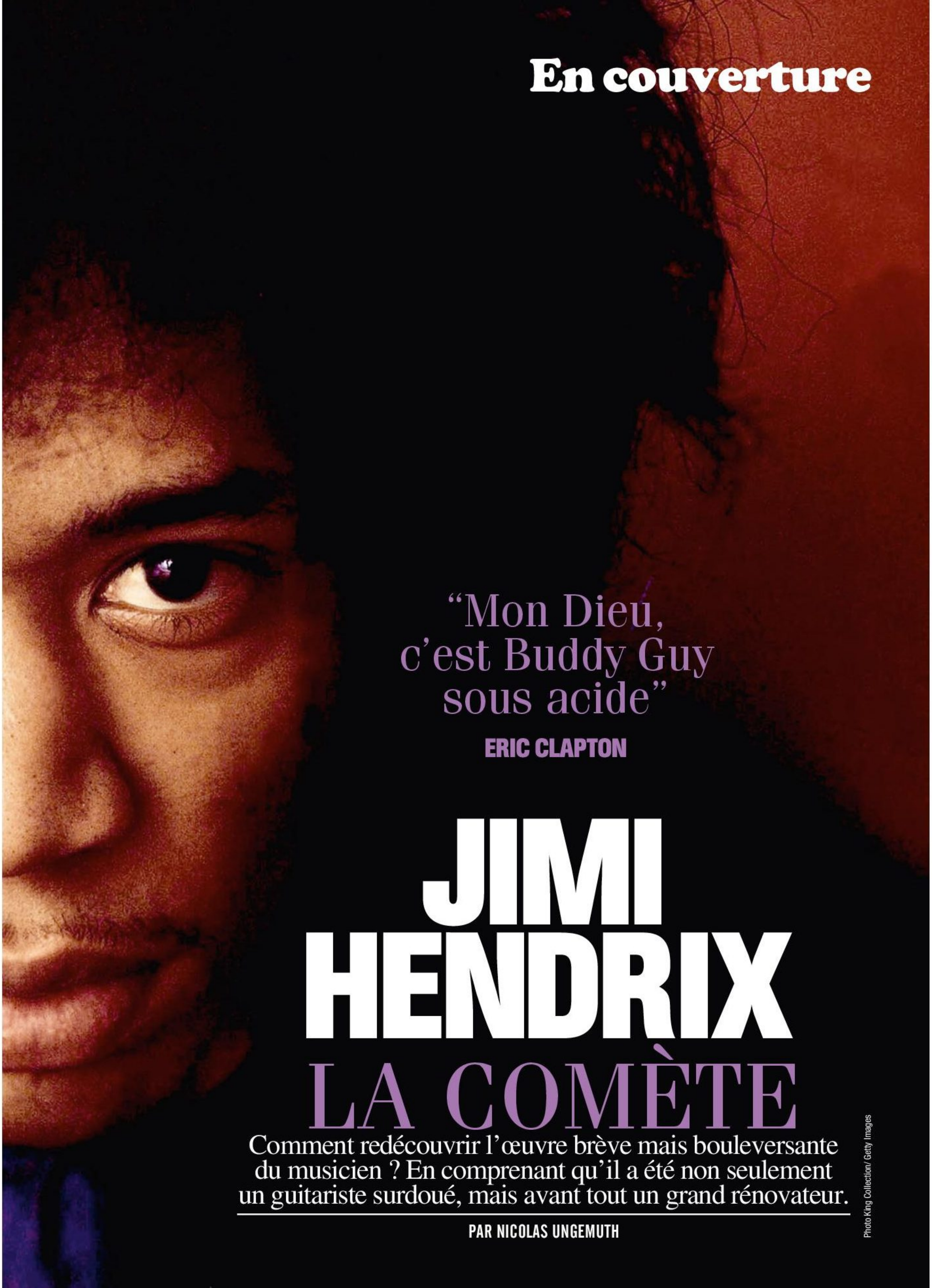
"Darling Lorraine"
("You're The One", *2000*)
Pour le millenium, Simon sort son disque le plus relax depuis le début des années 70. Sommet : une histoire matrimoniale sur trente ans, où Paul s'amuse à *jouer* le dialogue des personnages.

"How Can You Live In The North East?"
("Surprise", *2006*)
Le disque est semi-chiant (le facteur Eno ?) mais il démarre fort, sur un drone electro et des tonalités celtiques.

"Dazzling Blue"
("So Beautiful Or So What", *2011*)
Simon retrouve ses arpèges de guitare, mais garde aussi ceux de son lieutenant camerounais Vincent Nguini. Le meilleur des deux worlds ?

"The Riverbank"
("Stranger To Stranger", *2016*)
Une sombre histoire de suicide, accompagnée de percussions flamenco qui tapent (et font taper) du pied et des mains.

"One Man's Ceiling Is Another Man's Floor"
("In The Blue Light", *2018*)
Paul reprend Simon et ramène cette splendeur de 1973 à ses racines Nouvelle-Orléans, sur un tempo et des cuivres de parade funéraire.



“Mon Dieu, c’est Buddy Guy sous acide”

ERIC CLAPTON

JIMI HENDRIX

LA COMÈTE

Comment redécouvrir l’œuvre brève mais bouleversante du musicien ? En comprenant qu’il a été non seulement un guitariste surdoué, mais avant tout un grand rénovateur.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Photo King Collection/ Getty Images

AINSI, JIMI HENDRIX NOUS A QUITTES IL Y A CINQUANTE ANS, LE 18 SEPTEMBRE 1970. D'un point de vue quantitatif, il n'a pas laissé grand-chose derrière lui. Trois albums et un live parus de son vivant. Et pourtant, quels legs… Comment aborder ce monument ? Que dire sur ce musicien qui n'ait été déjà dit ? Le mieux est tout simplement de donner envie de le réécouter, ou de l'écouter autrement, tant il est vrai que tout le monde n'a pas forcément envie de s'enfiler "Foxy Lady" ou "Purple Haze" pour la énième fois. C'est le problème des musiciens qui ont composé des œuvres devenues trop connues : parfois, on ne peut tout simplement plus les entendre. En ce qui concerne Hendrix, le public se divise en trois catégories : les fans absolus, ceux qui l'apprécient mais l'écoutent rarement, et enfin ceux qui ne s'y intéressent pas car ils n'aiment pas le blues — omniprésent dans son œuvre — et qu'Hendrix incarne à leurs yeux ce qui peut être une abomination : le concept du guitar hero qui fourbit ses longs solos à chaque morceau. C'est évidemment réducteur. D'autant que le gaucher compte parmi ses fans des musiciens qui ne sont pas forcément d'anciens hippies : Nick Cave, Chuck Prophet, les Pretenders, Jeffrey Lee Pierce et les Cure (qui l'adoraient) ont repris des morceaux de son répertoire, et Paul McCartney, peu porté sur la nostalgie comme sur le blues, affirme, dès qu'il le peut, adorer son œuvre et réécouter régulièrement ses albums. Et que dire de Prince ? Mais c'est bien l'apparition d'Hendrix qui a déclenché la mode du guitar hero…

Le mythe du guitar hero

Il y avait eu, bien sûr, des as de la guitare avant lui. Tous les héros du blues électrique, les trois King, Albert, BB et Freddie, Otis Rush ou Buddy Guy, celui dont le jeu semble avoir le plus influencé Jimi. Dans le jazz, Charlie Christian, Django Reinhardt et enfin Wes Montgomery avaient bouleversé l'approche de l'instrument. Et au Royaume-Uni, une bande de petits Blancs s'appliquaient à jouer comme leurs maîtres de Chicago. "*Tu veux que j'aille en Angleterre pour être un guitariste ? Mais ils ont déjà Jeff Beck et Eric Clapton ! Je veux bien venir, à condition que tu me promettes de me présenter Clapton*", avait-il dit à Chas Chandler qui venait de lui expliquer que ses Blue Flames — qui comptaient un jeune guitariste que Jimi avait surnommé Randy California — ne seraient pas du voyage. Eric Clapton et Jeff Beck étaient déjà célèbres et admirés (le fameux graffiti "Clapton is god"), mais le mythe du guitar hero s'installera avec Jimi Hendrix. Il inspirera d'autres musiciens qui privilégieront systématiquement les solos aux compositions, contrairement à Jimmy Page, Peter Green ou Richard Thompson, voire Carlos Santana. Certains laboureront le blues, comme Rory Gallagher ou Stevie Ray Vaughan, d'autres le metal, comme Eddie Van Halen, qui lui-même accouchera de Yngwie Malmsteen, Joe Satriani ou Steve Vai. Aujourd'hui, la mode est passée et il reste le triste Joe Bonamassa, aussi intéressant qu'un grille-pain. Alors oui, on comprend que ces héros de la guitare ne fassent plus rêver après tant d'années d'atrocités. Mais Hendrix, c'était autre chose.

Linda Keith, petite amie de Keith Richards, l'avait découvert à New York, où il jouait régulièrement au Café Wha?. Les deux ont sympathisé, Linda lui trouvait un talent hors du commun et lui avait fait rencontrer Andrew Loog Oldham dans l'espoir qu'il le prenne sous son aile, mais le fantasque manager des Rolling Stones ne rêvait que de pop et de Phil Spector. Les solos de guitare et les guitaristes en général ne l'intéressaient pas. C'est donc à Chas Chandler que Miss Keith l'a présenté, et Chandler a tout compris.

Le choc est brutal

Il embarque le prodige qui foule le sol anglais pour la première fois le samedi 24 septembre 1966. Hendrix n'est pas spécialement un débutant malgré son jeune âge. Il a fait son service militaire (où il a rencontré son grand ami Billy Cox) chez les parachutistes, accompagné Little Richard, Ike & Tina Turner, Wilson Pickett, les Isley Brothers, Jackie Wilson, Curtis Knight et même les Impressions. Il avait sillonné le Chitlin'Circuit, connaissait le R&B, le blues et la soul par cœur, mais idolâtrait Bob Dylan : il s'était acheté le "Bob Dylan Songbook" qu'il gardait toujours avec lui (ne sachant pas lire la musique, c'était pour les paroles qu'il l'appréciait), comme auparavant il ne s'était jamais séparé de sa Danelectro rouge, même à l'armée. En quelques jours à Londres, il recrute Noel Redding, qui était alors guitariste mais accepta de passer à la basse, ce qui explique son jeu assez bavard, et Mitch Mitchell, un batteur phénoménal au swing impeccable, plus proche dans son approche de Ginger Baker que de Keith Moon. Le trio est en place, l'Experience donne son premier concert une semaine après l'arrivée de l'artiste à Londres. Chandler et Linda Keih ont répandu la bonne parole, et le gratin des musiciens assiste à la première. Le choc est brutal. Les spectateurs ressentent la même chose que les amateurs de jazz lorsqu'ils ont entendu Charlie Parker pour la première fois. Pete Towshend a la mâchoire qui se décroche et devient fan absolu. Eric Clapton n'en revient pas : "*Je me suis dit : mon Dieu, c'est Buddy Guy sous acide.*" Quelque temps plus tard, l'Experience joue dans une salle plus grande où tout le gratin des musiciens de l'époque est présent. A un moment, Terry Reid se rend aux toilettes et y croise Paul McCartney. Le Beatle lui dit : "*As-tu remarqué comme le sol est glissant ?*", Terry Reid, décontenancé, lui dit : "*Non, pourquoi ?*" "*C'est à cause de tous les guitaristes qui sont en train de pleurer.*"

> Ce que fait Hendrix sur scène, personne ne l'a jamais vu ni entendu

Ce que fait Hendrix sur scène, personne ne l'a jamais vu ni entendu. Les sons qu'il sort de sa Stratocaster et de son Marshall, ses solos, cette faculté à jouer comme deux guitaristes (rythmique et lead), cette fluidité, l'impression de jouer tout cela les doigts dans le nez et ses facéties comme jouer avec la guitare dans le dos (piqué à T-Bone Walker) ou avec les dents font grande impression. Un soir, Hendrix rejoint Cream — qu'il apprécie tant que, plus tard, il reprendra "Sunshine Of Your Love" — sur scène et joue une version dévastatrice de "Hard Time Killing Floor Blues". Bruce, Clapton et Baker en restent pantois. Mais aussi un peu inquiets : l'Experience est également un trio, pourront-ils lutter contre ce génie ? Keith Moon, qui se prend alors pour le plus grand batteur de la pop, est également très nerveux lorsqu'il entend le jeu de Mitch Mitchell. Townshend n'est pas ravi de constater que, de temps à autre, Hendrix fracasse sa guitare à la fin du show. Les ténors du Swinging London sont donc à la fois béats d'admiration mais également fébriles.

En cette année 1966 qui sème les graines d'un grand chambardement musical, l'aristocratie pop a passé deux ou trois ans à ne jurer que par le blues, le R&B et la soul, qu'ils pensent à juste titre avoir fait découvrir à de nombreux Américains. Et voici que débarque sur leur territoire un authentique Yankee qui connaît tout cela dix fois mieux qu'eux. Et

Photo T.Star/ Zuma/ Dalle

par-dessus le marché, il est noir, ce qui lui donne une absolue légitimité. Hendrix, qui n'en pouvait plus de jouer les seconds couteaux habillé en costume, obligé de faire les pas de danse que ses patrons exigeaient de lui, savoure son succès et sa liberté. Il passe ses nuits au Scotch of St James ou à l'Ad Lib, repère des stars.

La fameuse veste militaire

Il est courtisé de toutes parts, les femmes sont folles de lui (Marianne Faithfull dira plus tard que son plus grand regret est de ne pas avoir couché avec lui) et il s'est fait un nouveau look flamboyant autant qu'extravagant avec des fringues multicolores achetées chez I Was Lord Kitchener's Valet (dont la fameuse veste militaire) et Granny Takes A Trip. Le musicien peut être heureux, il est enfin au bon endroit et au bon moment : en 1966, Londres est le centre du monde. Et il y est adoré. Les brimades racistes des états ségrégationnistes du Chitlin' Circuit ne sont plus que de mauvais souvenirs. Hendrix jubile : en quelques semaines, il est devenu une star, d'autant plus que son premier single, paru chez Track Records, le label des managers des Who, est sorti le 16 décembre 1966 : "Hey Joe" se place à la sixième place des charts. Moins de quatre mois plus tard, en mars 1967, "Purple Haze" est carrément numéro 3 du classement. En mai, "The Wind Cries Mary" se retrouve à la sixième place. Et c'est en mai également que sort le premier album, "Are You Experienced" (désormais disponible en CD enrichi des trois premiers singles, ce qui est impeccable). C'est plus qu'une gifle, une bombe qui file illico à la deuxième place des charts, juste derrière les Beatles. L'album montre l'étendue de ses talents (le sublime "The Wind Cries Mary" avait déjà prouvé qu'il pouvait faire autre chose que du boucan). Il y a évidemment du blues ("Red House", qui a dû pétrifier Clapton), mais le plus étonnant est de voir à quel point ce Noir américain s'est approprié le psychédélisme britannique dont il a livré une version mutante car ultra-personnelle. Avec "Third Stone From The Storm", le grandiose "Love Or Confusion" ou "Are You Experienced", Jimi Hendrix devient le géant de 1967, la grande année psychédélique. Le groupe joue à merveille, Hendrix sculpte le son comme il le fait sur scène, avec des effets nouveaux et souvent inédits (phasing, Octavia, Fuzz Face, wah wah), la production est impeccable. Sur la ballade psyché "May This Be Love", il est merveilleux. Ce n'est donc pas qu'un génie capable de jouer le blues comme personne. En interview, il déclare aimer autant Muddy Waters que Mozart. Le clou psyché est enfoncé sur l'album suivant, et sa pochette hindouiste, "Axis : Bold As Love", qui sort quelques mois après "Are You Experienced", en décembre 1967. Après "EXP", constitué de bruitages de guitare comme personne n'en avait entendus, Hendrix surprend tout le monde avec un morceau entre jazz et funk, "Up From The Skies". Le reste est digne de son prédécesseur, avec plusieurs nouvelles ballades exquises ("Little Wing", inoubliable, "Castles Made Of Sand", à pleurer), du rock violent ("Spanish Castle Magic") et des chefs-d'œuvre psyché ("If 6 Was 9", "Bold As Love", "One Rainy Wish"). "Axis: Bold As Love" est catapulté à la cinquième place des charts en Angleterre, mais, plus important, il est numéro 3 aux Etats-Unis. Jimi est enfin une star dans son propre pays. C'est la gloire, mais c'est surtout la reconnaissance, enfin. Il est riche, gobe du LSD, même avant de monter sur scène, met le feu au festival de Monterey (puis plus tard à Woodstock, où il jouera à huit heures du matin, réveillant une foule endormie), sniffe un peu de tout, et tous les musiciens sont à genoux devant lui (sauf Jagger qui n'a pas apprécié qu'il drague ouvertement Marianne Faithfull). Il a sorti deux albums extraordinaires en un an et s'attelle au suivant, qui sera son grand œuvre. On ne présente plus "Electric Ladyland", qui sort le 25 octobre 1968 et devient immédiatement numéro 1 aux Etats-Unis. Cette folie sixties, l'un des plus grands albums de rock de tous les temps, n'a toujours pas pris une ride et on y trouve à chaque écoute de nouvelles choses. Après une nouvelle introduction psychédélique ("And The Gods Made Love"), Hendrix rend hommage à l'une de ses idoles, Curtis Mayfield ("Have You Ever Been (To Electric Ladyland)") : dans une interview, le gaucher a déclaré : *"Le meilleur concert que j'ai fait avant d'être en solo était avec Curtis Mayfield et les Impressions. Il est vraiment un très bon guitariste. J'ai beaucoup appris avec lui et il m'a probablement plus influencé que tous les musiciens que j'ai accompagnés à cette époque. Vous savez, ce son si doux qui était le sien…"*. Après cette déclaration d'amour au grand Curtis, c'est le déluge : "Crosstown Traffic", "All Along The Watchtower", "Rainy Day, Dream Away", "1983 (A Mermaid I Should Turn To Be)", etc.

Tuer le blues électrique ?

Moins brutal que ses deux premiers albums, "Electric Ladyland" est plus ambitieux et raffiné. Enfin, sur les quatorze minutes et cinquante secondes de "Voodoo Chile" (que Jeffrey Lee Pierce reprenait régulièrement sur scène à la fin de sa vie), c'est comme s'il tuait le blues électrique. Où aller après ça ? Comment passer derrière ? Que dire de plus ? Comment faire mieux ? Impossible. Personne n'a pu faire du blues électrique en dépassant ce niveau. Même Buddy Guy s'est mis à faire du Hendrix. Clapton, lui, s'est tourné vers le Band, tandis que JJ Cale et Jeff Beck s'orientaient vers le jazz-rock. Ils n'avaient pas le choix. Ce quart d'heure de blues a tout enterré. Il y a eu depuis de bons guitaristes de blues, certains comme Stevie Ray Vaughan étaient très doués, ou plus récemment l'excellent Gary Clark Jr, meilleur sur scène que sur disque, mais ils sonnent tous d'une façon un peu vaine après ce morceau définitif (qui n'est d'ailleurs pas le meilleur du double album, mais reste probablement celui qui a le plus marqué les esprits). Et pour les récalcitrants, le dernier morceau, "Voodoo Child (Slight Return)", cloue définitivement le cercueil.

Jimi Hendrix devient le géant de 1967, la grande année psychédélique

La suite est plus confuse. Hendrix monte un groupe de plusieurs musiciens, vire Noel Redding et Mitch Ryder qu'il remplace par Buddy Miles et le vieil ami Billy Cox, avant de récupérer Ryder. Il construit son propre studio à New York, sympathise avec Miles Davis (qui avait de l'admiration pour lui mais était jaloux de l'argent qu'il avait gagné ; sa chanson préférée était "Machine Gun"), envisage de collaborer avec Gil Evans, refuse d'être récupéré par les Black Panthers, soutient la guerre au Vietnam par haine du communisme et enregistre plusieurs morceaux pour un nouvel album, dont le titre envisagé est "First Rays Of The New Rising Sun", et dont le contenu sera éparpillé sur plusieurs albums posthumes avant, des décennies plus tard, d'être enfin réunis sur un CD du même nom. Cette espèce de créature de Frankenstein musicale est à ne surtout pas négliger : on y trouve de grandes choses comme "Angel" (repris par Rod Stewart), "Room Full Of Mirrors", "Dolly Dagger", "Ezy Rider", "Freedom" et de nombreux autres tout aussi bons que ce qui était sorti de son vivant. Et si ces titres ont été publiés ainsi, c'est parce que Jimi Hendrix a été coupé dans son élan, s'étouffant dans son sommeil manifestement après avoir pris trop de somnifères. Le grand mystère est : qu'aurait fait ce grand novateur et explorateur si sa carrière avait pu se poursuivre ? ★

Photo Lars-Åke Palén/ Dalle

HAIR

Discographie

par Jonathan Witt

Si le Voodoo Child n'a publié que quatre opus lors de sa courte course terrestre, les bacs — physiques comme virtuels — fourmillent aujourd'hui de très nombreuses parutions posthumes. Exploration.

"Are You Experienced" *(Mai 1967)*

Ramenée de New York par Chas Chandler, la météorite Jimi Hendrix ravage bien vite Londres, accompagnée par le tempétueux Mitch Mitchell aux fûts, ainsi que le métronomique Noel Redding à la basse. Après trois simples fondateurs ("Hey Joe", "Purple Haze" et "The Wind Cries Mary"), "Are You Experienced" enfonce le clou. Dans un vertige sonique dopé par de foisonnants effets stéréo, les premiers classiques s'enchaînent : la tension sexuelle de "Foxy Lady", l'urgence de "Fire", le blues enfumé de "Red House", sans oublier la trippante "Third Stone From The Sun" ou l'exquise "May This Be Love".

"Electric Ladyland"

(Octobre 1968)

Le *magnum opus*. Double album réalisé avec un soin maniaque par Hendrix, il propose une odyssée à la gloire de la six-cordes, mystique, jonglant entre les styles. Du magistral blues "Voodoo Chile" (avec Stevie Winwood et Jack Casady) au voyage spatio-temporel de "1983... (A Merman I Should Turn To Be)", en passant par la reprise transfigurée de "All Along The Watchtower" et l'introduction à la wah wah de la terminale "Voodoo Child (Slight Return)", on touche à la perfection musicale.

"The Cry Of Love"

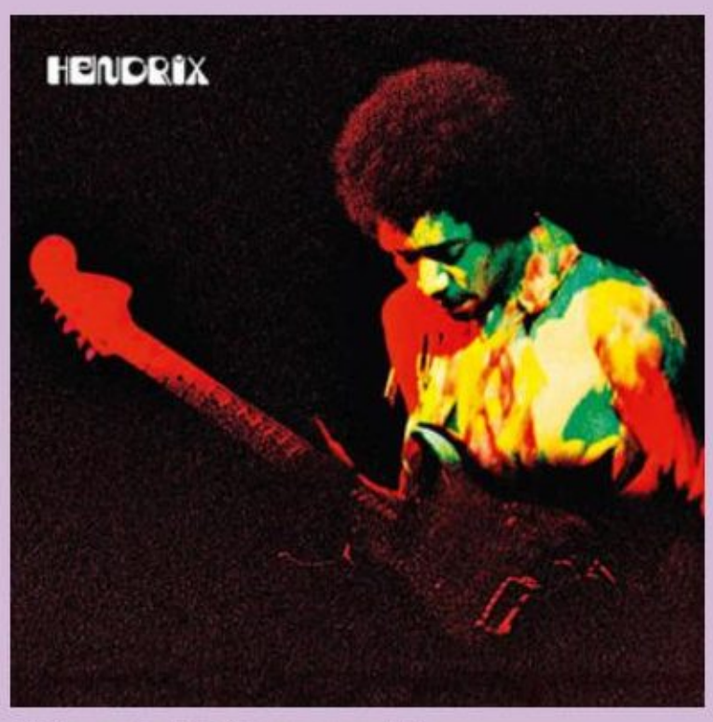
(Mars 1971)

Premier album posthume assemblé par Eddie Kramer et Mitch Mitchell suite au tragique décès du cosmique gaucher, "The Cry Of Love", livré sous une magnifique pochette, réunit les morceaux les plus aboutis du projet "First Rays Of The New Rising Sun". Le résultat est un disque efficace, avec des merveilles comme "Angel" ou "Night Bird Flying".

"Axis: Bold As Love"

(Décembre 1967)

Coincé entre deux mastodontes de la discographie hendrixienne, "Axis: Bold As Love" n'est pas le plus célébré, mais possède un charme secret, R&B aérien teinté de psychédélisme ("One Rainy Wish", "Wait Until Tomorrow"). On y apprécie la quasi hard rock "Spanish Castle Magic", la beauté majestueuse de "Little Wing", la dylanienne "Castles Made Of Sand", la très Cream "She's So Fine" (chantée par Redding) et la magnifique "Bold As Love", dotée d'un solo absolument fantastique.



"Band Of Gypsys" *(Mars 1970)*

Rejoint par ses vieux copains Billy Cox et Buddy Miles, Jimi profite des concerts du nouvel an 1970 pour solder une vieille querelle contractuelle : il doit livrer un album à Capitol. C'est aussi le témoignage d'une refondation stylistique, le trio explorant une veine funk magnifiée par la voix soul de Miles ("Changes", "Message To Love") et propulsés par sa frappe puissante, métronomique. En prime, le manifeste anti-guerre du Vietnam, "Machine Gun", sans doute le sommet personnel du six-cordiste, totalement virtuose.

"Rainbow Bridge"

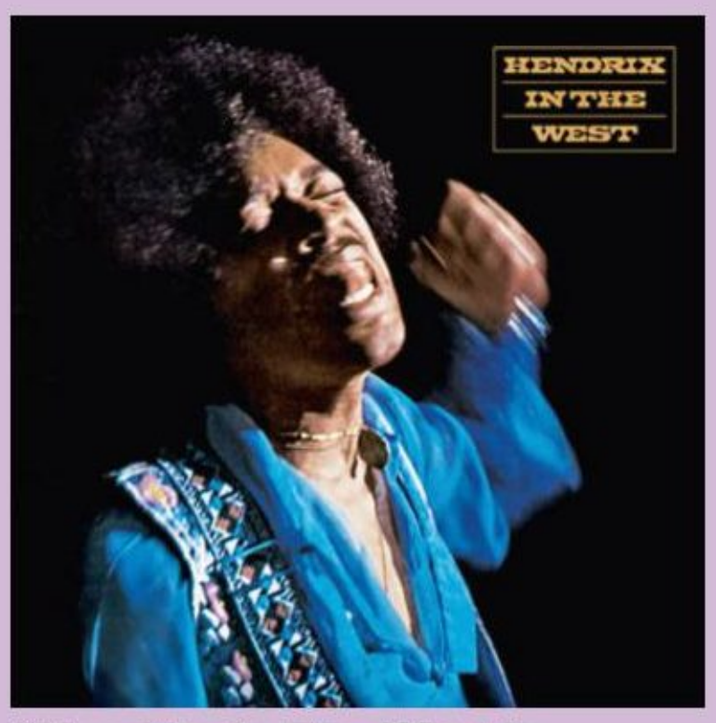
(Octobre 1971)

Comme son titre ne l'indique pas, "Rainbow Bridge" n'est pas la bande originale du long-métrage homonyme, mais plutôt une suite de "The Cry Of Love". Globalement plus faible et hétéroclite que son prédécesseur, on y découvre néanmoins l'atmosphérique instrumental "Pali Gap" et la survoltée "Room Full Of Mirrors".

Photo Jay Good/ WHITE/ Dalle

Ramenée de New York par Chas Chandler, la météorite Jimi Hendrix ravage Londres

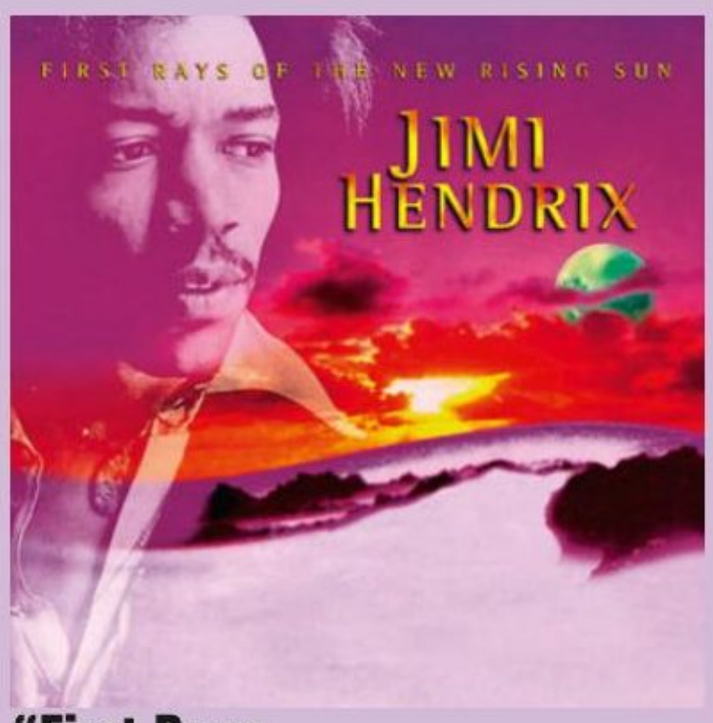
Discographie



"Hendrix In The West"

(Janvier 1972)

Compilation dédiée aux concerts de l'idole, "In The West" a été intelligemment conçue puisque rassemblant des raretés — en tout cas à l'époque — issues des performances célébrées de Berkeley, San Diego et l'île de Wight, telles cette reprise absolument dantesque de "Johnny B. Goode". Les bonus de la réédition de 2011 incluent une étonnante version de "Spanish Castle Magic", avec une citation de "Sunshine Of Your Love".



"First Rays Of The New Rising Sun"

(Avril 1997)

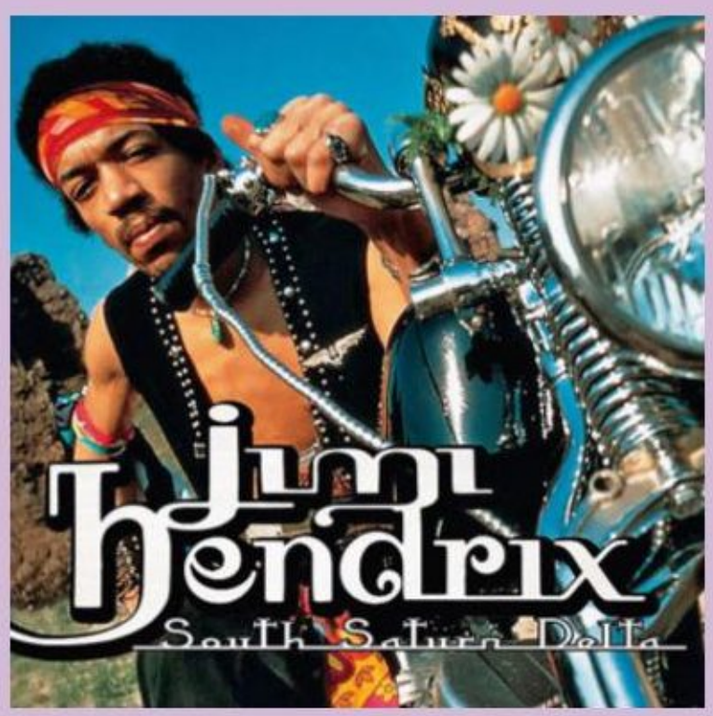
Peu avant sa mort, Hendrix, enfermé dans ses studios Electric Lady, travaillait intensément sur un projet de double album nommé "First Rays Of The New Rising Sun". On ne saura jamais quel aurait été le résultat définitif, mais ses proches ont ici tenté de le reconstituer (malgré "My Friend", hors sujet). Cette somme comporte ses derniers flamboyants coups d'éclat, entre rock'n'roll, funk et R&B : "Ezy Rider", "Dolly Dagger" ou "Izabella".

"BBC Sessions" *(Juin 1998)*

Sous ces triomphantes coupes afro se cache une sélection de titres crépitants captés pour la vénérable radio britannique. Elle vaut surtout pour ceux qui furent peu souvent joués par le trio : "(I'm Your) Hoochie Coochie Man" (avec Alexis Korner à la slide), "Can You Please Crawl Out Your Window?" de Bob Dylan, "Day Tripper" et de frétillants instrumentaux comme "I Was Made To Love Her" (avec un jeune Stevie Wonder à la batterie) et la fougueuse "Driving South".

"Blues" *(Avril 1994)*

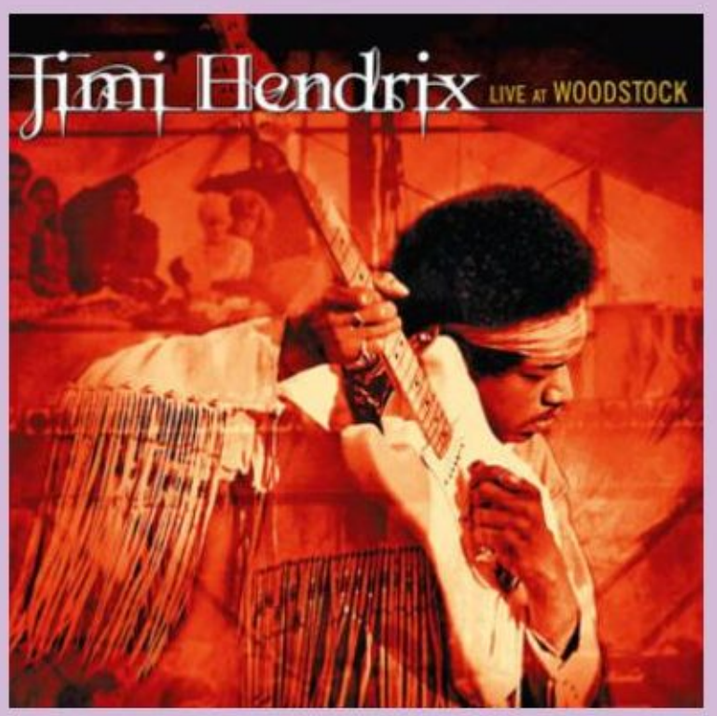
Superbe compilation dédiée aux douze mesures, "Blues" rassemble des standards revisités par le maître, avec des surprises comme "Born Under A Bad Sign", "Catfish Blues" ou "Mannish Boy", ainsi que ses propres compositions, des plus emblématiques ("Red House" et "Hear My Train A Comin' " en deux arrangements, "Voodoo Chile") aux improvisations les plus inspirées (la très Freddy King "Jam 292").



"South Saturn Delta"

(Octobre 1997)

Publié sous une pochette discutable, cet assemblage de titres de différentes périodes recèle de plaisantes surprises comme le morceau-titre, instrumental funk gorgé de cuivres, "Message To The Universe" et son final orientalisant (par le Gypsy Sun And Rainbow), et les reprises métamorphosées de "Bleeding Heart" ou "Drifter's Escape".



"Live At Woodstock" *(Juillet 1999)*

A neuf heures du matin, le Gypsy Sun And Rainbow (annoncé comme l'Experience…) monte sur la scène du festival de Woodstock. En face, quelques dizaines de milliers de hippies s'éveillant dans une mare de boue. Si le désormais sextette n'est pas complètement en place, Jimi brille de mille feux et se montre très inspiré, comme sur "Woodstock Improvisation" ou bien sûr sa légendaire version de "Star Spangled Banner".

Comment devenir une star aux Etats-Unis en quarante-trois minutes et douze secondes ?

“The Jimi Hendrix Experience”

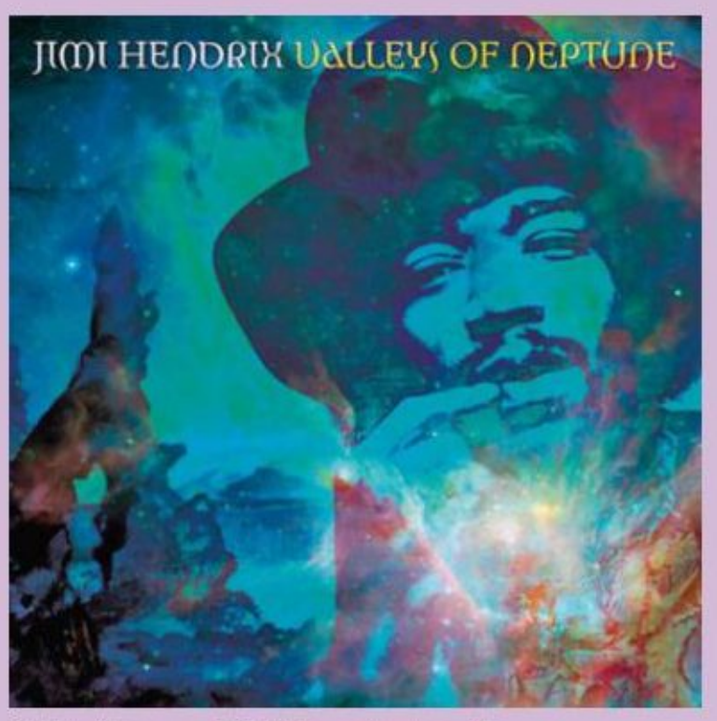
(Septembre 2000)

Enveloppé à l’origine sous une fine pellicule de velours mauve, ce plantureux coffret représentait alors pour les fans, autant que la découverte du tombeau de Toutânkhamon. Au programme : des extraits de concerts emblématiques (dont l’Olympia en première partie de Johnny Hallyday), des prises alternatives, des inédits délirants (“Gloria”, “Star Spangled Banner” avec Silver Apples, “Blue Suede Shoes”, “Come Down Hard On Me”).

“Live At Berkeley”

(Septembre 2003)

Après l’expérience Band Of Gypsies, le roublard Mike Jeffery pousse pour une lucrative reformation de l’Experience. Véto de Jimi concernant Redding. C’est donc Billy Cox qui prend du service pour l’ultime tournée de 1970. Vêtu d’une combinaison bleu électrique, Jimi est dans une forme olympique, la setlist aligne tous les classiques et le show est d’une qualité stellaire, avec d’époustouflantes versions de “Machine Gun” et “Stone Free”.



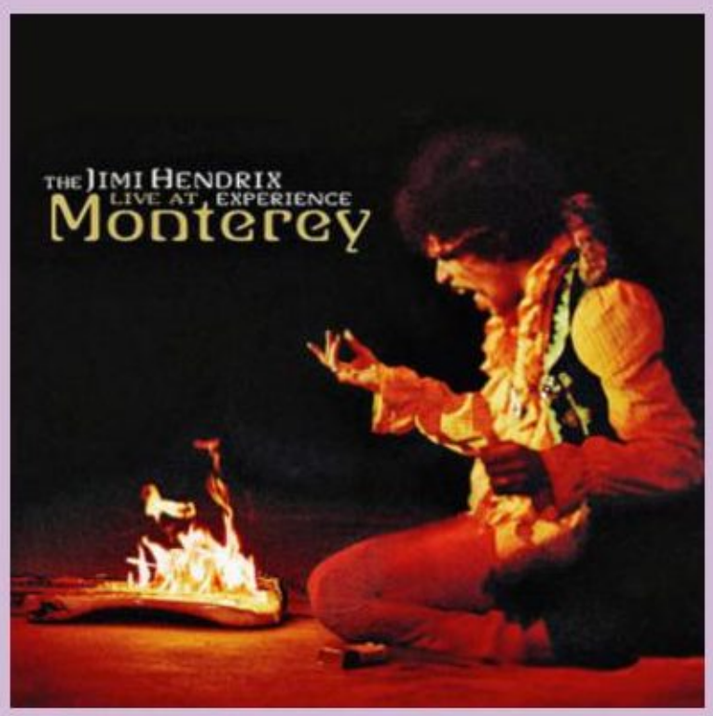
“Valleys Of Neptune”

(Mars 2010)

“Valleys Of Neptune”, le fameux *inédit* servant d’alibi marketing à cette compilation inégale s’avère finalement être un morceau un peu bancal réassemblé *a posteriori* par Eddie Kramer, façon créature de Frankenstein. Le reste documente l’année 1969, regroupant les derniers vestiges de l’Experience (pétillante version de “Mr Bad Luck”) et transition vers des terres plus funk (“Lullaby For The Summer”).

“Blue Wild Angel: Jimi Hendrix Live At The Isle Of Wight” *(Novembre 2002)*

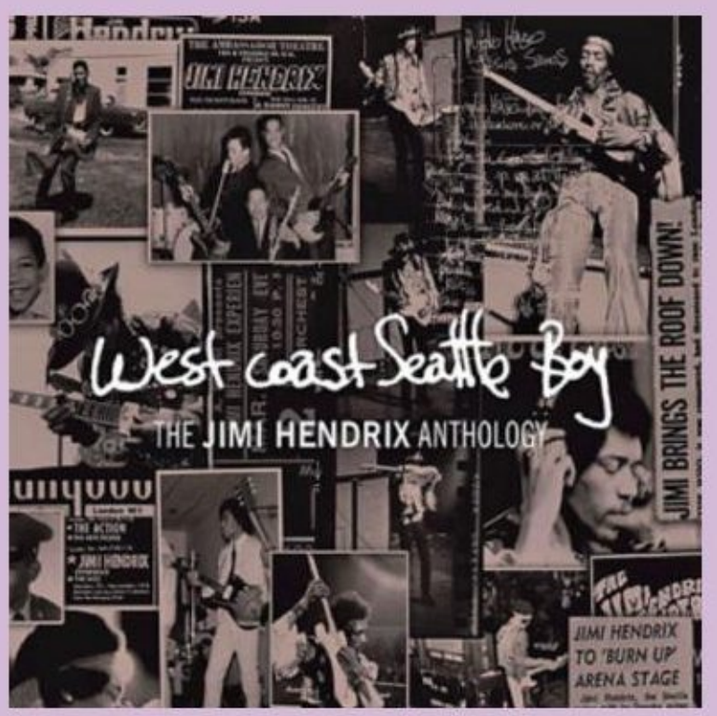
En pleine nuit, Jimi monte sur la scène du festival de l’île de Wight, pour ce qui sera l’une de ses dernières apparitions. Plutôt décriée, cette performance est certes parfois laborieuse (son grésillant de temps en temps, interférences...) mais mérite une sérieuse réévaluation, ne serait-ce que pour cet enchaînement inaugural entre “God Save The Queen” et “Sgt. Pepper’s Lonely Hearts Club Band”, la brillante version d’ “All Along The Watchtower” et une crépusculaire “Machine Gun” de vingt-deux minutes. La suite offre un excellent panaché de standards et de nouvelles compositions (“Midnight Lightning’) rarement captés en concert.



“Live At Monterey”

(Octobre 2007)

Comment devenir une star aux Etats-Unis en quarante-trois minutes et douze secondes ? Le 18 juin 1967, boa orange et pantalon vermeil, Jimi assène une fracassante leçon avec cette performance à la puissance nucléaire, désormais mythique, de la survoltée “Killing Floor” à la sacrificielle “Wild Thing”, en passant par l’élégiaque “Like A Rolling Stone”, l’un des sommets de la carrière du prodige.

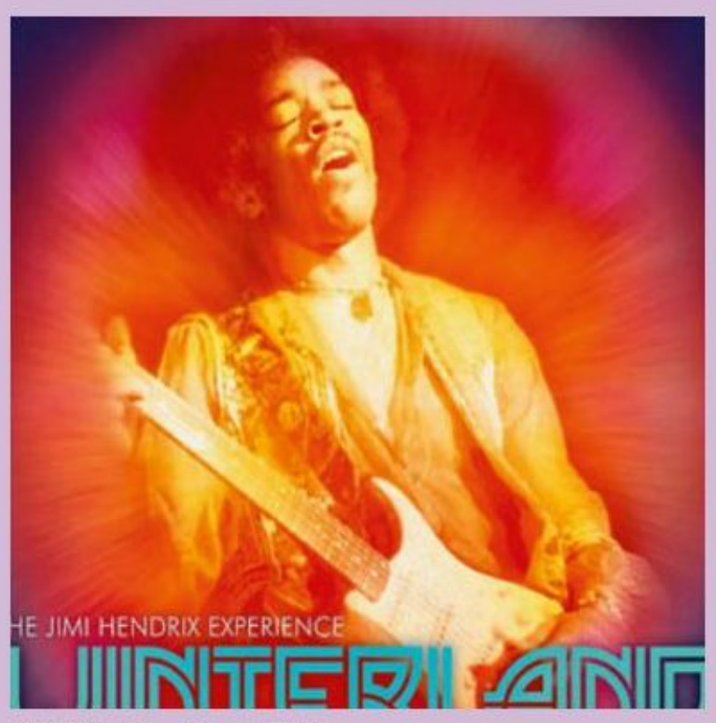


“West Coast Seattle Boy: The Jimi Hendrix Anthology”

(Novembre 2010)

Voici une passionnante anthologie qui s’attarde d’abord sur la pré-carrière du bien-aimé en tant qu’accompagnateur : on pourra donc découvrir ses prouesses derrière les Isley Brothers (“Testify”), Little Richard, Don Covay ou Billy La Mont (la teigneuse “Sweet Thang”). C’est ensuite une farandole de versions alternatives, démos et inédits, avec notamment une étonnante “Tears Of Rage”, l’irrésistible et syncopée “Hear My Freedom”, la délicieuse “Everlasting First” (avec Arthur Lee), la frétillante “Hound Dog Blues”, “Mastermind” de Larry Lee et une stupéfiante jam de vingt minutes avec Larry Young.

Discographie



“Winterland” *(Septembre 2011)*
Les trois soirs de concert au Winterland de San Francisco, en octobre 1968, sont considérés, à raison, comme l’apex scénique de l’Experience. Cette brillante synthèse le démontre amplement, avec la surpuissante “Tax Free”, la reprise instrumentale de “Sunshine Of Your Love” et d’autres pièces un peu moins courantes telles les sublimes “Little Wing”, “Manic Depression” et “Are You Experienced”. En prime, Jack Casady (Jefferson Airplane) s’invite à la basse sur “Killing Floor” et “Hey Joe”.

“Miami Pop Festival”
(Novembre 2013)
Organisé à Miami en mai 1968, ledit festival était l’un des premiers à se dérouler sur plusieurs jours. Dûment captée par Eddie Kramer, cette performance sans éclat particulier aligne les classiques habituels issus de “Are You Experienced”, dont une “Red House” de plus de douze minutes.

“Both Sides Of The Sky” *(Mars 2018)*
Ce troisième volet fait suite à “Valleys Of Neptune” et “People, Hell And Angels” et vaut pour ses perles faisant intervenir des invités de prestige : Stephen Stills au chant et à l’orgue (“$20 Fine” et une reprise de “Woodstock” de Joni Mitchell, sur laquelle Hendrix excelle à la basse), Johnny Winter à la slide sur “The Things I Used To Do” et Lonnie Youngblood sur l’impériale “Georgia Blues”. A noter aussi le mystique mantra indianisant “Cherokee Mist”, avec Jimi au sitar électrique.

“People, Hell And Angels” *(Mars 2013)*
Comme “Valleys Of Neptune”, mais beaucoup plus intéressante, cette collection de titres, souvent inédits, se focalise sur l’après Experience et l’année 1969. Y figure de véritables pépites funk sur lesquelles irradie le génie rythmique d’Hendrix, comme les démentes “Let Me Move You” et “Mojo Man”, respectivement chantées par le saxophoniste Lonnie Youngblood et Albert Allen, et enfin “Crash Landing”, dotée d’une performance herculéenne de Rocky Isaac aux fûts.

“Freedom: Atlanta Pop Festival”
(Août 2015)
Témoignage de l’ultime tournée en compagnie de Billy Cox et Mitch Mitchell, face à plus de 300 000 personnes, ce document inégal propose une setlist assez conservatrice, malgré quelques nouvelles compositions (“Freedom”, “Straight Ahead”), entre moments de grâce (“Hear My Train A Comin”, “Hey Joe”) et semi-loupés (“All Along The Watchtower”, “Star Spangled Banner”).

“Songs For The Groovy Children: The Fillmore East Concerts” *(Novembre 2019)*
Les concerts du Nouvel An 1970 livrés par le Band Of Gypsys, proprement fabuleux, avaient déjà été documentés par le “Live At The Fillmore East” (1999), puis par “Machine Gun: The Fillmore East First Show” (2016). Ce copieux coffret offre, enfin, la quasi intégralité (cinq titres manquent hélas) avec un son splendide, qui permet de se délecter de quatre versions du chef-d’œuvre “Machine Gun” au sein d’un répertoire remodelé, unique, une alchimie surnaturelle et même quelques classiques réarrangés (“Stone Free” sur dix-sept minutes !).

Pépites funk sur lesquelles irradie le génie rythmique d’Hendrix

OFFRE ABONNEMENT PRESSE + NUMÉRIQUE

1 AN
SOIT 12 NUMÉROS
+ L'OFFRE NUMÉRIQUE
71€
SEULEMENT !

rock&folk

DISPONIBLE SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

ANDROID APP ON Google play

Available on the App Store

rocknfolk.com

SUIVEZ-NOUS SUR

Kurt Cobain

Un guitariste gaucher,
c'est d'abord une esthétique

A GAUCHE, TOUTE !

Quand on parle rock, **les gauchers**, Dick Dale, Jimi Hendrix ou Paul McCartney, rappellent qu'à l'origine, la gauche, c'était la rébellion.

PAR PATRICK EUDELINE

LA GAUCHE, avant, c'était l'empire du mal. Sinistra en latin. La gauche, c'était la différence et le hors-piste. Jusqu'au péjoratif : ne disait-on pas de quelqu'un qu'il était gauche ? Tout le contraire d'être adroit ? Ce fut même l'idée qui conduisit l'Assemblée, depuis 1789, à distribuer les rôles. A droite, il y avait les royalistes, à gauche les révolutionnaires. La gauche, alors et pour quelques décennies encore, c'était le domaine des lumières et de la rébellion. De la lutte contre l'ordre établi. Une image venue de très loin et qui, pérenne, stagne encore quelque part au fond de notre inconscient. Même si, à la Restauration, la gauche et la droite, en politique, ont fossilisé cette image, faisant naître ce que nous appelons aujourd'hui *gauche* et *droite* en politique, quelque part, oui, reste au fond de nous… les fausses gardes. Dans la boxe comme ailleurs (l'escrime !), le gaucher était différent. Une image de rebelle et de vengeur dont il convenait de se méfier.

Le rock n'y a pas échappé. Hendrix gaucher, Paul McCartney idem. Finalement, les Rolling Stones auraient mérité un gaucher. Mais Iggy en est un ! Il y eut Charley Patton et quelques autres, aveugles souvent, qui jouaient la main posée sur la guitare. Entre piano et lap steel. Ainsi, ni droitiers, ni gauchers, ils jouaient en ambidextres. Ou en pianistes, finalement. Bien plus tard arrivèrent Otis Rush ou Albert King. Peu de guitaristes de jazz, furent gauchers. Et puis il y a eu Dick Dale. Avec ce "Misirlou" si bizarrement joué sur la corde aiguë… Tout à l'envers. Accords y compris. Des cordes comme des pipelines, un son énorme pour l'époque et gonflé de reverb. C'est que Dick Dale, lui aussi, était gaucher. Un des premiers à jouer avec les cordes graves *en bas* et les aiguës *en haut*. La basse, donc, en sommet de la pyramide plutôt que d'en être la base. Dick Dale allait plus loin qu'Otis Rush, Albert King ou Eddie Clearwater. Eux étaient des solistes, jouant note à note, évitant généralement les accords. Et ils avaient choisi — il n'y a pas de hasard — des guitares *symétriques* comme la Flying V pour Albert King,

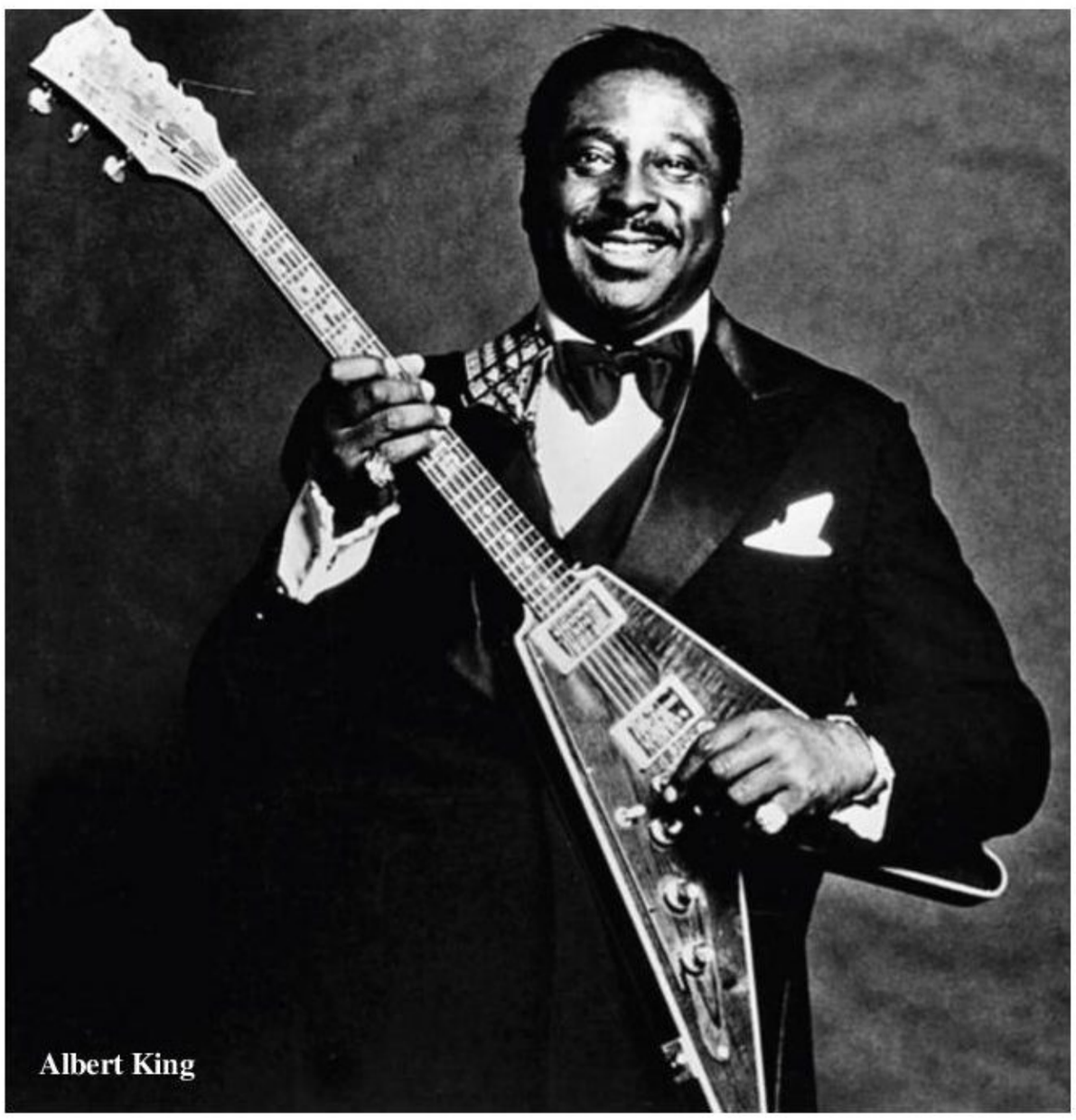
Photo Getty Images

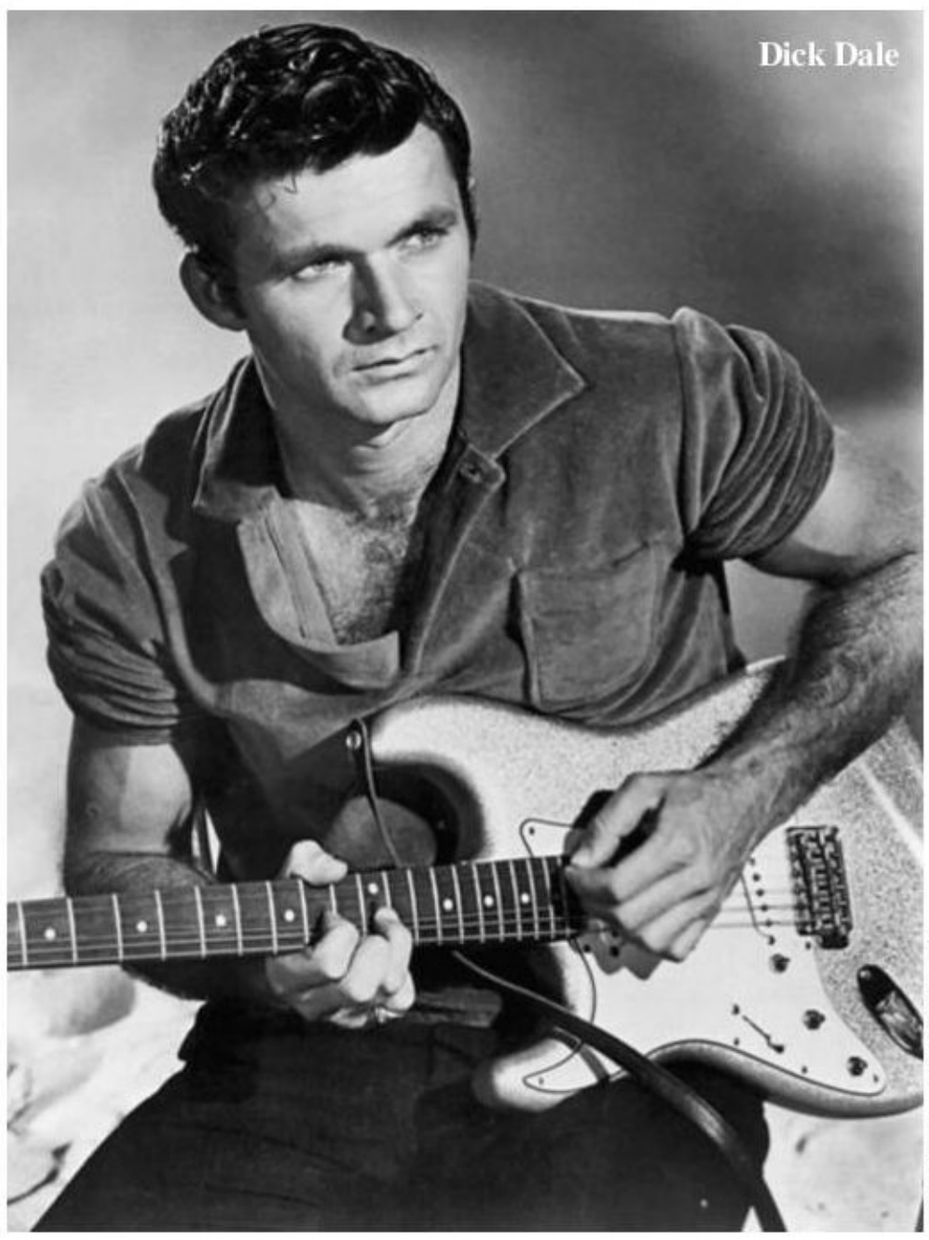
Etait-ce là le secret de son incroyable différence, de son animalité, de sa sauvagerie ?

la 335 pour Otis Rush. Dick Dale, lui, jouait sur Stratocaster. Son jeu était complet et étonnant. Essayez, comme il le faisait à la fin de sa vie, de jouer "Smoke On The Water" avec les power chords, les cordes graves, en bas de la guitare... Tous les autres, en fait, de McCartney à Hendrix en passant par Kurt Cobain se sont contentés d'inverser les cordes et le sillet... Ou mieux encore, de profiter, eux aussi, des rares modèles parfaitement symétriques... Comme Paul et sa légendaire basse-violon.

Etre gaucher fut longtemps un handicap. Manque de matériel spécifique et communication avec les autres musiciens posaient problème. Il leur fallait tout adapter. Ils inversaient les cordes et le sillet et jouaient comme l'aurait fait un droitier. En miroir. Les autres ne pouvaient pas *lire* sur leurs instruments. L'orientation des micros, la force appliquée par la main *qui joue les notes*, tout cela, bien sûr, était différent. Et changeait tout. Un guitariste gaucher, c'est d'abord une esthétique. En ce monde de droitiers, de face, le manche dirigé vers la gauche frappe et fait exception. C'est un des secrets de la dramaturgie des Beatles. On connaissait les Shadows, les Searchers, les Crickets. Tous avaient imposé cette même image… Trois manches dirigés vers la droite. En une chorégraphie immuable. Et puis vinrent les Beatles. McCartney, gaucher, a introduit sans le savoir une image inédite. Le plus curieux, c'est que McCartney, semblerait-il, était un *faux* gaucher. Ainsi, au début, il jouait de la guitare en droitier mais quand il passa à la basse, il trouva plus simple de tout inverser. Un gaucher contrarié, probablement, qui mit un temps avant de trouver son équilibre.

Et enfin est venu Hendrix. Hendrix ? L'homme était différent et jouait avec les dents : la légende était en route. Son image de gaucher a fait le reste. Vibrato, tête, potentiomètres, tout était inversé. Par les faits, personne — et surtout pas Clapton, Beck ou Townshend, les dieux de l'époque — n'avait pu laisser imaginer cela, cette image. La porte était ouverte pour tous les fantasmes : était-ce là le secret de son incroyable différence, de son animalité, de sa sauvagerie ? De cette impression qu'il donnait d'être libéré de la dictature du manche, des gammes et positions, du jeu classique, né du folk et du blues ? En fait, Jimi Hendrix n'avait qu'un secret : ses mains étaient grandes, ses doigts longs. En une période où se pratiquaient encore les barrés classiques, il pouvait passer le pouce par-dessus le manche et les deux grosses cordes. Il libérait la guitare, laissant les quatre doigts orner l'accord de toutes sortes d'appoggiatures, glissés, hammer-on. Quand les plus doués, et même les Beck, les Page, ne faisaient — semblait-il — que travailler..., lui explosait les codes. Il semblait imposer un jeu différent, libéré des contraintes. Et peu importe si ses plans étaient de fait empruntés à d'autres... Ainsi, à Pete Townshend le bruitisme free, le feedback, jusqu'à la destruction *pop art* de l'outil, aux vieux bluesmen virtuoses des fifties, les Guitar Slim ou T-Bone Walker, les gimmicks frime qui font se lever une salle : la guitare derrière le dos, le solo avec les dents, les cordons *jack* interminables qui leur permettaient de se déplacer sur toute la scène et même dans la salle. Hendrix avait ramené tout cela du Chitlin' Circuit. Son génie fut de l'apprendre à l'Angleterre, de faire passer tout cela pour nouveau. Aucun de ces petits Anglais n'avait alors visité l'Amérique et son sud en profondeur. Hendrix fut leur passeur. Et son image de gaucher noyait encore un peu plus la lecture, rendant cela terriblement mystérieux. Il semblait


Albert King


Dick Dale

Photos Archives Rock&Folk - DR

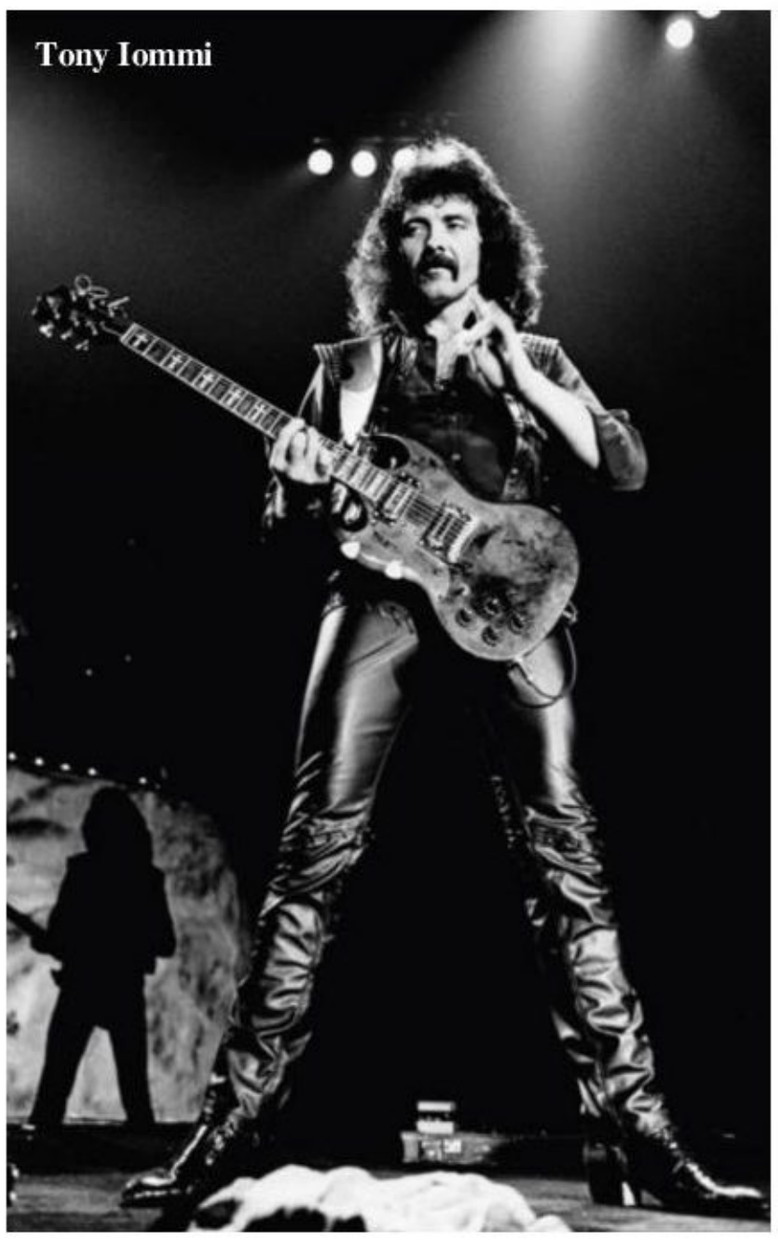
réinventer une vieille scie comme "Wild Thing". Voir les Troggs jouer leur classique, avec le sage et prévisible Chris Britton... Et puis Monterey, ou même le Beat Club et autres apparitions européennes ! Hendrix semble alors se jouer des trois accords, échapper à leur dictature. On en oubliait Dick Dale et son jeu unique (il fallut attendre Tarantino pour que le surfeur sorte de son exil). On en oubliait que Michael Bloomfield, comme tant d'autres après tout, était lui aussi gaucher à l'origine... Des gauchers contrariés qui jouèrent comme des droitiers. Parce que les guitares pour gauchers étaient plus que rares, parce que les diagrammes d'accords, l'enseignement, tout était prévu pour les droitiers.

A la fin des sixties, le rock progressif permit à des guitaristes comme Ollie Halsall de s'exprimer. Ce dernier, qui jouait tout à l'envers, en impressionna beaucoup. Comme le premier album (surestimé ?) de Patto. Ollie Halsall n'essayait même pas, en fait, de jouer "Wild Thing" ou un quelconque classique. Avec, comme Dick Dale, les cordes aiguës en haut, cela lui aurait été bien difficile. En fait, libéré de la nécessité de jouer ces rythmiques, il jouait de sa guitare comme Chick Corea de son piano : des notes, des fragments d'accords... jazz, si on veut. Avec Timebox (heureusement basé sur les claviers, vibraphone ou Hammond) avec Patto, avec Kevin Ayers ensuite, le verbiage *out* de Ollie, ses arpèges — au mieux — épataient qui voulait l'entendre... Tant qu'ils ne jouaient pas en solo ou d'une guitare acoustique et qu'il ne leur prenait pas l'envie de faire une reprise, ces guitaristes, dans le contexte progressif, semblaient différents. Mais aucun, à la réécoute, ne jouait *vraiment* de la guitare avec toutes les exigences de cette dernière. Comme Dick Dale, le seul à dompter l'affaire. Les autres gauchers, comme Tony Iommi, jouaient donc, eux, comme des droitiers. *En miroir*. Tony Iommi ? Ce gaucher-là avait fait de sa malchance (droitier, sa blessure n'aurait pas été un handicap, la main fragile n'étant plus celle qui devait fretter les notes) une chance. Il popularisa les cordes à tirant chewing-gum pour ne pas se faire mal aux doigts, l'hyper-saturation pour cacher la misère de ces cordes trop souples, et les power chords tout en haut du manche ("Paranoid" !) parce qu'ils étaient plus faciles à jouer et lui faisaient moins mal aux mains...

Les gauchers, au tournant des seventies, se multipliaient. Duane Allman, Johnny Winter... eux étaient gauchers mais jouaient généralement sur des guitares à droite. Gaucher ? Cela ne se remarquait quasiment plus. Dès le milieu des sixties, les grandes firmes commencent à fabriquer des modèles pour gauchers. Fender avait été la première avec la Telecaster, puis la Stratocaster dans les fifties, désormais tous suivaient. Gretsch, Gibson, Danelectro, Rickenbacker... Certes, il y avait moins de choix, mais l'obligation de trafiquer un modèle droitier n'était plus que souvenir. Même les bassistes avaient leurs modèles. La Precision légendaire, bien sûr. Mais vite suivie par Danelectro, Ampeg ou Framus... Et puis... Il y eut, dans les années quatre-vingt, Stevie Ray Vaughan. Pour un imitateur d'Hendrix, c'était parfait... Il utilisa son handicap pour se permettre d'utiliser des cordes plus dures, que sa main forte pouvait plus facilement tordre. Grand fan de blues, il évita pourtant la manière Albert King ou Otis Rush et jouait *en miroir*. Comme l'oublié Danny Gatton. Joe Perry ou Gary Moore. Mark Knopfler... Gauchers contrariés. Ou Jeff Healey, qui — si on oublie la saturation outrée — jouait comme un bluesman des années trente, assis et la guitare sur les genoux. Les dernières stars à jouer vraiment à gauche ? Kurt Cobain, bien sûr. Cela allait bien avec son air malhabile, son goût pour les guitares déglinguées, qui par le fait, le semblait encore plus, avec son jeu brouillon. Lui aussi jouait comme un droitier inversé. Son handicap rendant simplement son jeu plus... grunge. Et puis Noel Gallagher avec sa célèbre Epiphone Sheraton *Union Jack* imitée des Casino Beatles. Mais lui, comme Allman ou Winter, jouait à droite... en gaucher contrarié. Rock et fausse garde, donc. Il vaut mieux être à la gauche du Diable qu'à la droite de Dieu. C'est bien connu. ★

Otis Rush

Paul McCartney


Tony Iommi

DDB

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rocknfolk.com

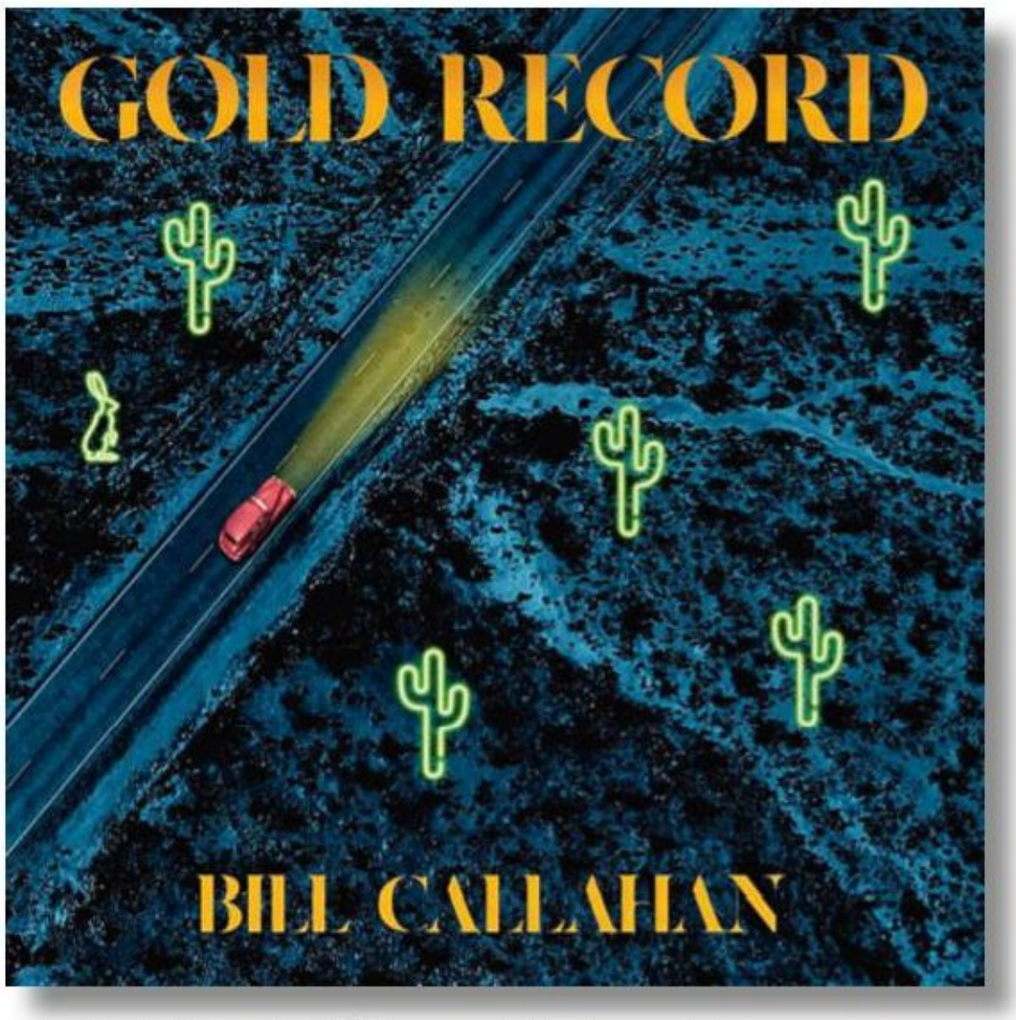
Télécharger dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google Play

deezer

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Monologue d'un chauffeur de limousine



Bill Callahan

"GOLD RECORD"

DRAG CITY

Devenu au fil du temps un des chanteurs, guitaristes et compositeurs américains les plus renommés sans avoir pour autant connu de gros succès commerciaux, un an après "Shepherd In A Sheepskin Vest", Bill Callahan poursuit son exploration de l'Americana, ce style qui revisite les racines musicales de l'Amérique. Plus concis que le précédent — dix titres au lieu de vingt —, moins introspectif, "Gold Record" brosse à nouveau les portraits de personnages du quotidien sous la forme d'histoires courtes emplies de dérision, de causticité et aussi de compassion, délaissant une part de la misanthropie qui perlait de ses productions antérieures à "Shepherd In A Sheepskin Vest". Depuis la fin du mois de juin jusqu'au 4 septembre, chaque lundi, un morceau était disponible sur le Net pour, au final, former un ensemble de neuf titres composés entre deux tournées, auxquels s'ajoute une nouvelle version, au tempo légèrement plus vif, de "Let's Move To The Country" paru en 1999, en ouverture de "Knock Knock", sous son pseudo de Smog avec lequel il a réalisé onze albums de 1990 à 2005, délaissant progressivement son home studio et lo-fi au profit d'arrangements plus complexes. Monologue d'un chauffeur de limousine qui transporte de jeunes mariés, "Pigeon" lance le disque en citant d'emblée Johnny Cash, et se termine par une référence à Leonard Cohen, deux artistes auxquels Callahan est souvent associé pour sa voix grave et sa diction. Même si les comparaisons sont trop réductrices, il est sans doute plus proche de ce dernier par son chant presque monocorde aux variations et aux inflexions mesurées et par son art d'une composition poétique puisant son inspiration dans l'observation de la vie quotidienne. Un peu plus loin, c'est à Ry Cooder qu'il rend hommage à travers les appréciations d'un fan, sur la bien nommée "Ry Cooder". "35" est une ballade country tout en délicatesse, comme "Cowboy" dont le rythme chaloupé et le sifflotement rappellent l'atmosphère des westerns classiques. "Protest Song" n'est pas une chanson contestataire, mais transcrit les protestations d'un spectateur qui voit sur sa télévision un chanteur reprendre une *protest song* totalement à l'opposé de ses idées et de son mode de vie. Chaque chanson propose ainsi un récit différent, parfois étrange comme celui de cet homme dont les voisins, un couple âgé, lui offrent peu à peu d'occuper la place du fils décédé, "The MacKensies". L'album se termine par l'errance d'un homme qui s'interroge sur le spectacle du monde qui l'entoure, "As I Wander". D'abord enregistré en une semaine avec Matt Kinsey, son complice depuis dix ans à la deuxième guitare, acoustique et électrique, et Jaime Zurverza à la basse, "Gold Record" a été enrichi de discrètes et pointillistes interventions à la pedal steel, à la batterie et au synthé et, plus parcimonieusement, de cordes et de cuivres. Cette orchestration est certes moins riche et luxuriante que sur les sombres "Sometimes I Wish We Were An Eagle" ou "Apocalypse", mais elle donne à chaque morceau une couleur qui lui est propre tout en s'intégrant parfaitement à un ensemble cohérent dont il est difficile de mettre en avant un titre plutôt qu'un autre. Certains disques nous éblouissent dès la première écoute par la force, le lyrisme ou la rage qui s'en dégagent, ou par des morceaux à l'impact instantané. A l'inverse, derrière son apparente simplicité, la puissance évocatrice de "Gold Record" se révèle progressivement et nous imprégne pour longtemps. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Idles

"Ultra Mono"

PARTISAN RECORDS/ PIAS

Après celle d'un marchand d'esclaves, est-ce la statue des Idles qu'il va falloir déboulonner à Bristol ? Les lauriers recueillis à la suite du déjà-quasi-classique "Joy As An Act Of Resistance", sorti en 2018, ont peut-être pesé un peu lourd sur les épaules du groupe. Si Joe Talbot a encore des saillies amusantes et s'affirme prêt à sonner la charge *"comme Vasyl Lomachenko après quatre pintes de Gatorade"*, reste que l'album met bien les gommes, mais souvent pour patiner sur place. Le système de "stop and go" qui structure la plupart des titres s'avère rapidement lassant et le chant presque systématiquement hurlé de Talbot contribue aussi à cette impression d'uniformité (même si les aboiements de "Kill Them With Kindness" amènent une petite variété). "Model Village"

sonne comme du Red Hot des mauvais jours, et le refrain anti-frotteur, au français volontairement approximatif, de "Ne Touche Pas Moi" ("Ne Touche Pas Moi/ This Is My Dance Space!") confine tout de même un peu trop à la blague. On peut retenir quelques moments plus convaincants : le crescendo tendu et les bégaiements à la Roger Daltrey de "War", le refrain efficace de "Kill Them With Kindness", la respiration bienvenue de "A Hymn", le départ de "Carcinogenic". C'est trop peu, et si l'on ne doute pas que tout ça va fonctionner malgré tout en live, rien n'a ici l'évidence de "Never Fight A Man With A Perm" ou de "Samaritans". Demeure une indéniable pertinence politique. Mais si l'on aimait "Danny Nedelko" parce qu'elle répondait brillamment aux sorties sordides d'un Morrissey sur *"la submersion de l'identité britannique par les étrangers"*, l'essentiel était qu'il s'agissait d'un vrai tube punk. La prochaine fois, le feu ? On l'espère. ✪✪1/2

VIANNEY G.

Marilyn Manson

"We Are Chaos"

LOMA VISTA/ CONCORD

Après un dernier album en 2017 où le chanteur s'en allait mettre un peu d'animation au paradis, nombreux étaient les fans à se demander dans quelle direction artistique Manson allait commettre son nouveau crime audio. Après une excellente version de "God's Gonna Cut You Down" popularisée par Johnny Cash en 2019, c'est donc sur un parterre d'inquiétude country et western que fut accueillie l'arrivée du single "We Are Chaos" au cours de cet été post-confinement. Et là, génial ! C'est du très bon Manson avec texte barré et rythmique énorme, y compris sur les titres acoustiques. Pour le reste, l'album devrait ravir tous les amateurs de chansons à gros son avec chœurs de hooligans incorporés. Que ce soit le single ou le titre d'ouverture "Red, Black And Blue", presque toutes les chansons peuvent se chanter en chœur tout en se tenant par les coudes en attendant le jugement final. En un mot comme en cent, "We Are Chaos" est la bande-son idéale pour l'apocalypse prochaine auquel le monde semble promis. Pour ce qui est des fans de la première heure de Marilyn Manson, ils risquent de reprocher à l'album une absence de véritables surprises sonores. Au hasard des dix titres proposés, il y

aura toujours moyen de trouver tout un tas de réminiscences avec des titres déjà enregistrés. Cela est vrai mais l'ensemble proposé a tout de même la profondeur requise pour être taxé de bon album. Entre la ballade destroy acoustique "Half-Way, Step Forward" (où Manson analyse à sa façon les petits dilemmes rencontrés par le peuple) et des titres comme "Don't Chase The Dead" et "Infinite Darkness" où les guitares énormes déboulent de toutes parts, cet album possède l'envergure d'un Messerschmitt 262. ✪✪✪✪

GEANT VERT

Suzanne Vega

"An Evening Of New York Songs And Stories"

COOKING VINYL/ SONY MUSIC

Enregistré au très glamour Carlyle, l'un des clubs favoris de la chanteuse dans la Grosse Pomme, ce concert est constitué de classiques de son répertoire et de titres avec la ville de New York en toile de fond. Les transitions ont été gardées sur le disque et restituent l'ambiance très cosy de la soirée. Le public semble très discipliné, comme celui d'un club de jazz chic. Les titres qui se démarquent le plus sont d'ailleurs ceux dont les arrangements originaux se révèlent les plus jazzy ou folk. Le style très bossa nova de "Pornographer's Dream" s'adapte parfaitement à l'atmosphère de la soirée. D'autres titres sont tirés de "Beauty & Crime", dernier album vraiment marquant mais méconnu de l'Américaine :

"Ludlow Street", "Frank & Ava" qui raconte une scène de ménage entre Frank Sinatra et Ava Gardner devant leur immeuble sur la 59e rue, et le très approprié "New York Is My Destination" écrit pour une pièce de théâtre. Jamie Edwards au piano et Jeff Allen à la basse apportent le moelleux nécessaire à la voix de velours de Suzanne. Les versions de "Freeze Tag" et "Cracking", titres issus de son merveilleux premier album, surpassent ici les originaux. La maturité fait souvent des merveilles. La voix plus posée et un peu plus grave de la chanteuse leur donne une profondeur inédite. Gerry Leonard, qui est également son directeur musical, fait à la guitare un travail d'une grande précision, sans lourdeur et avec goût. "Walk On The Wild Side", un peu trop jolie et propre, paraît assez anecdotique. Après l'annulation du concert qui devait avoir lieu à La Cigale le 6 mai dernier, cet enregistrement consolera les fans. ✪✪✪

BRIAG MARUANI

The Flaming Lips

"American Head"

BELLA UNION/ PIAS

Drôle de groupe pour une énième rencontre. Dès le départ, on imaginait qu'avec des chansons comme "Jesus Shootin' Heroin", les Flaming Lips ne pratiqueraient pas la chose comme tout un chacun. Quelques trente-cinq ans plus tard, la formation d'Oklahoma City n'a jamais déçu et fait aujourd'hui sa rentrée avec "American Head", seizième album toujours produit par Dave Fridmann. Désormais composé de sept musiciens tous plus azimutés les uns que les autres, le groupe authentiquement psychédélique publie un nouvel album émotionnel, quelques mois après le projet démentiel sorti sous le nom de Dead Lips, enregistré avec les copines de Deap Vally. Tout peut arriver avec cette attraction unique en son genre qui synthétise en proposant en 2020 le meilleur du nouveau monde. Entre sirènes d'ambulance et meuglements, leur musique continue à grésiller, pleine de mélodies au piano et de majestueuses harmonies qui évoquent parfois les Beatles avec Syd Barrett à la fenêtre. Ça n'est pas tant que les Flaming Lips osent tout, mais surtout qu'ils ne se refusent rien, et ils ont cette fois invité la superstar country Kacey Musgraves. Américain original coincé dans sa bulle, Wayne Coyne se retrouve

empêtré dans la bannière étoilée. Derrière sa longue chevelure poivre et sel, le génial parolier à la voix angélique se montre d'humeur mélancolique. Posant illico la question post-Covid sur "Will You Return/ When You Come Down", apportant même un élément de réponse sur "My Religion Is You", The Flaming Lips hypnotisent plus que jamais. Passionnant du début à la fin, "American Head" constitue leur album le plus homogène depuis un bail. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Paul Weller

"On Sunset"

POLYDOR

Faire toujours la même chose constitue le moyen le plus sûr pour qu'on pense que vous avez du style. Certains Britanniques désobéissent, passant librement d'un univers à l'autre. Les Beatles ou David Bowie l'ont fait avec grâce. Paul Weller aussi. Apparu à la tête du trio power pop Jam (1977), il surprend en créant un duo soul sophistiqué, Style Council (1983), abordant par la suite classic rock, pysché, synthétique, etc. Cet appétit révèle une réelle passion, une attitude de fan éternel que l'on retrouve dans un album aux multiples couleurs enregistré avec Steve Cradok (guitare), Tom Van Heel (claviers), Andy Crofts (basse), Steve Pilgrim (batterie), Ben Gordelier (percussions) et produit par Jan Stan Kybert. Bien que n'ayant

jamais fréquenté les églises, dans "Baptiste", Paul Weller s'avoue ému par la musique d'inspiration religieuse. Il est rejoint sur ce titre par Mick Talbot, du Style Council, également invité pour "Walking". Julie Gros, du Superhomard, chante quelques mesures de "More", R'n'B bouillonnant, critique d'un monde qui en veut toujours plus. Jim Lea de Slade tient le violon de "Equanimity", plage la plus rétro, dans l'esprit Kinks. Synthé à l'ancienne, cuivres ou chœurs fournissent au moment opportun la touche supplémentaire qui propulse les chansons à l'étage supérieur. "Sunset" et "Rockets", somptueuses conclusions, séduisent par leur classicisme, leurs magnifiques cordes cinématographiques dues à Hannah Peel. Le long (7:38) et téméraire "Mirror Ball", illustre la pérennité du sentiment ressenti sur la piste de danse quelle que soit l'époque, bal, disco, rave, etc., d'où le collage de différents passages. Le morceau exemplifie la démarche créatrice de Paul Weller qui reste ouvert, intéressé par les nouveaux courants tout en gardant un œil dans le rétro… fétiche des mods. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Soundwalk Collective With Patti Smith

"Peradam"

BELLA UNION/ PIAS

Amis de la poésie, bonsoir ! Soundwalk Collective et Patti Smith ont commencé à travailler ensemble sur "Killer Road", vibrant hommage à la chanteuse Nico en 2016, avant de se lancer dans l'élaboration de "Perfect Vision", un triptyque musical consacré aux poètes français. Après "The Peyote Dance" qui célébrait Antonin Artaud et "Mummer Love" sur les traces d'Arthur Rimbaud, "Peradam" voit aujourd'hui le groupe électronique new-yorkais-berlinois et la marraine du punk s'aventurer toujours plus loin, toujours plus haut. Prenant comme point de départ "Le Mont Analogue", roman métaphysique inachevé de René Daumal paru en 1952 (qui inspira le film "La Montagne Sacrée" d'Alejandro Jodorowsky), ce troisième volume transcendant a été enregistré dans les montagnes de l'Himalaya, en Inde et au Népal. Amplifiant la parole de Daumal, le perpétuel incandescent du mouvement artistique Grand Jeu, la conteuse explique qu'elle ne parlera pas de la montagne, mais par la montagne qui *"doit être unique et exister géographiquement"*, et que *"la porte de l'invisible doit être visible."* Une ascension alpine qui symbolise le sens de la vie. Un voyage sans fin effectué en compagnie

d'Anoushka Shankar, fille de Ravi et sitariste indienne, du compositeur tibétain Tenzin Choegyal, de Charlotte Gainsbourg, mais aussi du sifflement des oiseaux et du bourdonnement des mouches. Partie à la recherche du "Peradam", une pierre cristalline que seuls les chercheurs en quête d'un vrai chemin spirituel peuvent voir briller, Patti poursuit l'escalade et conclut la trilogie en indiquant un bel itinéraire vers l'éternité.

✪✪✪✪

VINCENT HANON

Declan McKenna

"Zeros"

TOMPLICATED/ BECAUSE MUSIC

Une intro *badaboum* et, au bout de trente secondes, la voix encore juvénile de Declan : "You Better Believe!!!" est une façon dynamique d'entamer ce nouveau projet de la coqueluche british, dont la sortie n'a cessé d'être repoussée pour cause de pandémie. L'écoute de ces dix titres pleins d'adrénaline et de guitares confirme que la pop à la sauce McKenna n'est plus celle d'un teenager prépubère, mais d'un artiste qui sait ce qu'il veut. Moins machinal que son prédécesseur "What Do You Think About The Car?", "Zeros" a été enregistré à Nashville avec Jay Joyce, ancien chanteur du groupe Bedlam et musicien de session pour Iggy Pop, Wallflowers et October Project. Son travail sur le dernier album

de Cage The Elephant a convaincu Declan, et Jay a amené au jeune Londonien (Enfield, Greater London pour être précis) une spontanéité qui lui faisait défaut. "Be An Astronaut" est le titre fort qui accroche l'oreille dès la première écoute, talonné par "Daniel, You're Still A Child". Il y a du groove dans la musique de Declan, un artiste qui aime les basses lourdes et les mélodies lumineuses. Il y a bien quelques traces de pessimisme ambiant, notamment dans "Beautiful Faces" qui parle d'une génération taraudée par le doute sur son avenir, mais jamais le chanteur ne chausse ses gros sabots. Declan n'est pas dans une logique de donneur de leçons, il se contente d'insinuer quelques critiques et de livrer sa vision de pop singer. Le final "Eventually, Darling" est une sorte d'apothéose avec des guitares en érection et un break mélancolique, le tout sur une thématique dépressive *("We'll end up alone, oh we know")*. La pop adulescente se porte bien en 2020, "Zeros" en est la preuve. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Tricky

"Fall To Pieces"

FALSE IDOLS/ PIAS

Les albums de Tricky se suivent et se ressemblent, dans le sens où ils sont tous dissemblables. Et ce n'est pas ce funèbre quatorzième album studio qui dérogera à la règle : nouvelle vocaliste (Marta Zlakowska), ambiance électronique dépouillée, le principal point commun avec le reste de la discographie trickyenne est la faible présence vocale de son auteur, qui avoue volontiers rêver de ne jamais prendre le micro pour le laisser à ses muses. Heureusement pour les fans, son management a réussi à l'en dissuader et on l'entend notamment donner le coup d'envoi de "Hate This Pain", avec cette phrase sépulcrale répétée comme un mantra : *"I hate this fucking game/ I hate this fucking pain"*, une formule inspirée par son oncle, qui passa sept ans de sa vie en prison. "Fall To Pieces" est un disque sombre, et on ne peut s'empêcher de noter le point commun macabre entre son auteur et Nick Cave, tous deux ayant récemment perdu leur enfant dans des conditions tragiques. Est-ce pour cela qu'une chanson comme "Chills Me To The Bone" est aussi froide, aussi désespérée ? Il reste malgré tout quelques raisons d'espérer, ainsi le single "Fall Please", que son auteur estime influencé par la go-go music (à la grande surprise de ceux qui

connaissent ce style plutôt joyeux et cuivré venu de Washington DC), est avec "Running Off" un des deux titres un peu plus légers que la majorité des autres chansons. Dépouillé musicalement et mélodiquement, ce projet minimaliste et sans concessions (certains morceaux semblent s'arrêter en plein milieu) saura malgré tout séduire les amateurs de noirceur et les fans hardcore de Tricky, étrange artiste aussi prolifique qu'insaisissable. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Disques pop rock

A Certain Ratio

"ACR Loco"

MUTE RECORDS/ PIAS

Douze ans après "Mind Made Up", dont la sortie ne fit pas grand bruit, voilà le retour du secret le mieux gardé du punk funk british, le groupe qui débuta chez Factory Records aux côtés de Joy Division et qu'on a appris à apprécier pour son mélange original de froideur techno et de funk suant avec une touche de batucada brésilienne. On retrouve dès "Friends Around Us", le premier des dix titres de ce disque, les fondamentaux d'ACR, à savoir une emphase sur le groove et un soin particulier apporté au rythme. Jez Kerr, leader et chanteur, n'hésite pas à affirmer que *"cet album est l'aboutissement de tout ce que nous avons fait"*. Bon, ça ne serait pas la première fois qu'un artiste exagère

les qualités de son disque dans un but promotionnel, mais quand on entend la basse urgente et funky de "Supafreak", on a envie d'y croire. Une voix féminine et familière vient ajouter une touche de sensualité, celle de Denise Johnson, morte à cinquante-six ans en juillet dernier, dont on entend ici une des dernières performances. Plusieurs invités viennent se greffer sur ce dixième album studio, dont Gemma Cullingford du duo Sink Your Teeth. Une autre voix féminine donc, parfois en *broken français*. "Berlin" part vers d'autres directions, avec un beat marqué new wave et un parfum rétro plutôt agréable. Enchevêtrés comme des morceaux de tôle dans une voiture accidentée, les influences brésiliennes, acid, funk et jazz composent la structure de "Taxi Guy", un final libérateur de sept minutes pour un album qui ne risque pas de tutoyer le sommet des charts (enfin, on peut rêver) mais qui témoigne d'un savoir-faire certain et d'une rare longévité, puisque ce groupe inclassable sortit son premier single voilà quarante et un ans. Loco, non ? ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Sufjan Stevens

"The Ascension"

ASTHMATIC KITTY

Quand il est au sommet de son art, Sufjan Stevens réussit à transcender tous les styles en une immense cathédrale sonore pop, folk et baroque à faire pâlir d'envie Brian Wilson, "Michigan", "Seven Swans", "Illinois". Ce fut aussi le cas en 2015 avec l'introspective, mélancolique et magnifique "Carrie & Lowell" inspirée par ses rapports à sa mère et à son beau-père, Lowell Brams, cofondateur du label Asthmatic Kitty. Depuis, outre des musiques de film, il a participé à deux projets collaboratifs, "Planetarium" en 2017 et "Aporia" avec Lowell Brams sorti en mars dernier, avant d'enregistrer un nouveau disque solo, d'autant plus solo qu'il a pris en charge tous les instruments et synthés. Renouant avec ses thèmes de prédilection, interrogations sur le monde, place des technologies et de l'humain, désir de changer le monde, "The Ascension" est un très (trop) long album de quinze titres s'étirant sur plus de quatre-vingts minutes. Comme pour "The Age Of Adz" en 2010, Sufjan Stevens se focalise sur l'utilisation d'une instrumentation électronique combinée à des voix plus ou moins retravaillées par des filtres. Si les chansons sont trop souvent plombées par l'usage immodéré de boîtes à rythmes et par des sonorités manquant de puissance, sa science

des harmonies vocales et de la mélodie lui permet d'élaborer quelques perles, "Run Away With Me", "Lamentations", "Tell Me You Love Me" au lent crescendo, "Landslide" aux harmonies aériennes, "Die Happy". Le lent "Sugar" et, surtout, le plus rythmé et accrocheur "Video Game" évoquent les réussites de la pop new wave des années quatre-vingts. L'album se termine sur le long crescendo de "America", alternant bruitages et sons electro formant un chaos d'où émergent les voix avant de lentement s'éteindre. ✪✪1/2

PHILIPPE THIEYRE

It's Immaterial

"House For Sale"

BURNING SHED

C'est immatériel ? Effectivement. Mais par où commencer ? Alors voilà : l'album de ce duo anglais originaire de Liverpool qui précède celui qui nous intéresse aujourd'hui est paru en 1990. Et ce n'est pas parce que John Campbell (voix) et Jarvis Whitehead (claviers et guitares) sont lents à la détente. Mais la vie joue parfois des tours. Au milieu des années quatre-vingt, repéré par John Peel, It's Immaterial a eu le vent en poupe et même une sorte de tube, "Driving Away From Home (Jim's Tune)", extrait de son 33 tours (le CD n'était même pas la norme) "Life's Hard And Then You Die". Le suivant, apprécié par les amateurs d'indie pop aux textes un peu amers, et malgré les efforts de Calum Malcolm (The Blue Nile) à la production, s'est ramassé

grave. En 1993, certainement pas vaincu, It's Immaterial a commencé à travailler sur un troisième opus en Ecosse avant d'apprendre que Whitehead était atteint d'un cancer. Fast forward : en 2016, les deux amis qui le sont restés ont tenté de publier ce disque (auquel ils se sont à nouveau attelés) *via* le site participatif Pledge Music qui a… capoté. Finalement, ce rendez-vous longuement différé a pu avoir lieu grâce à Burning Shed qui distribue enfin "House For Sale". Commencées il y a trente ans et finalisées (assez) récemment, les chansons (dix) qu'il contient donnent un peu l'impression de surgir d'un passé qu'on n'a pas connu, mais volent bien au-dessus des nids de coucou actuels. Pour situer, on dira que "Summer Rain", "Up On The Roof" ou "In My Dreams" sont du bois dont Prefab Sprout, en son temps, sculptait ces arbres qui touchaient le ciel. Sophistiqué et groovy, ce disque n'est pas pour tout le monde, mais encore moins pour personne. ✪✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Throwing Muses

"Sun Racket"

FIRE RECORDS

Sept ans après l'aussi ambitieux que réussi livre album "Purgatory/ Paradise", le groupe revient enfin avec un nouvel opus. Le son, assez dur, est plus proche de celui de 50 Foot Wave, l'autre projet de Kristin Hersch. La plupart des titres sont très sombres, avec des guitares dans les graves médiums, métalliques et corrosives. La chanteuse, dans une grande forme, a de plus en plus une voix de sorcière, mais toujours envoûtante. Comme si elle affirmait encore davantage avec l'âge ses particularités vocales. Dès l'excellent premier titre "Dark Blue", on est plongé dans une atmosphère quasi vénéneuse. La plume reste aiguisée, profonde et douce amère : *"Si j'étais une meilleure rêveuse, tu serais un rêve qui se réalise/ Si j'étais sous toi, je serais sous l'eau"*. Le batteur David Narcizo a cette capacité à simplifier le rythme à sa plus pure essence pour appuyer ces magnifiques guitares et cette voix si hypnotique. Kristin prouve à nouveau ici qu'elle est une grande guitariste capable d'éviter tous les clichés, avec toujours des phrases originales et sans chichis. On est beaucoup plus proche du rock (grunge) des années quatre-vingt-dix que de la musique du groupe dans les années quatre-vingt, quand

Tanya Donelly était encore de la partie. "Maria Laguna", parmi les meilleurs titres du disque, pourrait avec ses jolis arpèges être repris sans difficulté par Metallica. Elle chante *"Je ne regrette pas une seule goutte d'alcool"* sur le superbe "Milk At McDonald's" qui, comme des vapeurs lentement distillées, plonge l'auditeur dans un état second. "Upstairs Dan" se déploie majestueusement dans toute sa beauté noire, telle une créature des ténèbres. On a du mal à comprendre ce qu'on vient d'entendre. Cet album assez court se ressent davantage qu'il ne s'écoute ou se raconte. ✪✪✪✪

BRIAG MARUANI

Sofia Portanet

"Frier Geist"

DUCHESS BOX RECORDS

Née à Kiel en 1989 et basée à Berlin, Sofia Portanet est devenue la coqueluche des classements allemands, et a su dépasser le buzz indie dont elle a bénéficié pour profiter d'un vrai succès mondial. A l'exception de la France qui reste un territoire à conquérir. Pétrie d'influences, de la Neue Deutsche Welle (la new wave germanique) au post-punk, de DAF à Nina Hagen en passant par Lene Lovich, celle qui a passé sa jeunesse à Paris voue un culte à Lio. Lady Portanet, à l'instar de l'interprète de "Pop Model", joue à incarner une sorte de personnage de comic book dans un costume à la Barbarella. Si "Frier Geist" ("Esprit Libre") s'inspire en quelque sorte d'un certain *zeitgeist* musical eighties, cette impression fugitive est rapidement

balayée par l'énergie revigorante insufflée par la chanteuse. Sofia Portanet a composé — en compagnie de Steffen Khales — un florilège de tubes aux mélodies imparables magistralement porté par une voix puissante qu'elle utilise parfaitement au service des chansons. "Free Ghost" est un titre à la fois énergique et planant où la jeune femme affirme que l'amour pour un esprit libre n'advient que si la liberté est la source dont elle est originaire ; "Menschen Und Mächte", avec ses quelques accents *hageniens* donne envie de danser sur un plateau de la ZDF ; "Wanderatte" est un épatant tire-larmes romantico-novo. Mais, le *plat de résistance* de l'album est l'imparable "Planet Mars" où la jeune femme questionne ses choix amoureux. L'album se clôt avec "Racines" originellement chantée par Catherine Ribeiro. Sofia Portanet est une révélation qui réconcilie Kraftwerk avec la chanson française. Une perle rare qui n'est jamais vraiment là où on l'attend.

✪✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Daphne Guinness

"Revelations"

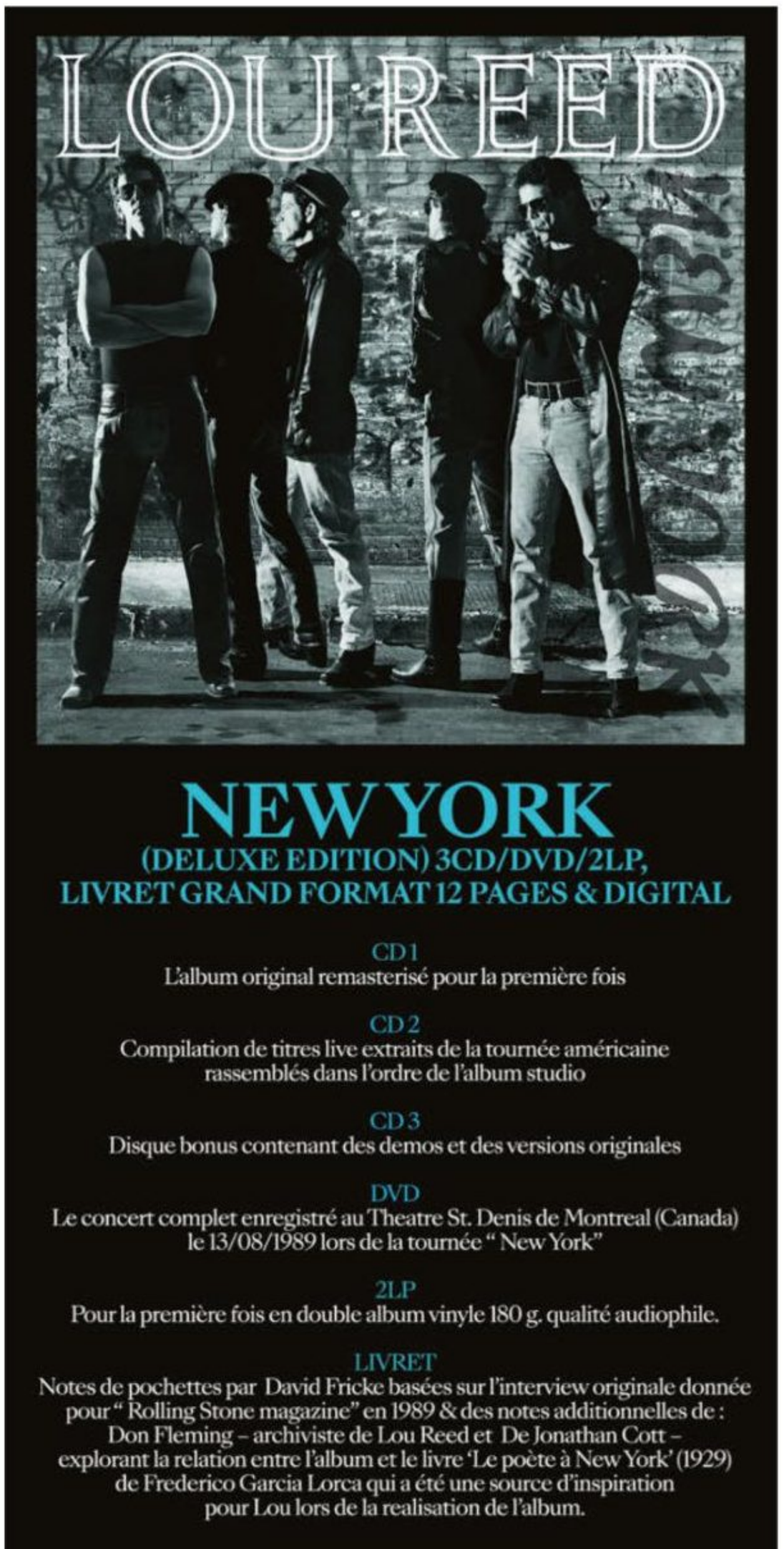
AGENT ANONYME LIMITED

Par ces temps qui coincent, marqués par la pandémie qui s'ajoute aux conflits sociaux pour les uns, à la vraie misère pour les autres et à la maltraitance infligée à la planète pour tous, laisser entendre que Daphne Guinness ne rigole peut-être pas tous les jours peut choquer. De l'extérieur, cette héritière blonde du célèbre brasseur de bière brune, qui évolue dans le monde de la mode et la jet-set, n'est certainement pas à plaindre. Sauf que, bien évidemment, le moindre de ses agissements est scruté et jugé par tous ceux qui ne voient en elle que ses origines. Et que Daphne ait eu envie de se consacrer pleinement à la musique fait parfois rire sous cape. N'en déplaise, pour l'avoir côtoyée en studio à Paris tandis qu'elle enregistrait ce troisième album (et à Londres quand elle mettait en boîte le précédent), on sait qu'elle connaît son affaire. Mélomane sensible aux rockers des années soixante-dix, et avec un faible pour les plus pailletés d'entre eux (Bolan, Bowie…), elle lorgne cette fois vers le disco apparu au cours de la même décennie, essentiellement joué par des musiciens de chair et de sang. Dès le premier titre, Daphne qualifie le genre de "déviant", ce qu'il n'est pas tant que ça puisque la production, ici, est signée Tony Visconti.

Ayant travaillé au studio Sigma en 1974, l'Américain maîtrise le son vintage de Philadelphie comme le démontrent les arrangements (notamment de cordes) de "Permission To Dance", "Refugee D'Esprit" ou "Heaven". Daphne Guinness, un peu comme Amanda Lear avant elle, chante avec tempérament et élégance des textes qui veulent dire des choses ("Other People's Problems") et prouve que cette vocation en est bel et bien une.

✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY



THE DOORS

(COFFRET 2CD+ 1LP)
ÉDITION LIMITÉE NUMÉROTÉE
50EME ANNIVERSAIRE

INCLUS L'ALBUM ORIGINAL REMASTERISÉ
EN CD ET VINYLE 180-GRAMMES
+ 1 CD BONUS CONTENANT DES PRISES
STUDIO INÉDITES ISSUES DES SÉANCES
D'ENREGISTREMENT (70 MN DE MUSIQUE) DONT :

• VERSIONS DE TRAVAIL DE « QUEEN OF THE HIGHWAY », « ROADHOUSE BLUES », « PEACE FROG » ET « BLUE SUNDAY »

• LE TITRES RARE « I WILL NEVER BE UNTRUE »

• DES REPRISES DE « MONEY » (THAT'S WHAT I WANT) ET DE « ROCK ME » DE B.B. KING.

SORTIE LE 9 OCTOBRE

WARNER MUSIC FRANCE · RHINO · THE GOOD SOUND

Disques classic rock

Stray Cats

"Rocked This Town"

SURFGOG/ MASCOT

Tiens, un live des Stray Cats. Ça faisait bien deux mois qu'ils n'en avaient pas sorti un. Le trio se reforme de temps à autre. Ils continuent de tourner parce qu'ils aiment ça, sûrement, et sans doute aussi parce qu'ils brassent plus de monnaie avec les vieilles chansons de leur jeunesse, quand Setzer n'avait pas dix images sur les bras et pesait deux fois moins lourd, qu'avec l'Orchestra, les Nashvillains ou les Swing Cats. Le public veut applaudir le groupe d'avant le grunge et ce répertoire qu'il connaît par cœur. Les chronométreurs de mains gauches sont là pour la Gretsch. Quelles que soient les raisons de leur clientèle, personne ne veut les voir entrer en studio et enregistrer de nouvelles compos qu'ils incluront dans leur

tour de chant. Le folklore des creepers et l'escalade de la contrebasse et de la grosse caisse font pleinement partie de ce répertoire, au même titre que "Stray Cat Strut" ou "Gene & Eddie". La seule surprise de ce live 22 chansons, c'est l'absence de "Red Hot", éventuellement la reprise de "Misirlou". Tout le reste est balisé, breveté, bagué, échantillonné jusqu'à la moindre pression sur la tige vibrato. Energie inépuisable, slap, enfonçage de coins, chant de crooner teigneux, arpèges tentaculaires qui miroitent dans le jazzabilly et la country, note à note fulgurant, décollages d'accords à réaction, shuffles twangy réduits en bouillie sous la paume... Pourquoi cet album live plutôt que l'un des quarante albums live qui l'ont précédé si c'est toujours pareil ? Pour rien. C'est toujours pareil au sommet de l'échelle et, à cette altitude, ce n'est pas du rabâchage, c'est l'éternité d'un Dieu ! ✪✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Bob Mould

"Blue Hearts"

MERGE RECORDS/ MODULOR

Enervé, rapide et mélodique. C'est comme ça qu'on aime notre Bob Mould. Le passage des années ne semble pas entamer l'énergie et la rage de l'ex-leader de Hüsker Dü et de Sugar. Après quelques errements en solo, au début des années 2000, dans le monde de l'électronique, il a repris sa guitare et fait feu de tout bois en trio, sa formule préférée. Avec sa fidèle section rythmique constituée de Jon Wurster à la batterie et de Jason Narducy à la basse, il enchaîne les albums — il s'agit du cinquième qu'ils enregistrent ensemble — tous plus roboratifs les uns que les autres. Celui-ci, particulièrement réussi, avait été annoncé par un titre brûlant et furibond, "American Crisis", accompagné d'une vidéo tout aussi radicale, sur lequel Bob s'en prend à tous ceux qui font qu'on en est là où on en est. On vous laisse découvrir l'affaire. L'album lui-même s'ouvre sur un titre enregistré en solo acoustique, "Heart On My Sleeve", qui traite du changement climatique, presque en douceur. On dirait du Paul Weller ! Mais c'est trompeur. Juste après, l'agression sonore commence, pour notre plus grand plaisir. Il y a du Buzzcocks dans l'art sonore de Bob Mould, dans sa façon de marier avec bonheur des tempos délirants, des guitares tronçonneuses et des

mélodies pop cachées sous tout ce fracas réjouissant. Mais ce qui le met largement au-dessus du lot de tous les énervés à guitares saturées de la planète, c'est bien évidemment la qualité de ses chansons, dont les textes, ici à la fois politiques et personnels, font mouche à chaque fois. Avec ses potes, Bob Mould fait un sacré raffut, mais ceux qui ont également envie d'écouter ce qu'il raconte ne seront pas déçus. Le gars a des trucs à dire. ✪✪✪

STAN CUESTA

Ace of Cups

"Sing Your Dreams"

HIGH MOON RECORDS

La carrière erratique des Ace of Cups encapsule exemplairement un lieu et un temps : San Francisco en 1967, autrement dit le centre du monde d'alors. Les pionnières de ce groupe intégralement féminin surent s'attirer le respect de leurs confrères, écumant régulièrement l'Avalon et le Fillmore, partageant la scène avec Jefferson Airplane ou Hendrix, ce dernier les jugeant "foutument douées" dans une interview au *Melody Maker*. Mais contrairement à leurs homologues masculins, aucun label ne les signa et des maternités multiples marquèrent la fin provisoire de l'histoire. C'est cette période que retrace la compilation "It's Bad For You But Buy It", sortie en 2003 chez Ace Records, regroupant chutes de studio, lives et démos d'époque.

Au-delà de son statut de témoignage, cet album montrait un éclectisme réjouissant, entre garage rock bordélique typiquement franciscanais ("Stones"), ballades au piano virant au cool jazz survolté ("Looking For My Man") et reprises audacieuses ("I Wanna Testify" des Parliament !). En 2016, High Moon Records renoue la chaîne des temps en leur faisant enregistrer leur premier album, éponyme, cinquante ans après la fondation du groupe, épaulées par une armada de croulants d'élite (Bob Weir, Buffy Sainte-Marie, Taj Mahal, Jorma Kaukonen, Jack Casady), suivi aujourd'hui par ce "Sing Your Dreams". On compte bien quelques pures horreurs : le gros hard rock "Put A Woman In Charge" (imaginez Hillary Clinton à bord d'un Kenworth) ou le malencontreux single "Jai Ma", dont la basse flatulente nous ramène aux heures les plus sombres de la discographie de Paul Simon, mais le groovy "Dressed In Black" ou "I'm On Your Side", sous influence "Randy Newman", sauvent l'affaire. Eminemment sympathique. ✪✪✪

VIANNEY G.

All Them Witches

"Nothing As The Ideal"

NEW WEST RECORDS

Il est fréquent qu'un groupe ajoute des membres au fil des années, plus rare qu'il en retranche. Après la défection du clavier Allan Van Cleave en 2018, suivie de celle de son successeur six mois plus tard, Ben McLeod (guitare), Robby Staebler (batterie) et Michael Parks (basse et chant) ont décidé de poursuivre en trio, rassurant leurs fidèles avec des concerts dantesques et un single terrifiant en fin d'année dernière ("1x1"). Enfanté en neuf jours aux studios Abbey Road début mars, "Nothing As The Ideal" est leur premier album dans cette configuration. Premier constat, le son du groupe de Nashville s'est durci. Après une longue introduction — nappes de synthé, coups de tocsin, respiration angoissante — déferle "Saturnine & Iron Jaw" et ses riffs au scalpel, qui redoublent d'intensité, s'apaisent, repartent, moins brutaux toutefois que ceux du deuxième morceau, "Enemy Of My Enemy", ou, un peu plus loin, de "Lights Out". Sur quelques mesures, All Them Witches lorgne vers le thrash, sans s'y adonner réellement : Parks délivre des lignes mélodiques subtiles, le chant est contenu, laissant aux instruments le monopole de la violence. Ici, un long tunnel s'élargit, rétrécit, laissant filtrer différentes variations

de lumière dans une transe insidieuse ("See You Next Fall"). Ailleurs, une broderie acoustique relate la fondation de Rome ("The Children Of Coyote Woman"). Deux splendeurs : "41'", superposition de riffs incisifs et de mélopée planante, profonde, et "Rats In Ruin", ballade désenchantée résolue dans des scansions de slide qui s'élèvent un peu plus haut à chaque relance. Tout du long, le groupe déploie une spiritualité diffuse, un supplément d'âme qui lui permet de transcender ses influences (Black Sabbath, le Floyd de 71 ou Kyuss) et de se distinguer d'un grand nombre de ses contemporains. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

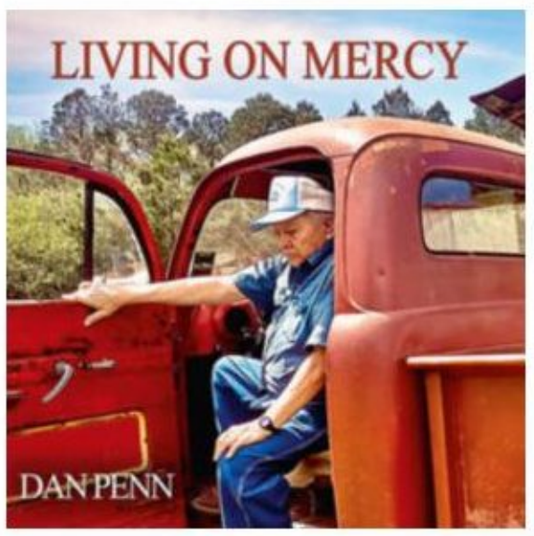
Disques classic rock

Dan Penn

"Living On Mercy"

LAST MUSIC CO

Signataire des immortels "I'm Your Puppet", "The Dark End Of The Street" ou "Do Right Woman – Do Right Man", Daniel Pennington *alias* Dan Penn, né en Alabama en 1941, n'a rien à prouver. Satisfait d'entendre ses œuvres interprétées par d'autres, dont Aretha Franklin, Percy Sledge, Otis Redding, Janis Joplin ou les Box Tops, il ne passe derrière le micro qu'en de rares occasions. C'est d'autant plus regrettable que cet ancien chanteur des Mark V et des Pallbearers, aux côtés de Spooner Oldham et Donnie Fritts, possède une belle voix vibrante de sentiments, idéale pour la soul méridionale où se croisent country, gospel, blues, etc. Dans un art basé sur l'authenticité, il est inévitable que le cap des quatre-vingts ans



nourrisse l'inspiration. A Muscle Shoals et à Nashville, accompagné par Will McFarlane (guitare), Clayton Ivey (claviers), Michael Rhodes (basse) et Milton Sledge (batterie), que renforcent choristes et soufflants, Dan Penn évoque le temps qu'il lui reste ("One Of These Days"). Des phrases comme *"Your love is like quicksand that won't let go"* ("Living On Mercy") ou *"Somewhere between too much and not enough"* ("Edge Of Love") montrent qu'il n'a rien perdu de son sens de la formule. Même si le métier le considère comme un vestige ("Down On Music Row"), il chante encore l'amour, céleste ou séculier (comment savoir ?), surprenant ("I Didn't Hear That Coming"), heureux ("I Do", écrit pour les Vel Tones, 1966), malheureux ("Blue Motel" des Cate Brothers), entêtant ("See You In My Dreams")... A l'image de sa camionnette sur la photo, Dan Penn affiche beaucoup de miles au compteur, il est un peu cabossé, mais son cœur bat encore et fait battre le nôtre.

★★★★

JEAN-WILLIAM THOURY

Elvin Bishop & Charlie Musselwhite

"100 Years Of Blues"

ALLIGATOR/ SOCADISC

Alligator présente le premier des cinq albums de sa collection automne-hiver, taillés sur le thème "100 Years Of Blues". Bishop avait enregistré ce titre avec le Big Fun Trio, et Musselwhite lui prêtait déjà son harmo. Le guitariste et l'harmoniciste, de soixante-dix-huit et soixante-seize ans, vingt-cinq et trente-cinq albums sous leurs noms respectifs, ont de nombreux points communs : Sudistes blancs devenus célèbres à Chicago au début des années soixante, Bishop commençant par le Butterfield Blues Band, retirés l'un et l'autre en Californie après le succès, le temps d'une solide amitié. Il paraît que Musselwhite a servi de modèle pour Elwood Blues, incarné par Dan Aykroyd. Quant à l'Alligator, il remonte à la source des productions rugueuses qui avaient fait son cachet. Pour le disque lui-même, on reste muet devant l'évidence, il y a peu de chose à en dire comme c'est souvent le cas devant les grands albums de Chicago blues, ici augmenté d'une touche rock, dans le jus des guitares aux shuffles bien crasseux, l'épaisseur des inflexions, l'imagination de Musselwhite et la richesse de sa palette. Car c'est un genre qui n'a de spectaculaire que son refus de l'ostentation. La sauce

ne monte aussi bien qu'à condition de savoir d'instinct quand et où porter le fer, synchroniser toutes les passes et trouver l'intelligence orchestrale miraculeuse qui fera d'une pierre ponce un bouillon gras. On a affaire à des lames exceptionnelles, Bishop et Musselwhite évidemment, mais aussi Bob Welsh (piano, guitare) et Kid Andersen (contrebasse, production). Il faut être très bon pour réussir un pareil coup, et avoir une vie de blues derrière soi.

★★★★

CHRISTIAN CASONI

Delta Spirit

"What Is There"

NEW WEST RECORDS

On ne peut pas tout connaître. Ainsi, on découvre aujourd'hui ce groupe, Delta Spirit, et on apprend en même temps qu'il a été formé en 2005 et a obtenu un grand succès partout sauf en France, notamment avec son dernier album, "Into The Wide", dont la sortie remonte déjà à 2014. En plus, le fait que le groupe publie ce disque de "retour" (alors qu'on ne savait pas qu'il était parti) sur le label New West a tendance à nous induire en erreur. On s'attend à de l'americana pur jus comme il y en a presque trop. Et pas du tout. En fait, cette musique est assez inclassable. Le disque a été mixé par Tchad Blake, qui a travaillé avec la terre entière, de U2 aux Black Keys. Pourquoi on vous dit ça ? A cause de U2. Il y a en effet là-dedans une tentation de rock

héroïque, le genre de truc à en faire fuir plus d'un. Mais en fait non, ça aussi c'est une fausse piste. On ne sait pas trop à quoi se raccrocher. C'est plutôt bon signe. Ainsi, le premier single, "How Bout It" — accompagné d'un clip réellement magnifique — est une très belle chanson élégiaque. Et finalement, plus qu'une grandiloquence à la U2, ce son nous rappelle de grands oubliés de l'Histoire, les Waterboys de Mike Scott — génie méconnu à redécouvrir. Il y a dans la musique de Delta Spirit ce même souffle, cet appel d'air, qui peut à la fois vous soulever, vous ravir, et vous horripiler. Ainsi, ce titre est complètement gâché par un solo de guitare final absolument atroce. Etrange. Le coup du *"succès mondial partout sauf en France"* aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. En gros, cet album hésite entre passages sublimes et flashes de mauvais goût. Qui, comme chacun sait, est une notion très subjective. Alors que faut-il en penser ? On hésite. ✪✪✪

STAN CUESTA

The Pretty Things

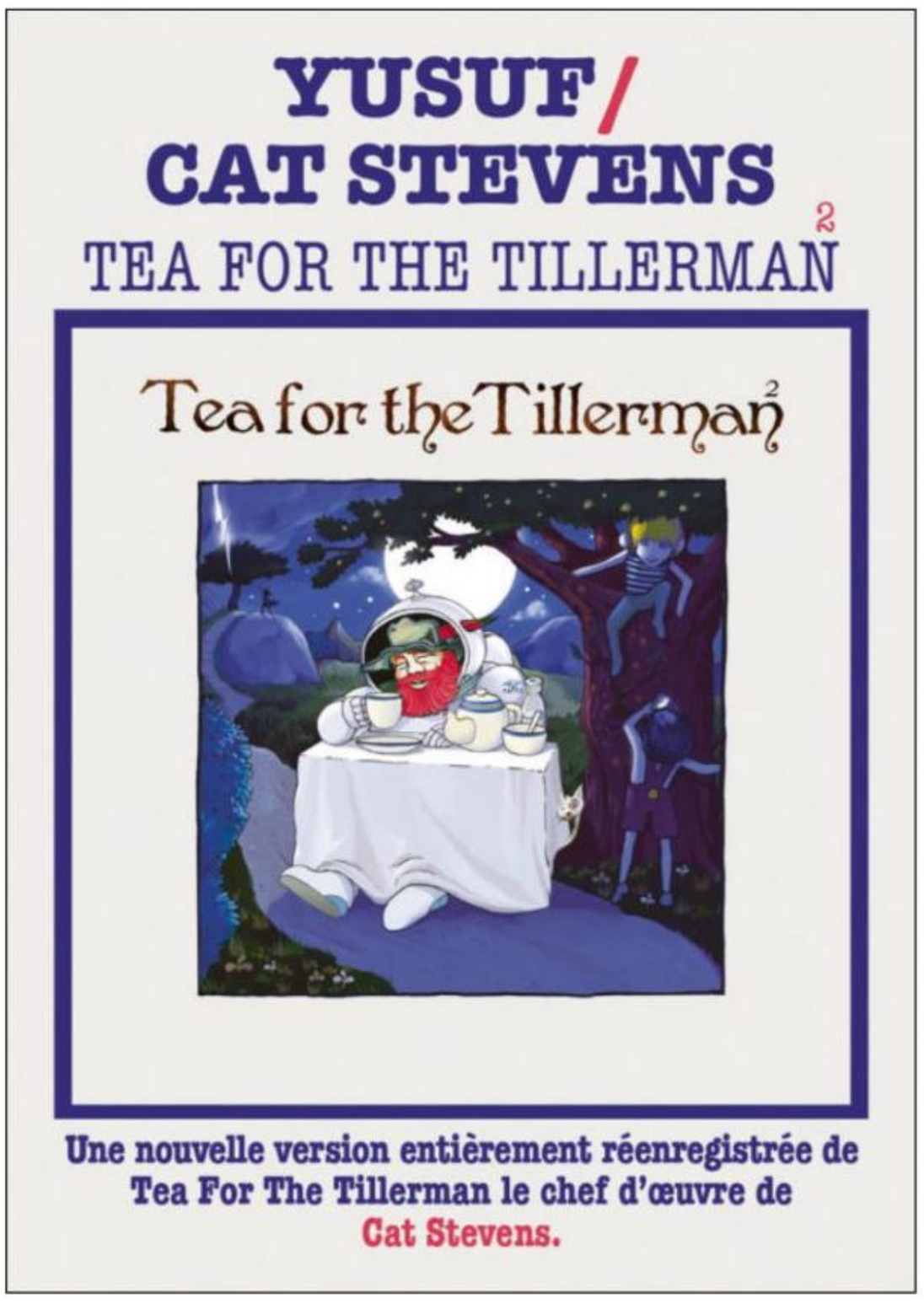
"Bare As Bone, Bright As Blood"

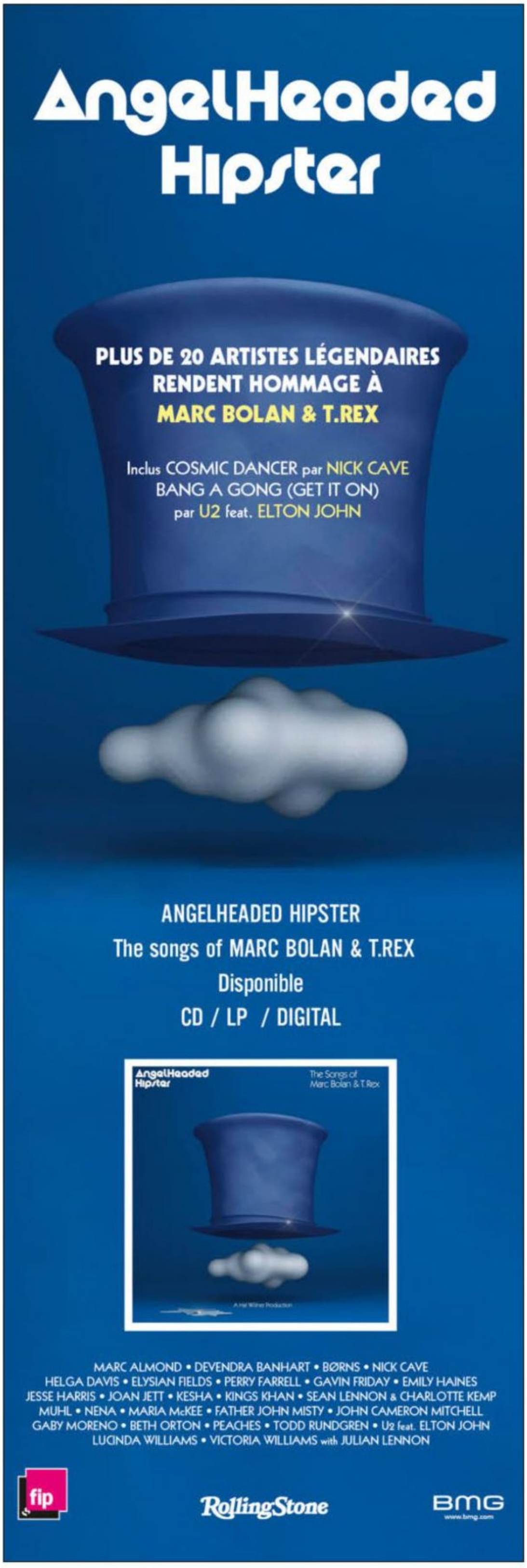
MADFISH

Un fauteuil vide dans la grisaille du décor… L'humeur n'est pas à la rigolade. Il est vrai que l'album sort peu après la disparition d'un des deux fondateurs du groupe, Phil May, chanteur, harmoniciste, auteur, illustrateur, décédé le 15 mai dernier à l'âge de soixante-quinze ans, après un accident de vélo. Depuis 1964, avec le guitariste Dick Taylor, il avait dirigé les Pretty Things à travers diverses phases d'évolution stylistique, la plus marquante restant la première, un R&B à l'anglaise, sale, brut, voire viril. En dépit de l'intérêt porté à "S.F. Sorrow", opéra rock publié fin 1968, les premières amours (le label Chess, Jimmy Reed, etc.) sont revenues dans le répertoire de scène, à la satisfaction des plus anciens supporters. La santé de Phil May devenue inquiétante, un concert d'adieu est donné le 13 décembre 2018 à Londres. David Gilmour et Van Morrison y participent (voir "The Final Bow"). Poussés par Mark St John, manager, producteur (et batteur occasionnel), Phil May et Dick Taylor s'attellent alors à un exercice nouveau pour eux : un album tout acoustique. Cette formule favorise une orientation plus folk/ americana à laquelle prennent part leur bassiste George Woosey (guitare, composition),

ainsi que Jon Wigg (violon) et Sam Brother (banjo). Sensibles à ce qui se fait de plus authentique, ils reprennent des œuvres récentes, "To Build A Wall" (Will Varley, 2016), "The Devil Had A Hold Of Me" (Gillian Welch, 1998)… Quelle que soit la couleur choisie, leur sincérité est indubitable. Ici, en plus d'une expertise rodée sur scène et en studio depuis cinquante-cinq ans (superbes entrelacs de guitares), l'émotion naît de cette voix fragilisée par l'âge et la maladie, mais qui reste gracieuse et, comme toujours, d'une honnêteté à vous fendre le cœur. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY





Disques français

Dani

"Horizons Dorés"

WASHI WASHA/ WARNER MUSIC

Voici un disque étonnant. Une voix, une guitare, exercice casse-gueule, surtout que Dani, qu'on adore, n'est pas La Callas, elle ne nous en voudra pas de le rappeler... L'option choisie est celle qu'elle pratique sur scène depuis plusieurs années : un superbe duo avec la guitariste et chanteuse Emilie Marsh. Non seulement cette jeune femme a une classe folle (elle porte sa guitare très bas, elle a un super look), mais en plus elle joue bien. Ensemble, elles reprennent des chansons tirées du vaste répertoire de Dani, et les réarrangent dans cette optique épurée — avec parfois une petite boîte à rythmes, mais rien de trop. En concert, ça marche très bien, si bien qu'elles ont décidé d'en faire un album. On y retrouve de délicieux

titres obscurs comme "Les Artichauts", écrite par Frédéric Botton à l'époque de l'Alcazar (en 1967 sur le EP "H Comme Hippie" !) ou "N comme Never Again", de Marc Minelli et Pierre Grillet, à l'origine enregistré en 1993 avec Jean-Jacques Burnel... Il y a aussi des chansons plus récentes, dont trois inédites déjà rodées sur scène, souvent dues à la plume de ce même Grillet, mises en musique par François Bernheim. Des vieux de la vieille qui assurent. Mais aussi un duo avec JoeyStarr — très sympa. Dani s'amuse et se fait plaisir. Le résultat est un disque intimiste, très agréable, qui met parfaitement en valeur sa voix grave, parfois chuchotée, toujours ironique. Certaines chansons sont meilleures que dans leur version originale. Dani leur donne ainsi une seconde chance, car pour l'auditeur lambda, tout ici est nouveau. Dommage qu'elle n'ait pas inclus la formidable "Vive L'Enfance" de 1969 qui conclut ses concerts, un véritable chef-d'œuvre d'émotion. La prochaine fois ? ✪✪✪

STAN CUESTA

The Crumble Factory

"Darling Lemonade"

TOOLONG RECORDS/ DIFFER-ANT

L'impression première est celle d'une douceur portée par l'harmonie des deux voix, masculine et féminine, et par une quiétude instrumentale enjôleuse ("Your Hair", "Golden Green"). On se dit alors que l'album mérite bien son titre rafraîchissant et sucré. Mais le troisième morceau "Follow Me Down Jack") bouscule ce jugement avec ses montées de tension soudaine et ses guitares offensives, tout comme le suivant ("Walter Is Dead"), dont les envolées psychédéliques et les chœurs majestueux, transportent la ballade dans une autre dimension (que l'on retrouvera par la suite dans les progressions ascendante et descendante du somptueux "Grand Parade"). Cette façon de déjouer les pronostics et de bousculer toute identification hâtive se poursuit ainsi jusqu'au final acoustique ("September Song") en mitonnant la chanson à toutes les sauces, gouleyantes ou bien épicées, et en se réservant quelques incartades plus musclées. Pour son troisième album depuis 2013, The Crumble Factory atteint les sommets d'une indie pop anglophone placée sous le patronage de Teenage Fanclub et des Pixies. Le quatuor toulousain livre douze morceaux pétris de délicatesse : ils font la part belle aux chants nostalgiques et aux

guitares omniprésentes qui baignent souvent dans une reverb onirique mais sont capables d'éclats acérés. Il excelle dans une pop aérienne et lumineuse caractérisée par des mélodies accrocheuses. Sa douceur combative évite toute uniformisation et réserve bien des surprises sous forme de collages inattendus, dont le très concis "Days Of Salesman" offre une image saisissante grâce son alternance judicieuse de rythmes et de riffs obsessionnels, avec de brèves parenthèses planantes. ✪✪✪✪

H.M.

Romain Humeau

"Echos"

SEED BOMB MUSIC/ L'AUTRE DISTRIBUTION

Il est des albums qui relèvent de l'évidence et séduisent instantanément, et d'autres qui ne se révèlent que sur la longueur et affirment leur intérêt insidieusement. Le cinquième album solo de Romain Humeau (par ailleurs leader depuis plus de vingt ans du groupe bordelais Eiffel) est de ceux-là. Après une ouverture acoustique au piano qui lorgne vainement du côté de l' "Imagine" de Lennon, puis un premier essai anglophone bancal, il faut attendre le troisième titre au nom prémonitoire ("Petite Faille Dans L'Espace Continuum Temps") pour que le charme opère : un halètement, un début adepte de la ligne claire, et puis les guitares se déchaînent et le morceau évolue tout en contrastes

entre pauses et éruptions soniques. Les choses sérieuses commencent avec ce virage rock beaucoup plus excitant que la tentation, réitérée plus tard, d'une pop un peu doucereuse ("Odyssée") : Humeau, responsable de l'écriture et de la composition mais également de la réalisation et du mixage, n'est jamais aussi pertinent que lorsqu'il renoue avec une tension convulsive qui dynamise et électrise son propos. Et ses essais anglophones sont les plus réussis, comme si l'anglais lui convenait mieux vocalement : "Tryin' To Be A Girl", lancinante ode à la transexualité, joue la carte de l'éclectisme instrumental en faisant intervenir clavecin, mandoline et orgue de Barbarie, mais préserve son aspect très british sous influence Kinks. Et, comme par hasard, c'est le choix linguistique qu'il entérine pour un final percutant : "Pretty Girls In A B.W.W." et le bilingue "L'Art De La Joie" prennent brillamment la tangente dance et fun tout en préservant leurs fondations rock. ✪✪✪

H.M.

Hervé

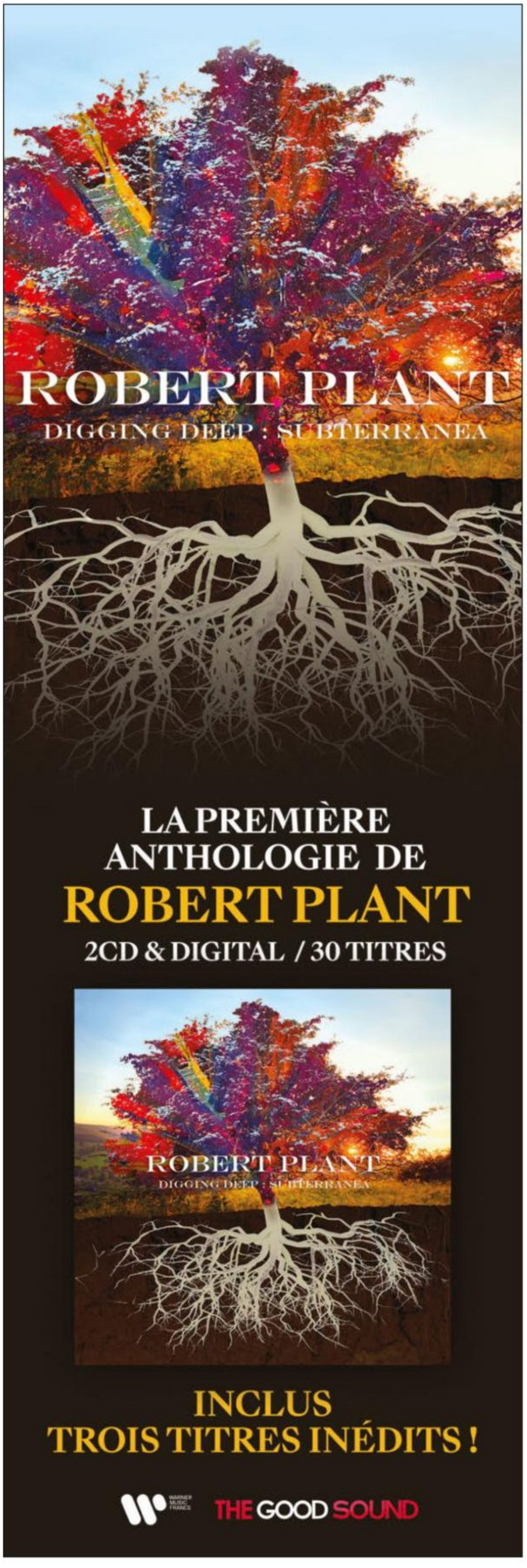
"Hyper"

INITIAL ARTIST SERVICES

L'ouverture, aussi concise que son titre est long ("Le Premier Jour Du Reste De Ma Nuit"), impressionne instantanément avec son groove irrésistible, sa mélodie addictive, le phrasé singulier du chant et la force du texte. Dans la foulée, le craquant "Trésor", avec ses clins d'œil musicaux à "Gaby", évoque la figure tutélaire d'Alain Bashung, référence assumée et revendiquée d'un jeune prodige qui n'hésite pas, par la suite, à proposer une superbe version sérieusement remaniée et modernisée de l'un de ses essais enregistrés à Memphis, "La Peur des Mot" (que le Maître, grand amateur de reprises décalées, aurait certainement appréciée). Au carrefour de la pop, du hip-hop, des musiques électroniques et de la chanson, Hervé impressionne par sa détermination et la puissance évocatrice de ses morceaux ("Addenda", "Si Bien Du Mal", "Cœur Poids Plume"). Représentatif, comme Eddy de Pretto, de cette nouvelle vague d'hommes à tout faire en solo, mais assumant en plus la fonction de producteur et d'éditeur, il conçoit tout à la maison (piano, claviers, programmations, chœurs), avant d'en confier le mixage à Julien Delfaud (Etienne De Crecy, Phoenix, Gaëtan Roussel, Benjamin Biolay) qui peaufine l'ensemble et lui confère l'éclat et le relief requis pour

mettre en valeur ses compositions et leur potentiel dansant, son flow, sa voix attachante et ses textes qui savent poétiser descriptions du quotidien *("Le silence a disparu/ Ca me fait aussi peur que le vacarme")*, états d'âme *("Je sais pas sauter d'un train qui déraille")* et effusions amoureuses *("J'ai le cœur qui bat pour toi/ Cent fois par minute")*. Ce premier album qui regorge de trouvailles et de réussites s'affirme comme une révélation et un coup de maître. ✪✪✪✪

H.M.



Rééditions du mois

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Lou Reed

"NEW YORK - DELUXE EDITION"

Rhino/ Warner

L'année 1989 a vu le retour de trois légendes majeures. Bob Dylan avec "Oh Mercy", Neil Young avec "Freedom", Lou Reed avec "New York". La chute du mur de Berlin ayant eu lieu au mois de novembre de cette même année, ce ne peut donc pas être ce joyeux événement qui a réveillé les trois musiciens. Peut-être en avaient-ils tout simplement assez du son des années quatre-vingt, sans doute se sont-ils tout simplement retrouvés, après s'être sérieusement égarés. Lou Reed n'était pas le pire de la bande — Dylan et Young ont également fait n'importe quoi durant la première moitié des années quatre-vingt —, mais avec le revival du Velvet Underground (le livre "Uptight", la compilation "V.U" et l'obsession du rock indé anglais pour le groupe), il devenait urgent qu'il se reprenne. L'homme a eu un parcours en dents de scie et avait déjà sorti dans les années soixante-dix des albums moyens ("Rock And Roll Heart", "The Bells", "Sally Can't Dance" ou le franchement abominable "Growing Up In Public"). Puis il y eut deux ans après le charmant mais léger "Coney Island Baby", le grandiose chaos de "Street Hassle" où l'on retrouvait un Lou plus fielleux que jamais. Après quoi, il sortit deux albums quasi nuls, avant d'embaucher le grand guitariste Robert Quine et le bassiste Fernando Saunders, pour publier le fabuleux "The Blue Mask". Un album moins fou que "Street Hassle", mais plus majestueux. C'était l'époque où Reed avait décidé de devenir sobre et était fou amoureux de sa compagne Sylvia Morales, qu'il épousera en 1980. "The Blue Mask" était un petit chef-d'œuvre, mais comme souvent auparavant, Lou Reed déçut tout le monde avec le suivant, "Legendary Hearts", pas désagréable mais vraiment trop pépère. Puis il vira Quine, avec lequel les liens étaient devenus très tendus à l'époque de "Live In Italy".

Un coup de maître

Il y eut ensuite "New Sensations", plein de belles compositions mais gâché par un son de batterie horrible. Et lorsque, en 1988, il publia l'épouvantable "Mistrial", l'homme avait l'air complètement perdu. Un an plus tard, il était de retour, triomphant avec "New York" qui ressort ces jours-ci en version Deluxe (avec plein de live et de démos). Avec un nouveau guitariste et un nouveau bassiste (le jeu fretless de Saunders était devenu assez fatigant), le mot d'ordre semblait être : *"On resserre tous les boulons et on fait du rock'n'roll"*. Dédié à la ville qu'il a tant évoquée durant sa carrière, "New York" est un concentré de bonnes compositions ("Romeo Had Juliet", "Dirty Blvd", "There Is No Time", "Halloween Parade") aux textes comptant parmi ses meilleurs. Il envisage même d'avoir un enfant sur "Beginning Of A Great Adventure" (cela n'arrivera pas car il quittera Morales, une femme qui dirigeait sa carrière d'un gant de fer, pour la plus douce Laurie Anderson) et sort même sa première chanson politique avec "Good Evening Mr Waldheim". Mo Tucker est même présente sur un titre. "New York" fut un coup de maître, une révolution inespérée dans une carrière qui semblait en fin de course. S'ensuivit une tournée triomphale — les concerts à l'Olympia étaient magiques, il y reprenait même "Sweet Jane" dans sa version originale en remerciant les Cowboys Junkies d'avoir ressorti le pont qu'il avait supprimé depuis tant d'années —, l'homme était visiblement heureux, et ses fans extatiques. Inspiré par la parution du "Journal" d'Andy Warhol, il décida de lui consacrer un album entier en collaboration avec John Cale. Un pari osé tant les relations entre les deux hommes ont toujours été compliquées (et voleront en éclats après la calamiteuse réunion du Velvet Underground quelques années plus tard). "Songs For Drella", malgré quelques faiblesses, reste un grand album. Nous étions alors en 1990, Lou Reed était en forme. Pour la dernière fois. Dans les années qui suivront, rien ne sera plus jamais du niveau de "New York". Il y aura quelques bricoles à picorer sur "Magic And Loss", pas grand-chose sur "Set The Twilight Reeling", et rien du tout sur "Ecstasy", "The Raven" et "Lulu", sa collaboration grotesque avec Metallica. Et puis, un jour d'octobre 2013, *"le roi de New York"*, comme le surnommait David Bowie, nous a quittés. Mais, comme il le chantait sur "Open House" ("Songs For Drella") : *"There are no stars in the New York sky, they're all on the ground"*.

Photo DR

The Rolling Stones

"GOAT'S HEAD SOUP SUPER DELUXE EDITION"

Universal

Photo Hipgnosis - DR

Evidemment, après un enchaînement de quatre albums magiques ("Beggars Banquet", "Let It Bleed", "Sticky Fingers" et "Exile On Main St"), "Goats Head Soup" (1973) peut faire pâle figure. Ce qui lui manque : de grandes chansons. Il n'y a pas ici les équivalents de "Salt Of The Earth", "Gimme Shelter", "Sway" ou "Tumbling Dice", et d'ailleurs, l'album commence par un morceau très médiocre, "Dancing With Mister D" (encore un truc avec le diable, sans doute celui de trop). Pour autant, "Goat's Head Soup" n'est pas à négliger, loin s'en faut… "Exile On Main St." avait été un foutoir total et génial bricolé entre la Côte d'Azur et Los Angeles. Mick Jagger, qui n'a jamais particulièrement aimé ce double mythique, et qui n'a jamais non plus aimé le bordel, a décidé de rameuter ses troupes en Jamaïque afin d'y trouver luxe et confort, mais aussi pour remettre un peu d'ordre, surtout au moment où Keith Richards commençait à devenir un junkie très sérieux. "Exile..." avait été un album basique, avec quelques cuivres et des chœurs limite gospel, "Goat's Head Soup" est plus opulent. Trois musiciens jouent du clavier (le grand Nicky Hopkins, le groovy Billy Preston qui touche sa bille au Clavinet funky, et le fidèle Stu Stewart), trois hommes assurent les cuivres, les fidèles Jim Price et Bobby Keys aux saxophones, ainsi que Chuck Finley à la trompette. Andy Johns est l'ingénieur du son et Jimmy Miller, habitué du groupe, la production. La pochette est conçue par le vieux complice (et ancien mari de Catherine Deneuve) David Bailey : pour la première fois, seul Jagger y figure, le reste du groupe apparaissant à l'intérieur. C'est un signe : le chanteur commence à prendre les rênes au moment où son partenaire se met à débloquer. Malgré la comparaison inévitable avec ses prédécesseurs, "Goat's Head Soup", sans être génial, reste un grand album des Stones, et notamment de la période Mick Taylor, qui est la préférée de nombreux fans (un choix contestable car "Beggars Banquet" et "Let It Bleed" ont été réalisés sans lui). On y trouve une certaine ambiance, différente de celle d' "Exile...", le mix est moins boueux, et Jagger y chante à merveille (*"J'ai donné tout ce que j'avais sur ce disque"*, a-t-il déclaré). Les morceaux rock, à l'exception de "Silver Train", presque digne de "Rocks Off", sont corrects (l'inévitable hommage à Chuck Berry, "Star Star", qui s'intitule en réalité "Starfucker", "Doo Doo Doo Doo Doo (Heartbreaker)" ou le très funky "100 Years Ago". Mais ce sont les ballades, deux en particulier, qui brillent. La troisième est celle qui a fait un carton mondial, surtout à l'époque où les jeunes dansaient encore des slows. Il y avait de sérieux gourdins dans les pantalons lorsque Jagger couinait comme c'est pas permis *"Ayengiiiie"*. Le truc pénible est devenu un classique du genre sirupeux, au même titre que "Hotel California". Les deux autres jouent quelques étages au-dessus et comptent parmi ce que les Rolling Stones ont fait de plus beau. D'abord, "Coming Down Again", chantée par Keith et Mick *("She was dying to survive")*, avec sa wah wah si délicate, ses sax à la douceur infinie et une ligne de basse de Bill Wyman digne de Paul McCartney (il faudra bien qu'un jour quelqu'un reconnaisse quel grand bassiste il fut). Ensuite, merveille des merveilles, "Winter". Des guitares à la Curtis Mayfield, un solo ultra-fluide

Epoque où les jeunes dansaient encore des slows

de Mick Taylor, puis des arrangements de cordes qui explosent le morceau. On n'est pas loin de "Moonlight Mile", d'autant que Mick n'a jamais aussi bien chanté. Lorsqu'on écoute ce disque, on a l'impression que les Rolling Stones se reposent et se détendent après le pandémonium des années précédentes. Le succès de "Angie" va asseoir définitivement leur statut de stars, surtout après le relatif échec d' "Exile...". Ce qui ouvrira grand la porte à l'auto-caricature de "It's Only Rock And Roll", album très médiocre, puis de "Black And Blue", sur lequel il n'y a rien à sauver. Ils retrouveront leur vitalité avec "Some Girls", excellent, puis sortiront du placard des vieilleries pour constituer l'intégralité de "Tattoo You" et obtenir un tube avec un morceau très quelconque ("Start Me Up"), presque indigne d'eux. Après cela, le reste ne compte pas… Pour cette édition, les fans ont de quoi saliver : trois titres inédits dont un avec Jimmy Page, des versions alternatives, et surtout le mythique live "The Brussel Affair", qui a longtemps été le bootleg favori des fans avec "Welcome To New York!" (1972). Le groupe y est en pleine forme, Mick Taylor aussi. Après quoi, il ne tardera pas à s'en aller, estimant que ses contributions à la musique du groupe n'étaient pas assez reconnues (Ian McLagan dira la même chose des années plus tard, tout comme Bill Wyman). Mick et Keith ne partagent jamais…

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

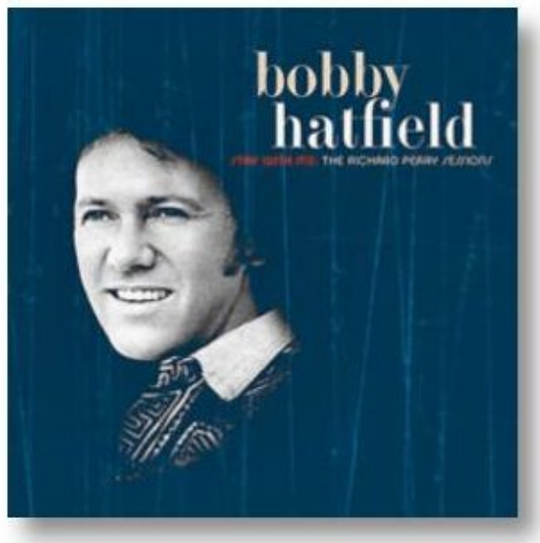
On peut faire de la mauvaise musique et avoir bon goût

Bobbie Gentry

"THE DELTA SWEETE"

Capitol/ UMC (Import Gibert Joseph)

Le somptueux coffret évoqué dans ces pages il y a plusieurs mois n'étant pas forcément à portée de toutes les bourses, rappelons qu'il est possible de s'acheter les disques de la dame à l'unité. Cela tombe bien, l'un de ses plus grands albums, "The Delta Sweete", vient d'être réédité dans une version superbe réunissant la version originale mono et un remix stéréo d'après les pistes originales. Les puristes sauront évidemment dans quel format l'écouter. Récemment repris en intégrale par les Flaming Lips — ce qui prouve qu'on peut faire de la mauvaise musique et avoir bon goût —, cet album de 1968 qui faisait suite au fameux "Ode To Billie Joe" et qui avait propulsé la Gentry en haut des charts, est un pur chef-d'œuvre… Avec James Burton et des arrangements de cuivres parfaits, l'immense chanteuse aligne les splendeurs, de "Okolona River Bottom Band" à "Louisiana Man", sans oublier des reprises démentes de "Big Boss Man" ou "Parchman Farm". Mais c'est sa merveille matinale, "Mornin'Glory" qui illumine cet album. Qui ne voudrait pas être réveillé au son de cette déesse sudiste ?



Bobby Hatfield

"STAY WITH ME : THE RICHARD PERRY SESSIONS"

Omnivore (Import Gibert Joseph)

Oh la la, ce choc ! En 1971, celui qui avait chanté (seul) "You've Lost That Loving Feeling", une performance hallucinante produite par Phil Spector, devait enregistrer un album avec un jeune producteur à la mode, Richard Perry (c'est lui qui s'était occupé de "Nilsson Schmilsson"). Bobby Hatfield était en solo, les Righteous Brothers étant désormais de l'histoire ancienne… Les séances se sont étalées entre les Etats-Unis et Londres où, à Abbey Road, Ringo Starr, Klaus Voorman, Al Kooper, Bobby Keys et Jim Price sont venus prêter main-forte. Pour des raisons obscures, seuls deux singles sont sortis, mais aucun album n'est jamais paru. Ce qu'il reste de ces séances est absolument bouleversant : Hatfield s'attaque à un monument, un Everest musical, le classique et grandiose "Stay With Me" de Lorraine Ellison… Et il fait aussi bien ! L'exploit était inimaginable. Rien que pour cela, cette compilation est indispensable, le reste étant tout aussi passionnant, en particulier "Oo Wee Baby, I Love You" et sa superbe reprise de "What Is Life" de George Harrison. Quand on pense aux grands chanteurs de soul blancs (la fameuse *blue eyed soul*), on imagine toujours des organes puissants, éraillés et pleins de testostérone à la Tom Jones ou Chris Farlowe. Bobby Hatfield, avec sa voix cristalline, les coiffe tous au poteau. Il était tout simplement l'un des plus grands chanteurs de son temps.

"Crawling Up A Hill

"A JOURNEY THROUGH THE BRITISH BLUES BOOM 1966-71"

Grapefruit (Import Gibert Joseph)

Un coffret de trois CD rempli à ras bord pour les fans de guitare blues électrique… Début des années soixante, Royaume-Uni. Des groupes se passionnent pour le blues mais en rendent des versions sages, concises (comme les Rolling Stones avec "I'm A King Bee" ou "Little Red Rooster"). Chez les Yardbirds, Eric Clapton est le premier à sortir de vrais solos, mais il quitte le groupe avant même qu'il n'enregistre un premier album studio (le live "Five Live Yardbirds" est aussi inaudible que "Metallic KO"). "For Your Love" le dégoûte : trop commercial, c'est un puriste. Les Stones se mettent à la soul et à la pop, Clapton file chez les Bluesbreakers de John Mayall, qui sortent leur premier album en 1966, au moment où le genre est considéré comme ringard. La seconde vague du british blues boom est lancée. C'est l'objet de cette anthologie qui regroupe les plus connus (Blues Breakers, Fleetwood Mac, Yardbirds pour une version délirante de "I'm A Man" captée avec Jimmy Page en 1967, Chicken Shack, Savoy Brown), mais également beaucoup de raretés comme un enregistrement inédit de Alexis Corner avec Robert Plant au micro, ainsi que les débuts de Dave Edmunds chez Love Sculpture, Rory Gallagher ou de Gary Moore. On peut ironiser sur ces petits Blancs, pâles comme des yaourts, qui fantasmaient sur Chicago et le Mississippi, sans jamais, évidemment, reproduire la grandeur des enregistrements de Buddy Guy ou d'Otis Rush, et qui peinaient à écrire de bonnes compositions quand ils ne se contentaient pas de faire des reprises apportant peu aux morceaux originaux, mais on ne peut pas leur en vouloir d'avoir permis aux Américains de découvrir (et non pas de redécouvrir) leur propre folklore. Belle remasterisation et livret passionnant.

NU

And Also The Trees

"AND ALSO THE TREES"

AATT/ Differ-Ant

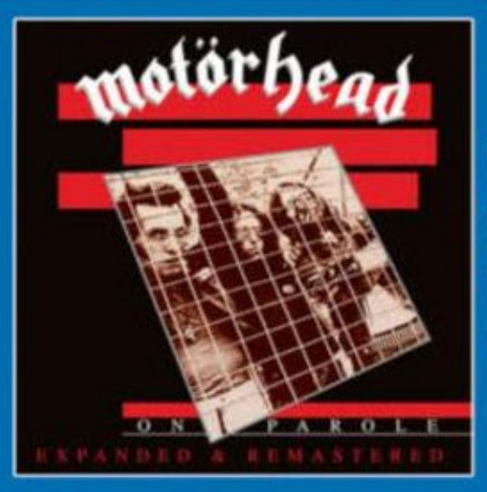
"Trop anglais pour les Anglais", selon John Peel qui, en 1983, diffuse leur premier 45 tours, "Shantell", produit par Laurence Tolhurst des Cure, les And Also The Trees n'en sont pas moins l'un des groupes les plus brillants de la prolifique scène post-punk anglaise. Et la réédition de ce premier album, sans titre — ou sans nom, c'est égal — en apporte la confirmation. Sur la pochette, le paysage, dégradé de vert sous un ciel gris, celui de la lande brumeuse du Worcestershire, reconduit un autre imaginaire anglais : pastoral, gâté par ce spleen si audible dès le titre d'ouverture, "So This Is Silence" — avec sa guitare stridente et sa rythmique sèche évoquant "Strange Day" des Cure. La comparaison s'arrête ici, et la trajectoire des Trees le montrera assez, même si le quartette de Crawley mené par Robert Smith a bien joué un rôle décisif dans la mise en selle du groupe. Les Trees se situent sur un bord plus folk, où l'on perçoit l'impact d'un environnement rural loin de l'exaspération neura-sthénique des villes, loin aussi du désespoir de cet entre-deux, 1978, an un post-apocalypse punk et année de la formation du groupe alors que sont publiés des albums majeurs comme "Join Hands" de Siouxsie And The Banshees ou "Unknown Pleasure" de Joy Division. Simon Huw Jones a alors dix-huit ans, son frère, Justin, quatorze. Ce dernier, ayant acquis une Höfner d'occasion, donne l'idée d'un groupe dont Simon assurera le chant. Voisins de fermes âgés de seize et quatorze ans, les frères Graham et Nick Havas tiendront la basse et la batterie. Répétitions dans une laiterie convertie en studio de fortune ; matériel d'amplification DIY ; premiers concerts dans le coin à partir de 1980. Une démo est mise au point, contenant l'épique "Talk Without Words", qui atterrit chez Fiction. Subjugué, Smith prend ses cadets sous son aile, les invite sur les tournées consacrées à "Faith", puis sur celle de "The Top" en 1984, assurant une audience fidèle aux Trees qui, en l'espace de quatre ans, auront affirmé un style bien à part, au romantisme d'une beauté intacte. ❑

Alexandre Breton

Le choix des disquaires GIBERT JOSEPH

C'est tellement mieux de pouvoir toucher ce que l'on écoute !

Prince / *Sign O' The Times*
Superdeluxe:
8CD+DVD / 13LP+DVD
Deluxe: 3CD / 4LP
2CD / 2LP Vinyles colorés
(Warner)



Motörhead / *On parole*
expanded and remastered
CD / 2LP
(Warner)

Idles / *Ultra Mono*
CD digipack / LP
LP couleur vortex noir et blanc
LP gatefold + book 28 pages
Cassette
(Partisan records)

Elliott Smith / *expanded 25th anniversary edition*
2CD + Book
2LP + Book
(Kill rock stars)

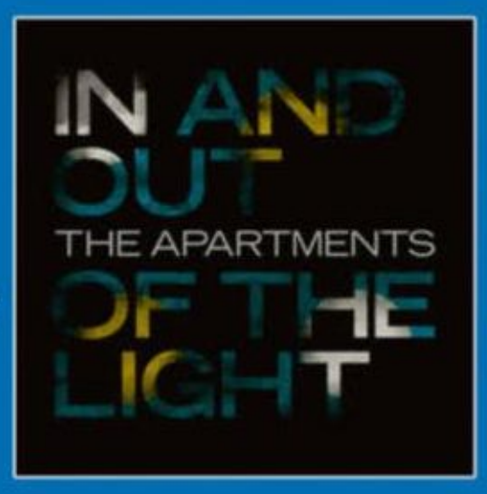
Run The Jewels / *RTJ4*
CD / LP / 4LP Edition Deluxe
Vinyle Néon Magenta et or
(Warner)

Pretty Things /
Bare as bone,bright as blood
CD / LP
(Madfish)

Thurston Moore / *By the fire*
CD / 2LP Transparent orange
2LP audiophile noir
(Daydream library)

Black Sabbath / *Paranoid*
super deluxe edition
4 CD / 5LP
(Warner)

Tom Petty /
Wildflowers & all the rest
2CD / 2LP
5CD / 8LP
(Warner)



The Apartments /
In and out of the light
CD digipack 2 volets+livret
LP jaune opaque,
édition limitée à 500 ex
(Talitres)

@gibertdisc

www.gibert.com

GIBERT JOSEPH

Paris St-Michel • Paris Barbès • Versailles • St-Germain-en-Laye •
Chalon-sur-Sâone • Toulouse • Lyon • Vaulx-en-Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

Rock'n'roll en camisole de force

Asylum Choir

"LOOK INSIDE"

Smash Records/ Mercury

LOS ANGELES, 1967. Puceau de vingt ans à peine débarqué de son Texas profond, Marc Benno parvient à refourguer sa première composition. A un groupe nommé Le Cirque. Des clowns français, d'obscurs saltimbanques ? Non : derrière cet alias, Leon Russell. Le poilu, barbe et chevelure à profusion, affiche vingt-cinq ans, mais son CV dépasse déjà la longueur de son impressionnante tignasse. A quatorze ans, il joue déjà dans un groupe avec JJ Cale. Deux ans plus tard, il parcourt les Etats-Unis avec Jerry Lee Lewis. En 1960, recruté par Phil Spector dans la Rolls des musiciens de studio, le Wrecking Crew, il pianote pour The Ronettes, The Crystals, Jack Nitzsche, Everly Brothers, Frank Sinatra… Le clavier sur "River Deep-Mountain High" d'Ike & Tina Turner ? Leon. Il compose aussi à droite à gauche — "Everybody Loves A Clown" pour Gary Lewis And The Playboys devient "Tout Le Monde Rit D'Un Clown" chanté par Claude François. Le piano électrique sur "Mr Tambourine Man" des Byrds ? Leon. Le même Leon participe aux sessions abracadabrantes de "Pet Sounds", c'est également lui qui édifie les incroyables arrangements de "Echoes" de Gene Clark. Au sein du Wrecking Crew, le tendron, c'était lui. Désormais, le jeune vétéran bosse avec des drogués de son âge, avec qui il s'éclate dans les lupanars du Sunset Strip. Il a construit son propre studio, Skyhill, à Hollywood. Le temps est venu de lancer son projet psychédélique — Le Cirque. En face A, "Land Of Oz", petite pépite psych-pop, mélodie raisonnable zébrée d'effets sonores déraisonnables, dans l'air (acid) du temps. En comparaison, la face B, "I'll Be Thinking Of You", composition moelleuse de Marc Benno, reste bien peignée, ce qui n'empêche pas Leon de proposer au boutonneux un partenariat. Leur première décision révèle deux associés malins : abandonner le blase circassien et prendre comme nom de guerre Asylum Choir, le chœur de l'asile. Leur vision de la contre-culture, des falbalas du psychédélisme reste clownesque, mais sans ironie réactionnaire : en s'incluant au cœur de la piste, dans les yeux des siphonnés. Il ne s'agit pas de partir dans de grandes jams sous LSD, se foutre à poil pour psalmodier des invocations invitant le dieu de la musique et des partouzes à leur révéler les accords célestes des harmonies transcendantales, des rythmes concupiscents et des mélopées cabalistiques, mais de s'enfermer dans la maison-studio de Leon pour composer, avec hauteur, de solides chansons infusées d'humour zinzin. Ouvrant l'album, le pétaradant "Welcome To Hollywood", boosté par des clairons et cuivres : où "Penny Lane" devient une rue parallèle à Sunset Boulevard — parallèle dans son sens dimensionnel. Puis "Soul Food", boogie-swamp administré sous forme de buvard, pas de descente, que des remontées, sur les chapeaux de roue. "Icicle Star Tree" : *Hare Krishna, gobe, c'est du bon, derrière les nuages tu verras George Harrison*. Russell produit parallèlement son projet Daughters Of Albion, Greg Dempsey participe à "Death Of The Flowers" : couplets envapés, ponts escaladés en fanfare, valse mélancolique, addiction garantie. "Indian Style" : plus qu'au Maharishi Mahesh Yogi, un hommage aux Apaches et au peyotl. Vient ensuite l'odyssée "Episode Containing 3 Songs", six minutes débutant par de la musique concrète, coup de fil et coup de Trafalgar, puis "Land Of Dog" et "Mr Henri The Clown", un clébard, un histrion, deux merveilles. On reste au sommet avec "Thieves In The Choir", co-signé par Jerry Riopelle, clavier affilié au Wrecking Crew, gourou pop de The Parade, et l'affaire est bouclée avec "Black Sheep Boogaloo", qui ne doit rien au R&B afro-cubain, et beaucoup au rock'n'roll en camisole de force. Russell assure le clavier, Benno la guitare et tous les instruments pouvant entrer dans les chansons, sitar, clavecin, cordes, cuivres, effets sonores, trouvent une place. L'idée, c'est de prolonger l'expérience "Sgt. Pepper", mais avec l'humour West Coast des Mothers Of Invention — McCartney et Ray Davies version comédie musicale sous un chapiteau du Sunset Strip, avec Al Kooper comme dresseur d'éléphants, Roy Wood comme jongleur, Michael Lloyd de The Smoke déguisé en cow-boy, John Fogerty en tutu de trapéziste. Aux Etats-Unis, l'album sort avec sur la pochette un rouleau de papier toilette. En Angleterre, photo en noir et blanc des deux gus sur fond de dessin chamarré façon 13th Floor Elevators. Ni l'une ni l'autre des pochettes ne trouve preneur : un four. Le duo sort un autre album (nul), chacun traçant ensuite sa propre voie. Russell retourne à des collaborations plus prestigieuses (Stones, Harrison, Dylan, pour situer), devenant en solo une glorieuse attraction du rock américain grâce à sa fantastique dégaine de gangster camé, de maquereau crépusculaire. Benno joue sur "LA Woman", lui aussi faisant carrière (plus modestement) dans le blues-rock. Evadés de l'asile, perdus à la cause psych-pop. *Reviens, Leon, j'ai un acid à la maison !* ★

Première parution : 1968

Photo Jim McCrary/ Getty Images

PAR ERIC DELSART

Pochette ratée pour un album réussi

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Photo Bruno Berbessou

Rééditions

PJ Harvey
"Rid Of Me"
"4-Track Demos"
Island

Suite des rééditions de la discographie de PJ Harvey avec son deuxième album, "Rid Of Me", sorti en 1993. Un disque enregistré avec Steve Albini sur lequel le trio mené par la chanteuse anglaise sonne plus brut que jamais. Empli de distorsion et de feedback, avec la voix de Harvey très en retrait dans le mix, l'album oscille entre moments de pure agression et de tension maîtrisée. Peut-être le véritable chef-d'œuvre de PJ. Cette publication est accompagnée d'une autre, celle de "4-Track Demos", faux troisième album de la musicienne qui contient huit démos sur 4-pistes de "Rid Of Me" et six inédits. Voilà qui devrait satisfaire les fans qui n'avaient pas les moyens de s'offrir les pressages originaux de ces albums jamais réédités auparavant.

The Datsuns
"Headstunts"
Hellsquad

Aussi incroyable que cela puisse paraître, le quatrième album des Datsuns n'était pas sorti en vinyle à sa parution en 2008 (alors que le groupe était signé sur un label nommé Cooking Vinyl, quel paradoxe !). Merci donc à Hellsquad de réparer cet oubli, d'autant que cet album des hard-rockers néo-zélandais figure parmi les meilleurs de leur répertoire. Malgré un titre anagrammatique foireux, "Headstunts" montre que le groupe n'est pas qu'une puissante machine à riffs mais un groupe érudit, capable d'envolées planantes ("Somebody Better") et de *stompers* glam ("Highschool Hodlum").

Arthur Lee
"Vindicator"
A&M/ Elemental

Pochette ratée pour un album étonnamment réussi. En 1972, Arthur Lee décidait enfin de lâcher le nom de Love (dont il ne restait plus aucun membre original) pour publier sa musique sous son propre patronyme. Son premier album solo est un disque au son lourd qui a surpris à l'époque et possède plusieurs excellentes chansons sorties du moule hendrixien ("Find Somebody"). Surtout, l'album possède, avec "Everybody's Gotta Live", un tube intemporel, ici dans sa version originale, moins connue que l'acoustique.

Slowdive
"Just For A Day"
Music On Vinyl

Avec un tel patronyme, Slowdive annonçait la couleur pour son premier album : celle d'un shoegaze qui prend son temps et déploie ses ailes lentement, avec des guitares en toile de fond et des voix éthérées. Le groupe n'atteindra la plénitude de sa formule que plus tard (avec notamment "Souvlaki" en 1993), mais ce disque rêveur possède assez de mélodies marquantes ("Catch The Breeze") pour être aujourd'hui un des meilleurs témoignages des débuts du shoegaze. Belle réédition en tirage limité numéroté sur vinyle orange.

Ted Nugent
"Cat Scratch Fever"
Music On Vinyl

S'il est aujourd'hui une des personnalités les plus polarisantes du rock américain avec ses positions politiques marquées très à droite, l'affreux Ted Nugent fut dans la deuxième moitié des années soixante-dix le plus digne représentant du rock'n'roll made in Detroit. Aussi furieux que sa pochette l'indique, "Cat Scratch Fever", sorti en 1977, demeure le sommet artistique du personnage, avec ses saillies hard rock ("Wang Dang Sweet Poontang") et boogie ("Home Bound"). Porté par son tube éponyme, cet album reste un des plaisirs coupables les plus appréciés des fans de heavy metal et de solos de guitare décomplexés.

Elvie Thomas & Geeshie Wiley
"Rise And Erasure"
Night

L'histoire de ces deux femmes — à l'identité incertaine et dont aucune photo ne subsiste — est aussi mystérieuse que leurs chansons sont magnifiques. En 1930, Geeshie Wiley et Elvie Thomas ont enregistré ensemble six chansons pour le label Paramount, qu'on trouve ici sur ce joli vinyle gravé sur une seule face (l'autre contient une illustration en gravure). Quatre d'entre elles ont été publiées en 78 tours à l'époque. Parmi celles-ci, la déchirante "Last Kind Words Blues" et l'intrigante "Pick Poor Robin Clean", qui bouleversent encore les historiens du blues.

The Bratchmen
"The Easy Sound Of"
Ave The Sound/ Dangerhouse
Skylab/ F.F.Fascination

Ils étaient un ovni en 1994, ils le sont probablement encore en 2020. The Bratchmen, formé autour de jeunes loups de la scène rock niçoise, proposaient une pop ensoleillée hors du temps. Faite de mélodies finement ciselées et de guitares carillonnantes, la power pop douce du groupe n'a pas trouvé son public à l'époque et les musiciens sont passés à d'autres projets. Si DumDumBoys et Playboys sont souvent cités dans leur pedigree, on trouve chez les Bratchmen deux futurs membres des Groovers, dont l'album "Sophisticated Boom-Boom" (2001) demeure un des trésors oubliés du rock français du début des années 2000. "The Easy Sound Of" en est un autre, pour la décennie précédente, et ce premier pressage vinyle devrait enfin lui donner la reconnaissance qu'il mérite.

Nouveautés

LA Chasse
"Sidera"
Et Mon Cul C'est Du Tofu ? / 213 Records

Originaire de Marseille, La Chasse est un duo féminin batterie/ basse qui propose une musique d'une noirceur extrême, entre noise, doom et post-punk. Batterie martiale, fuzz en infrason et chant scandé forment la base de cet album dont la radicalité fascine autant qu'elle séduit. Lancinante, la machine La Chasse avance doucement et finit par emporter l'auditeur dans un passionnant tourbillon de larsens.

Vinyl Williams
"Azure"
Requiem Pour Un Twister

C'est une fois de plus chez les Franciliens de Requiem Pour Un Twister que sort le nouvel album de Vinyl Williams, petit-fils de l'illustre John Williams mais avant tout petit génie de la pop psychédélique. Digne successeur de l'épatant "Opal" sorti en 2018, "Azure" est un magnifique voyage dans des contrées oniriques, une ode à la rêverie qui regorge d'idées ("Zum"). Un disque proche des productions de Maston, Morgen Delt, voire Jacco Gardner, autres magiciens de studio qui s'amusent à enrichir leurs mélodies aériennes d'arrangements inventifs.

Rory Gallagher
"Check Shirt Wizard – Live in '77"
Cadet Concept

On le sait, c'est véritablement sur scène que le talent du guitariste irlandais Rory Gallagher prenait toute son ampleur, les deux albums les plus marquants de son répertoire étant sans doute "Live! In Europe" et "Irish Tour 74". La nouvelle de la publication d'un triple vinyle live du bluesman ne pouvait laisser indifférent, d'autant que l'année de l'enregistrement (1977) correspond à celle de son apogée artistique (l'excellent album studio "Calling Card" sorti l'année précédente). Tiré de quatre concerts donnés en Angleterre, l'album est un feu d'artifice de rock'n'roll à l'ancienne, interprété par un guitariste qui savait être généreux sans être bavard ("Bullfrog Blues"). Un témoignage magnifique, publié dans un écrin qui l'est tout autant.

45 tours

Platon Et Les Caves
"La Génération D'Aujourd'hui"
Dangerhouse Skylab

L'affaire était sérieuse : en 1992, Montréal ne possédait pas de groupe garage à la sauce sixties digne de ce nom. Il fallait agir. C'est ainsi que cinq musiciens (passés notamment chez les Gruesomes et Cryptics) décidèrent d'enfiler leur toge pour proposer une rafraîchissante dose de fuzz sous un nom crétin. Il en résulte cet EP, unique témoignage de ce groupe aussi fun que doué ("Vivre Avec Toi"). ❑

Discographisme_36

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Bitches Brew"

Miles Davis

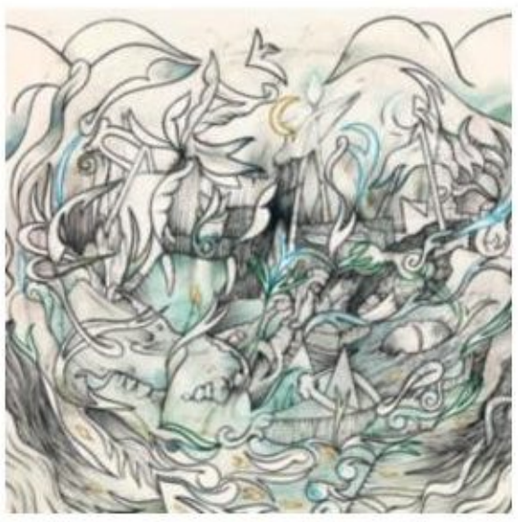
Première parution : avril 1970

Lorsque Miles Davis et son orchestre s'avancent sur la scène du Festival de l'île de Wight ce samedi 29 août 1970, la plupart des festivaliers ignorent que le trompettiste avait effectué son premier enregistrement lorsqu'Elvis Presley fêtait ses treize ans, et qu'il pourrait être leur père. Mais pour fouler ces planches devant ce jeune public, Miles s'est métamorphosé plusieurs fois en renouvelant régulièrement ses musiciens, mais surtout son approche musicale, s'électrisant sous l'influence de la scène rock. "Bitches Brew" s'inscrit dans cette exploration et cette quête d'une nouvelle écriture, d'un nouveau public, en soulignant que l'opportunisme n'est jamais à l'œuvre chez le trompettiste.
Au début de sa carrière, Miles s'est peu préoccupé de ses pochettes d'albums. Mais, celle de "Miles Ahead" (1957), photographiée par Norman Menard, où une femme blanche, très Jacky Kennedy, pose sur un voilier, l'alerte et déclenche une vive réaction de sa part : "*Why'd you put that white bitch on there?*" lance-t-il au directeur artistique de Columbia. Dès lors, Miles décide de contrôler plus étroitement les pochettes de ses albums et impose, à plusieurs reprises, la présence de ses compagnes afro-américaines sur celles-ci : Frances Taylor Davis sur "Someday My Prince Will Come" et "ESP." ; Cicely Tyson sur "Sorcerer" ; Betty Mabry sur "Filles De Kilimanjaro". Pour "Bitches Brew", Miles sent que l'orientation musicale choisie doit s'accompagner d'une pochette hors du commun, d'une œuvre artistique.
Il est séduit par l'univers de Mati Klarwein, qu'il a rencontré grâce aux stylistes Colette Harron et Stella Douglas (créatrices de la veste à franges que porte Jimi Hendrix à Woodstock). Né à Hambourg en 1932, et élevé en Palestine par un père architecte (on lui doit notamment le bâtiment de la Knesset, à Jérusalem) et une mère cantatrice, Matthias Klarwein grandit dans un creuset *Mitteleuropa* en plein Moyen-Orient, imprégné des trois religions monothéistes. Dans les années cinquante, il poursuit ses études d'art à Paris, où il se lie d'amitié avec son contemporain, Ernst Fuchs, fondateur à Vienne du réalisme fantastique. Ce courant ésotérico-symboliste marque durablement Klarwein, définissant en partie son style où des figures religieuses (Marie, Gabriel, Moïse…) croisent des Africains, des Tibétains aux postures majestueuses.
Aux antipodes de l'esthétique du pop art, très dominatrice dans les sixties, la carrière de Klarwein s'accélère à partir des seventies, puisque ses peintures vont illustrer pas moins de cinq pochettes en 1970, dont "Abraxas" de Santana, et une quarantaine d'autres sur sa période d'activité pour Earth, Wind & Fire, Gregg Allman, Herbie Hancock, Buddy Miles, The Last Poets… et l'album suivant de Miles, "Live-Evil". Mais, la composition de "Bitches Brew" se distingue de toutes les autres par sa forme et son projet. En effet, il s'agit d'une commande de Miles et non de la reproduction d'une œuvre existante redimensionnée pour un album. Ainsi, Klarwein peint selon les proportions d'un double album sous la direction de Miles, qui tient à ce que la pochette reflète au plus près sa démarche musicale.
L'œuvre se présente comme une allégorie de la création. A l'origine, un couple africain — l'Adam et Eve de la mythologie *milesienne* — observe le produit de son amour s'échappant de la chevelure de la femme. Cette émanation forme une fumée à l'aspect vaginal rejoignant un azur tourmenté, générant un orage et agitant les flots.
Ici, la création a une origine féminine d'où le titre mystérieux de l'album, un "*brouet de salopes*". On sait qu'après la rupture avec Betty Mabry, qui lui fit découvrir Jimi Hendrix et s'intéresser un peu plus sérieusement au funk, Miles eut en parallèle deux maîtresses *officielles*, Marguerite Ekskridge et Jackie Battle. Est-ce un hommage à toutes ces femmes influentes pour lesquelles Miles écrivit de nombreux morceaux ? On peut également avancer que ces *Bitches* sont les musiciens dont la fermentation (des heures en studio à jouer) produisit ce *bouillon* (brew) musical. Car le titre est également une référence au witches' brew, le brouet des sorcières dans lequel on jette un tas d'ingrédients à la recherche d'une potion magique, d'un philtre d'amour et dont on attend quelque chose de *diablement* bon. Après tout, n'est-ce pas la définition du travail artistique ?
La référence à la magie noire est illustrée par une femme — au recto de la pochette — debout, irradiée, le visage peint et la chevelure entourant la quasi-totalité de son corps telle une aura. Cette sorcière vaudoue appartient à la mystique de Miles, qui s'est souvent dit sensible aux esprits, conversant avec eux.
Son visage fier et extatique, ses yeux défiant le ciel contraste avec celui d'une autre femme à ses pieds, couverte d'un voile violet regardant la terre, résignée, opprimée, mais digne.
Ces quatre figures africaines évoluent sur des fonds radicalement opposés : un jour ombrageux pour le couple et une nuit étoilée pour les deux autres. Cette union des contraires est incarnée par les deux mains, une blanche et une noire, formant une mudra, une gestuelle symbolique employée dans l'hindouisme lors des rituels védiques, des danses sacrées ou du yoga. Chaque doigt est relié aux cinq éléments originels (la Terre, l'Eau, le Feu, l'Air et l'Ether). Dans cette pose inédite, les deux annulaires symbolisant la Terre donnent naissance à un être bicéphale et androgyne, mi-noir, mi-blanc, où la césure entre les deux visages correspond à la tranche de la pochette. Si le métissage est une thématique récurrente de Mati qui apposera à son identité judéo-chrétienne le prénom Abdul, elle n'est pas une préoccupation de Miles.
Il n'y a pas chez lui de syncrétisme, mais des oppositions de forces qui coexistent, telles des couleurs sur une toile. Nous sommes au cœur de la matrice milesienne, moteur incandescent comme en témoigne la montagne en irruption, juste sous le Janus bicolore. Et ce visage fier et serein aux traits asexués et perlé de gouttelettes surmontant les tempêtes, les volcans, dominant la nuit et le jour, c'est l'art de Miles puisant dans les forces cosmiques et telluriques pour écrire le futur d'une musique transgenre. ■

PAR H.M.

La stratégie de l'uppercut

La musique dite *expérimentale* est le pari de certains indés aventureux. L'autoproduction leur permet de tester leurs capacités à unir cette recherche à la volonté de s'inscrire dans une mouvance reconnue. C'est le cas de la majorité des huit sélectionnés du mois parmi les vingt-trois albums parvenus à la rédaction.



A ses débuts à Genève en 2009, **Massicot** relevait de la performance insolite : formé de plasticiennes qui s'improvisaient musiciennes, il optait pour des improvisations débridées. Mais au fil des années, des disques et des concerts ; aussi bien dans des galeries d'art que dans des salles rock, le trio s'est forgé un style unique dont témoigne ce quatrième album avec ses morceaux répétitifs et trépidants parsemés de vocaux scandés et de spasmes instrumentaux, au carrefour de la musique d'avant-garde, des expérimentations de Sonic Youth et du post-punk *("Kratt", Les Disques Bongo Joe, facebook.com/Massicot, distribution L'Autre Distribution).*

Venu de Rodez, **Lombre** a fait ses classes au sein d'un groupe de rap landais avant de trouver sa propre voie en solo en 2015, dans la foulée de sa découverte admirative de Fauve #, entre spoken word, rap, rock electro et chanson française. Son premier album impressionne par la qualité de sa production, l'apport de divers musiciens qui enrichissent la perspective electro, la fluidité de son flow vocal et la force parfois crépusculaire de textes qui lui valurent de remporter le prix d'écriture Claude Nougaro *("La Lumière Du Noir", Ulysse Maison d'Artistes, lombre-home.fr, distribution Sony Music).*

Le nom intrigant de **6S9** correspond, depuis 2017, au nouveau projet de Staif Bihl,de Marseille, par ailleurs guitariste du groupe metal Eths. En solo, il révèle une autre facette de sa personnalité musicale : son attrait pour l'electro. Dans son premier essai, il unit cette perspective à son goût des grosses guitares à des percussions tribales et à des voix pop ou ethniques, avec le concours d'invités (des chanteurs, et Les tambours Du Bronx). Les cinq titres acquièrent ainsi une envergure étonnante tout en privilégiant la stratégie de l'uppercut grâce à un son étourdissant *("As Above So Below", facebook.com/6S9project, distribution M&O Music).*

Avec ce premier album solo, **Mickaël Mottet** s'inscrit dans la continuité de ses expériences antérieures avec le groupe Angil And The Hiddentracks ou le duo Lion In Bed. Jouant du piano et de pratiquement tous les instruments, et scandant des textes qui évoquent l'œuvre du poète irlandais Nick Laird, il embarque ses chansons pop aériennes du côté du rap, du jazz et de la musique contemporaine, avec comme références Miles Davis, John Cage, Steve Reich, mais aussi Iggy Pop ou encore Mark E Smith, le défunt leader de The Fall à qui il consacre un morceau *("Glover's Mistake", We Are Unique Records, weareunique.com, distribution Bigwax).*

Après la sortie d'un premier essai en 2006, le Parisien **Damien** fut adoubé par Phoenix qui plaça un de ses titres sur sa compilation. Son troisième album le situe quelque part entre Sébastien Tellier pour l'option electro, Katerine pour la loufoquerie assumée et surtout Gainsbourg pour la pratique du chanté-parlé, le goût de la formule choc et le recours aux chœurs féminins sexy (notamment sur "Sex-Appeal"). Sa spécialité consiste à proférer d'une voix posée des textes provocants sur une musique dansante *("Satan & Eve", Ultimisme, damienofficiel.com).*

Maxime Liberge a œuvré dans le folk avant de concevoir **Mezzanine** après un séjour en Australie. Il en est revenu en 2014, avec un projet solo basé sur des chansons composées à la guitare acoustique, puis a intégré trois autres complices rencontrés au Havre, tout en en conservant les rênes et la composition. Les quatre titres du second EP se revendiquent comme *"un rock de plage"* et font de la fraîcheur leur qualité première en cultivant une pop synthétique chantée en anglais aux atmosphères ouatées et plaisantes qui permettent de prolonger les vacances dans une ambiance de farniente *("Mezzanine II", facebook.com/mezzanine).*

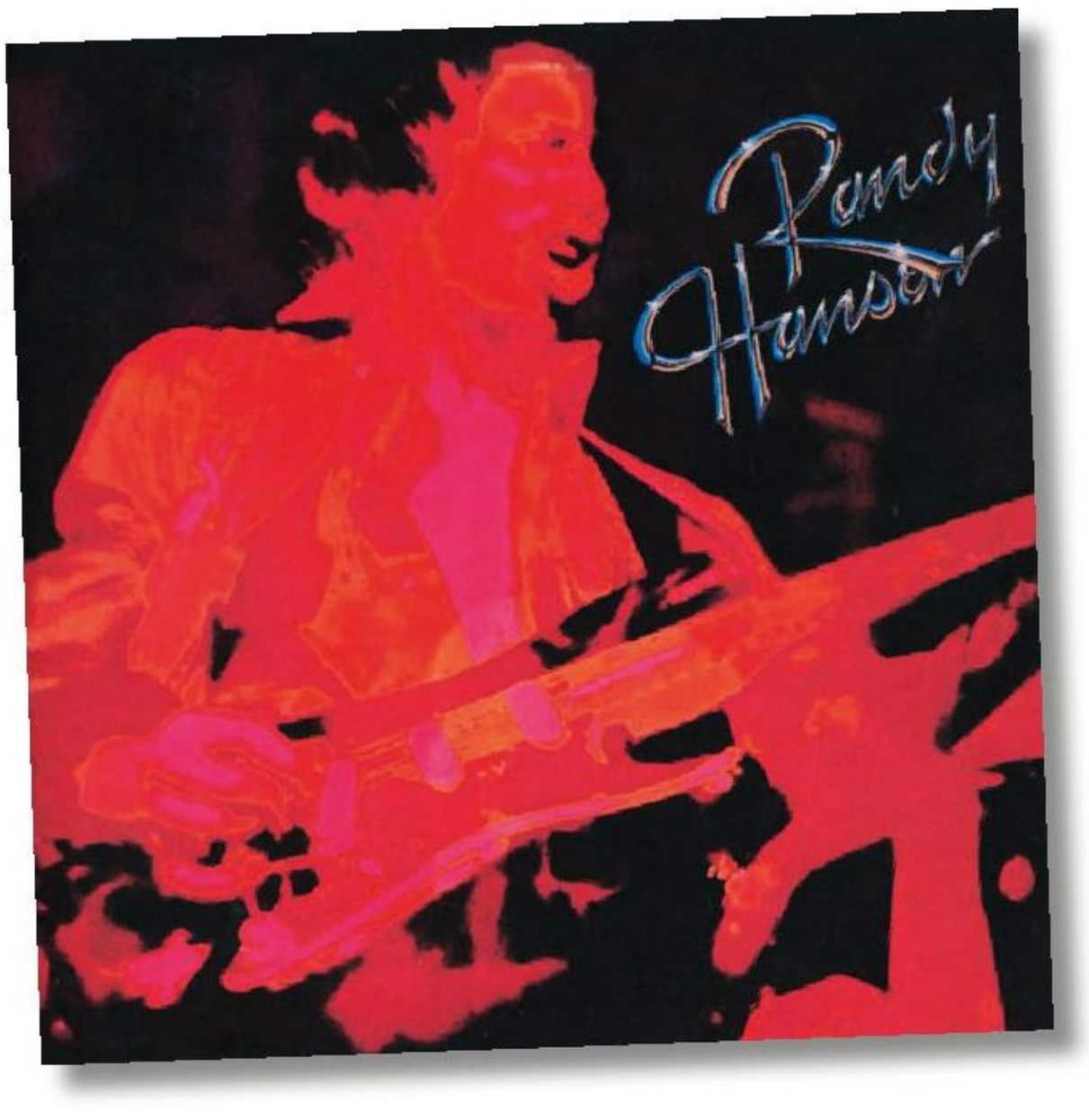
Le cœur névralgique de **Inflatable Dead Horse** est un chanteur d'origine galloise qui, après une expérience garage punk, s'est installé en Midi-Pyrénées où il a rencontré ses quatre acolytes. Ce premier album est déjà sorti en vinyle, mais le label toulousain qui a repéré le groupe a décidé de lui donner une nouvelle chance en CD, et on comprend cet enthousiasme : les morceaux anglophones révèlent une densité et une intensité rares, entre ballades folk apaisées et déflagrations fiévreuses. Et la voix, habitée, est au diapason des instrumentations convulsives *("Love Songs", We Are Unique Records, facebook.com/InflatableDeadHorse, distribution Bigwax).*

Après un EP en 2018, **Fast Friends** s'impose avec un album enthousiasmant. Le duo parisien s'y montre adepte d'une folk-pop délicatement synthétique : il peaufine des morceaux anglophones qui s'appuient sur des mélodies et des voix prégnantes, et cultive en douceur un esthétisme où la finesse le dispute à l'élégance. Et malgré sa nonchalance classieuse, le chant cède parfois la place à quelques invités de marque qui entretiennent une diversité féconde, tels LP Master, Sammy Decoster ou les chanteuses américaines Heather Woods Broderick et Jona Oak *("Domestic Eyes", Les Disques Pavillon, facebook.com/wearefastfriends).* ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes



Tribute band avant l'heure

RANDY HANSEN

VOILÀ CINQUANTE ANS QUE JIMI HENDRIX NOUS A QUITTÉS. Quoi de plus logique, donc, que de s'attarder sur l'un des plus fidèles zélateurs de l'Eglise Electrique : Randy Hansen, qui a certes passé l'essentiel de sa carrière à parfaire un mimétisme stupéfiant — il est d'ailleurs officiellement *agréé* par la famille du défunt génie — mais qui possède aussi un splendide et méconnu album à son actif.

C'est dans la ville natale du Voodoo Child que s'initie la présente affaire : Seattle, Etat de Washington. Randy n'est qu'un gamin lorsque, drame personnel, son père trépasse. Dès lors, il se tourne passionnément vers la six-cordes. Chaque jour, Randy tente de reproduire les tubes du moment : Beatles, Stones et aussi les Ventures. Puis, comme tant d'autres, il est frappé par la météorite Hendrix lorsqu'un ami lui passe "Are You Experienced". Ce dernier devient un véritable modèle pour cet adolescent renfrogné, en quête de figure héroïque. Amassant quelques deniers dans une patinoire, il parvient à assister à l'ultime concert de l'idole à Seattle. Mais déjà, un nouveau drame se profile : Jimi rejoint les étoiles. Accablé, Randy se cloître chez lui pour pratiquer jour et nuit. Bientôt, sa mère, désespérée, lui pose un ultimatum : qu'il gagne sa croûte, ou elle lui désignera la lourde. Bon gré mal gré, Randy prend le sobriquet de Toad Murphy et intègre Kid Chrysler And The Cruisers, qui tente le difficile équilibre entre rock'n'roll et cabaret comique. Au bout de deux ans, le dénommé Kid Chrysler enjoint ses troupes à se lancer dans… l'imitation ! Randy opte logiquement pour Jimi Hendrix. Si le public est d'abord circonspect, il finit par être conquis par ses prouesses. Afin de creuser ce sillon, il fonde Randy Hansen's Machine Gun avec deux anciens Cruisers : Larry Epperley et Tim Kelliher. Le trio se forge un répertoire comptant quelques compositions, mais se concentre surtout sur l'œuvre du céleste gaucher : il devient un véritable tribute band avant l'heure, Randy arborant fine moustache, chapeau, foulards et fringues multicolores. Le succès se pointe avec les premières parties de Heart ou des Kinks, puis lorsque Francis Ford Coppola appelle Randy pour coucher des pistes de guitares sur la bande originale d' "Apocalyspe Now". Enfin, Buddy Miles en personne s'invite sur scène pour jammer avec lui à Los Angeles, ce qui pousse des émissaires de Capitol, extatiques, à lui tendre immédiatement un contrat. Mais le malicieux producteur David Rubinson (Moby Grape, Santana, Herbie Hancock), déjà aux commandes de la bande-son d' "Apocalyspe Now", lorgne aussi sur le jeune talent, tout comme Coppola lui-même. Sur la foi de son expérience colossale, Hansen choisit Rubinson, mais ne tarde pas à s'en mordre les doigts. Celui-ci fait poireauter Capitol, puis saque la section rythmique. En maraudant dans les clubs, Randy rencontre le batteur Charles Tapp et le bassiste Scott Rosburg (ex-Striker), qui deviennent ses nouveaux partenaires. Après lui avoir fait miroiter Todd Rundgren ou Eddie Kramer, Rubinson s'impose aux manettes d'un disque qui sera capté dans ses propres studios. L'album est publié en 1980. Il est excellent et se démarque totalement de l'idiome hendrixien. Dès les premières mesures galopantes de "Champagne And Cocaine", on découvre un Randy Hansen extrêmement doué, soutenu par une rythmique métronomique. Ses soli, bien condensés, maintiennent un équilibre parfait entre mélodie et virtuosité. Celui de ce titre est un modèle de *feeling*, de pureté. Outre la pop eighties de "Time Won't Stop", on se délecte d'une flamboyante reprise de "I Want To Take You Higher" (Sly And The Family Stone) et de "Watch What You Say", sur laquelle on entend le timbre soul de Rosburg, très proche de celui de Glenn Hughes. La cavalcade "Millionaire", débridée et aérienne, est épatante, tout comme "Dancin' With Me", illuminée par un solo furieux. L'épique ballade "Don't Pretend" conclut l'affaire en plus de sept minutes.
Le trio ouvre ensuite pour Bob Seger, puis participe à un festival à Oakland en compagnie de Blue Öyster Cult, REO Speedwagon et Sammy Hagar. Ce décollage prometteur ne dure pas puisque Rubinson tente de former un supergroupe jazz rock avec Randy Hansen, Herbie Hancock et Narada Michael Walden, sans succès (le premier posera pourtant quelques guitares sur "Monster", du second). Notre sémillant virtuose retourne alors à son lucratif spectacle en forme d'hommage, et n'en déviera plus durant les décennies qui suivront. En 1984, à San Francisco, il aura l'honneur de se voir accompagné par Buddy Miles et Billy Cox, pour une nouvelle mouture du Band Of Gypsies (immortalisée par la radio KRQR). Il aura aussi le privilège de côtoyer Noel Redding, Mitch Mitchell, mais aussi Michael Jackson (il coécrit "State Of Shock"), et usinera pas moins de huit disques (souvent autoproduits et constitués de reprises d'Hendrix), ne se remettant à composer qu'en 1996 avec l'intéressant "Old Dogs New Tricks". ❑

COLLECTION rock&folk

Toutes les légendes du rock

12€ + Port

Copyright @ : Marko

+simple, +rapide, commandez sur : **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

❑ **OUI,** je commande le hors-série «Queen»
au prix de 14,50 € (dont 2,50 € de frais de port).

JE CHOISIS DE RÉGLER PAR :

❑ Chèque bancaire à l'ordre des Editions Lariviere
❑ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N° _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Date d'expiration : _ _ _ _ Cryptogramme : _ _ _

Date & Signature obligatoires :

MES COORDONNÉES :

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

CP : _ _ _ _ _

Ville : .....

Tél : _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

E-mail (majuscules) : .....

❑ Cochez cette case pour ne pas être informé des offres promotionnelles de ses partenaires.

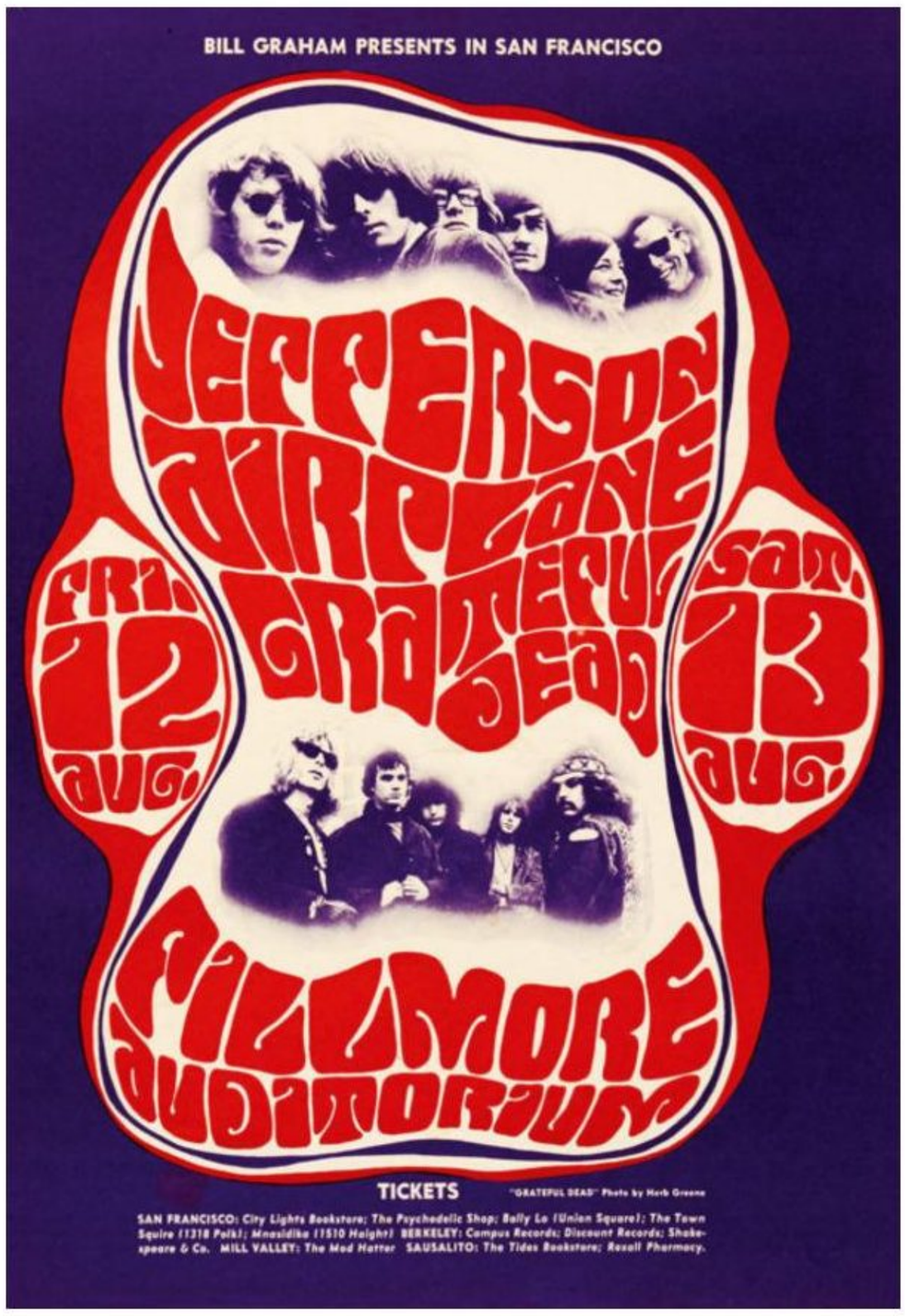
*Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2020 dans la limite des stocks disponibles. Prix de vente public - RCS Nanterre B 582 011 094 Conformément à la Loi Informatique et Libertés du 06/01/1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos coordonnées.

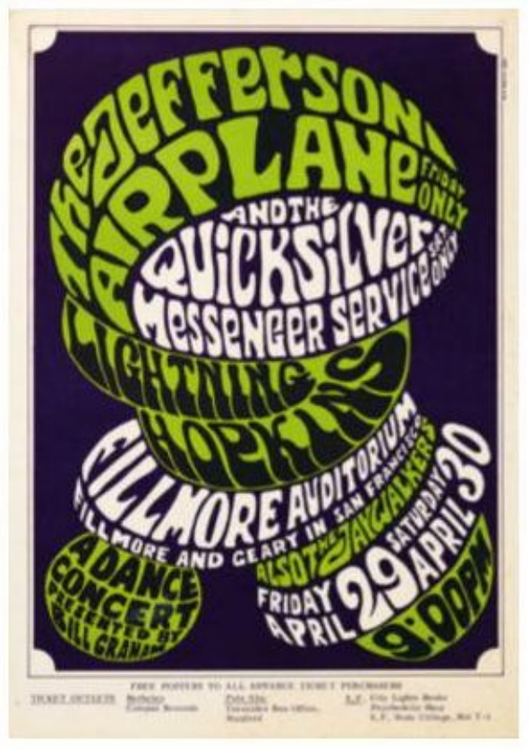
Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Des contrastes inhabituels ou présumés incompatibles

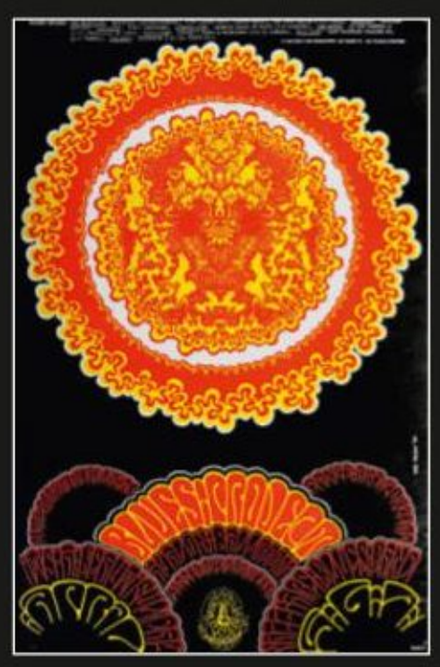
WES WILSON, un des grands illustrateurs des années soixante, réinventa véritablement l'art de l'affiche. Sans doute le membre le plus prolifique et le plus influent de ce qu'on a appelé le Big Five des affichistes de San Francisco avec Victor Moscoso, Rick Griffin, Alton Kelley et Stanley Mouse.



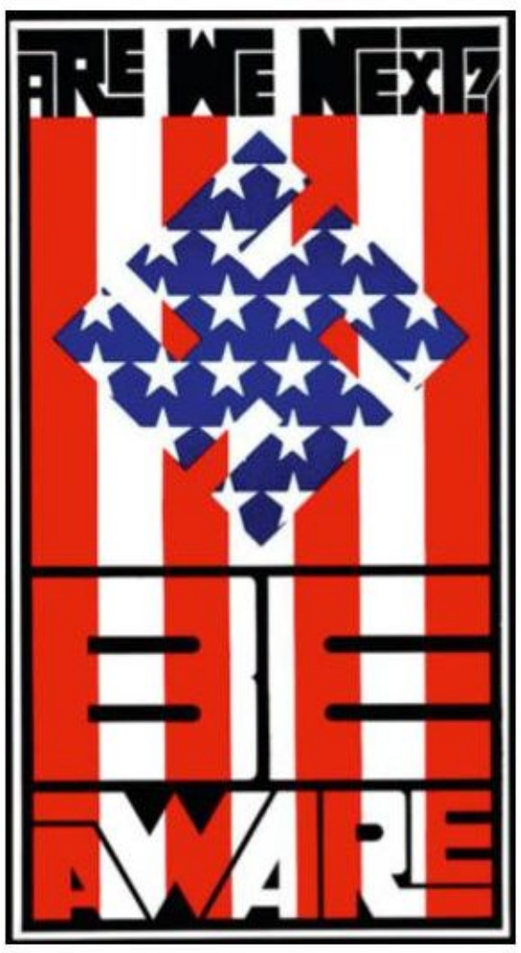


Né le 15 juillet 1937 à Sacramento, Californie, **Robert Wesley Wilson** ne semble pas particulièrement attiré par une profession artistique, préférant la sylviculture et l'horticulture au collège, avant de s'engager brièvement dans l'armée puis d'étudier la philosophie à l'université de Californie. En 1964, Bob Carr qui venait de créer Contact Printing, petite entreprise d'imprimerie dans le sous-sol de leur immeuble commun, prend Wes Wilson comme assistant. Grâce à ses contacts dans le milieu artistique de San Francisco et à ses prix modérés, Carr imprime des prospectus et des flyers pour des concerts et des spectacles de la contre-culture, tels que les Acid Tests de Ken Kesey et ses Merry Pranksters et les représentations de la Mime Troupe dont le producteur est Bill Graham. Wilson gagne très vite la réputation d'être un excellent designer et graphiste, réalisant en 1965, à son propre compte, une première affiche pour protester contre la guerre du Vietnam, "Are We Next?", représentant un drapeau américain avec une swastika incrustée en son centre. Outre son positionnement militant et radical, ce qui est frappant, c'est l'utilisation d'un lettrage inspiré des travaux d'Alfred Roller, un peintre et graphiste de la Sécession viennoise, ce courant artistique de la toute fin du 19e siècle amorcé par Gustav Klimt, Josef Hoffmann, Otto Wagner... Ce travail initial de Wes Wilson sur le lettrage, précédant celui sur les couleurs et les formes, provoque une véritable révolution en se libérant des blocs géométriques et bien ordonnés au profit de lettres qui se tordent, se déforment, se courbent, se déstructurent, s'agrandissent, se rétrécissent, dévorant l'espace au point d'en devenir souvent illisibles. Ainsi, lorsque Wilson montra un de ses premiers posters à Bill Graham, celui-ci le trouva beau mais difficile à lire. Wilson répondit que c'était justement pour cela que les gens allaient s'arrêter pour le regarder. Après avoir conçu le flyer du Trips Festival de janvier 1966, premier festival psychédélique, il commence à travailler pour l'Avalon Ballroom de Chet Helms & The Family Dog et le Fillmore de Bill Graham. Sans avoir de formation en histoire de l'art, mais à travers son intérêt pour les plantes dans nombre de ses créations, il renoue avec les influences de l'Art nouveau, en particulier celles de Mucha. Autres influences majeures : sa participation active à la scène musicale émergente, son expérience du LSD et la découverte des light-shows. Spectateurs, musiciens et artistes sont alors en quasi-osmose, chacun ayant le sentiment d'appartenir à un grand mouvement qui les emporte vers une utopie. Il juxtapose les couleurs provoquant des contrastes inhabituels ou présumés incompatibles. Encore plus grande avec Bill Graham qu'avec Chet Helms qui lui impose des thèmes, cette liberté lui permet de se renouveler sans cesse, revenant au

HISTOIRES DE L'ART



Le rôle de Wes Wilson est d'autant plus important qu'il a réalisé la plupart des premières affiches du Fillmore et de l'Avalon Ballroom, les deux grandes salles de concert de San Francisco avec le Matrix. Parmi les plus emblématiques de son travail, The Sound, ainsi que celles de Captain Beefheart & His Magic Band d'octobre et de Jefferson Airplane de novembre 1966 qui sont des hommages à l'Art nouveau et à la femme. Celles d'avril, Jefferson Airplane, et de mai 1966, Andy Warhol And His Plastic Inevitable, sont de parfaits exemples de la distorsion du lettrage. Celle de The Association, au Fillmore en juillet 1966, est flamboyante et quasi illisible, de même que le Rorschach Test de 1968. A d'autres moments, les mots encadrent une photo, Jefferson Airplane et Grateful Dead, ou se déclinent en un noir et blanc insolite. Les affiches du Fillmore, BG pour Bill Graham, et de l'Avalon, FD pour Family Dog, sont numérotées en fonction de leur ordre de parution. En outre, pour cette dernière salle, des chiffres sont rajoutés aux numéros. Le 1 signifie qu'il s'agit d'un tirage prévu pour être collé sur les murs pour annoncer les concerts, le 2 est réalisé le jour du concert et le 3 juste après, car, très vite, les organisateurs ont décidé de vendre des affiches dans des lieux de la contre-culture de la baie de San Francisco. Les 4 et 5 désignent des rééditions bien postérieures.



noir et blanc, mettant en scène des collages surréalistes ou des photos, variant son graphisme et ses modèles au gré de l'inspiration. Toutefois, trop sollicité, fin 1966 il décide de privilégier le Fillmore jusqu'à un désaccord financier avec Graham fin 1967. En revanche, contrairement à ses collègues, il n'a pratiquement pas illustré de pochettes de disques. Au milieu des années 70, il s'installe dans une ferme près d'Aurora, Missouri, où il se consacre en priorité à la peinture tout en continuant à illustrer sporadiquement des affiches, la dernière en 2019 pour les Californiens de Moonalice, groupe formé d'anciens membres des Flying Burritos, de Jefferson Starship et du Phil Lesh Band. Il est également l'auteur de la couverture du livre "Art Of Rock" paru en 1987, la bible du collectionneur de posters, et dès 1990 de nombreux musées aux USA et en Europe exposent ses affiches, dont les premiers tirages atteignent des prix très élevés. Wes Wilson est mort le 24 janvier 2020 à Leann, Missouri, des suites d'un cancer. ❑

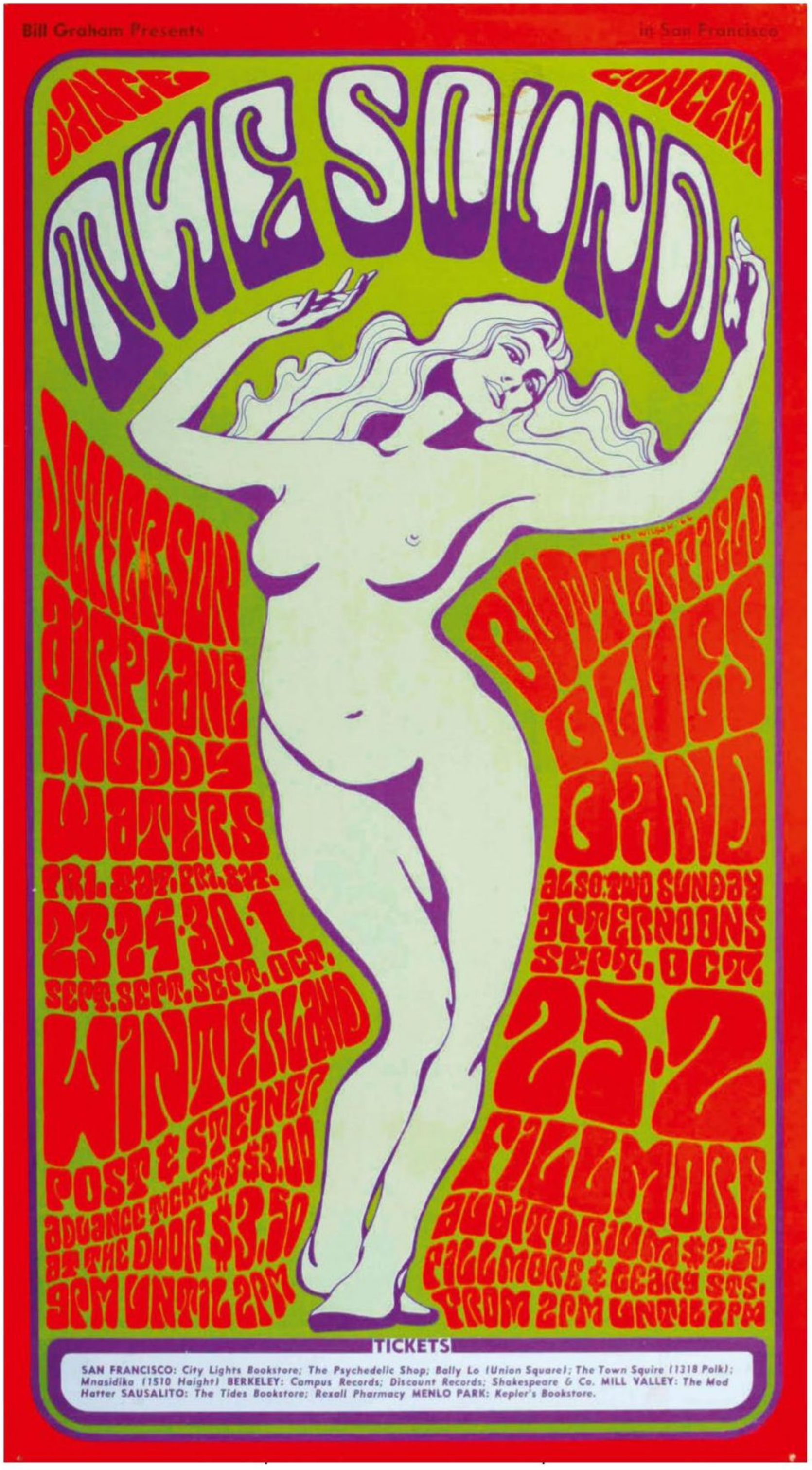


Photo Graham Wood/ Getty Images

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire N°9 :
La Reine d'Angleterre contre Norman Clement Pilcher

La liste de Pilcher

AU COMMENCEMENT, IL Y AVAIT LE VERBE et le fruit, et le ver était dans le fruit. Depuis la nuit des temps, leurs noms faisaient trembler les profondeurs de la marée. Ils sont de toutes les époques et de tous les siècles. Dans "La Soif Du Mal", Orson Welles, période obèse, avait campé le parangon du flic pourri quoiqu'attachant. Hank Quinlan, poulet grassouillet de la petite ville frontière de Los Robles, avait l'habitude de triompher du mal, truquant les scènes de crime, manigançant afin de rendre responsable des horreurs du criminel, le premier faux coupable venu, victime propitiatoire du grand policier local qui ne pouvait que résoudre, avec brio, les intrigues les plus complexes. Le film finissait mal, les ripoux préfèrent mourir plutôt que d'avoir à répondre de leurs actes, le tribunal suprême est toujours plus clément que le palais de justice. A Londres, les Swinging Sixties semblaient ne profiter qu'aux plus riches et, depuis que le grand magasin Biba avait ouvert ses portes psychédéliques, la dictature du cool coulait sur les rives de la Tamise. Plus tardivement que son petit frère américain, l'aîné sortait tout doucement de sa pudibonderie proverbiale. En 1965, les drogues se consommaient en petits groupes : écrivains, penseurs et surtout musiciens. La musique dit toujours ce qu'il va arriver et Bob Dylan, le prophète, avait initié ses thuriféraires aux stupéfiants : en premier lieu les Beatles ; puis les Beatles, les Stones ; puis les Stones, les Who etc. Mais le monde d'hier ne supportait pas celui de demain. Sponsorisée par le ministre de l'Intérieur, Scotland Yard mettait sur pied une équipe dédiée au combat contre le trafic de drogues et sa consommation. La Drug Squad, dirigée par Victor Kelaher, était divisée en deux équipes. L'une d'elles était affectée à Norman Pilcher. Norman Pilcher, de son vrai nom Norman Clement Pilcher, était né vieux. Agé d'à peine plus de dix ans que ses futures victimes, il s'était donné pour but de poursuivre la contre-culture et ses mandataires les plus acharnés. Affamé par la gloire et le papier glacé des tabloïds, *Nobby* Pilcher avait la soif du mal. Pour ne jamais manquer de carburant, il s'appuyait sur une liste. La liste de Pilcher. Les noms illustres étaient légions. Le premier : Donovan. Sympathique, doux et inspiré, c'était une proie facile. Un soir de 1966, Pilcher débarquait chez lui. Le troubadour, accompagné de son parolier, se rebella gentiment. Seul contre huit policiers, son compte était bon : Pilcher assurait avoir découvert plusieurs kilos de haschich provenant du Liban. Le doute était permis, Donovan le revendiquait : nul ne pouvait s'approvisionner en résine du pays du cèdre vert ; au surplus, Donovan n'était pas du genre à laisser une substance inconsommée. George Harrison, Beatle prémonitoire, proposait au Gallois l'aide de ses avocats. Les Scarabées étaient sous le radar ! Avant d'atteindre le Graal, Pilcher irait fouiner du côté des Rolling Stones. On connaît l'histoire. Un lieu : Redlands. Des figurants de choix : Mick & Keith, Mick & Keith & Marianne Faithfull, plusieurs possibilités, une condamnation et quelques jours de cabane pour les frères siamois. Cependant, l'arrestation la plus spectaculaire a lieu au 30, Montague Square. Dans le pied-à-terre de Ringo, John et Yoko protestent en dormant. Averti par un journaliste qu'il serait le prochain à passer sous les fourches caudines du *squad*, Lennon range l'appartement de fond en comble. Une jeune femme secoue le heurtoir. Ce n'est pas le facteur, qui sonne toujours deux fois. Lennon argumente. Yoko finit par ouvrir. Une armée s'engouffre. Comme tous les téméraires, Pilcher ne sort jamais seul. Les caméras sont déjà sur place. Lennon prend tout sur son dos. Il plaide coupable, bien qu'innocent des faits reprochés : Pilcher, la main verte, s'est emparé de près de 200 graines de cannabis. Condamné à 150 livres d'amende, mal conseillé, il n'interjette pas appel. Cet oubli lui coûtera cher et le casier judiciaire qu'il engendra ne lui sera pas d'une grande aide lorsqu'il se disputera avec les services de l'immigration américaine. Décidément, Pilcher ne recule devant rien : "*Si nous voulons que tout reste tel que c'est, il faut que tout change.*" Plus tard, il piège Harrison et Patty Boyd… le jour du mariage de leur ami Paul. Mêmes méthodes, mêmes mensonges. Les soupçons enflent. L'agence Release, association spécialisée dans la défense des consommateurs policés de drogues douces, laisse entendre que Pilcher est un vendu. Elle en profite pour avertir Eric Clapton, dernier en lice, et ultime trophée convoité. Traqué par Pilcher et ses argousins, le Dieu de la six-cordes s'évapore, prend la porte de derrière du Pheasantry (haut lieu du bobo londonien) et trouve refuge à Ewhurst, loin de l'ire de Groupie Pilcher, au plus près de Layla.

1973. Le Swinging London dardait ses derniers rayons de soleil. La scène musicale était une industrie qui ne contestait plus autant qu'elle le pouvait. Le rock était plus dur, et le destin de Pilcher allait se jouer dans une affaire de plus grande envergure. Avec d'autres collègues, il était mis en difficulté dans le procès d'un dénommé Sands, trafiquant de drogue. Ce dernier avait été jugé coupable par le tribunal de Londres et, à son procès, Pilcher avait témoigné, se portant caution du malfaiteur, qu'il disait être un de ses sycophantes. Or, après examen des témoignages des membres de la Drug Squad, il apparaissait que ces derniers ne sonnaient pas tout à fait juste. Un décalage entre les dits à l'audience et les écrits, consignés sur des agendas, sautait aux yeux des observateurs avisés. Scotland Yard prenait l'eau. "*On empoisonne un verre d'eau, on ne peut empoisonner un fleuve.*" Lamartine, bien qu'inspiré, ne pouvait servir les intérêts de *Nobby*. Sous le feu des projecteurs, le flic démissionnaire aux dix décorations, sentant le vent de la captivité tourner, s'était fait la malle direction l'Australie. Instinct de flic ? L'ancienne colonie pénitentiaire renvoyait le Rosbif poulet à la maison mère du Commonwealth. L'audience devait durer plus de 80 jours. Lord Chief Justice Stevenson tempêtait sous sa perruque. A quoi sert un juge ? "*A permettre à la police de fonctionner*", répondait Michel Foucault. En jugeant sa propre police, le juge Stevenson mettait un peu de crème dans les épinards. Ayant pour mission de corriger les conduites et les écarts aux normes, Stevenson ne pouvait accepter que Pilcher et ses petits camarades la salissent. Pilcher s'était rendu coupable de parjure, c'est-à-dire de la violation de son serment. Aussi d'obstruction à la justice. Des trois accusés, Pilcher écopait de la peine la plus lourde : quatre années d'emprisonnement. Il n'avait pas quarante ans. Déjà fini. Enterré dans le Sussex. Mort en 2007. Une fin de vie éclairée à la lueur d'une bougie. ❑

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Entre paradis tordu et enfer masochiste

Lux Æterna

De Gaspar Noé

Gaspar Noé est le seul cinéaste français au style immediatement identifiable. Avec sa maîtrise très *psyché*, du son et de l'image, il semble vouloir créer, de film en film, une autre dimension où l'esprit du spectateur est pris en étau entre deux états de conscience modifiée. Un cinéma évidemment difficile pour un public shooté aux gags des "Tuche" ou aux séquences spectaculaires des blockbusters américains. Et qui renvoie, aussi, à quelques classiques du cinéma sensitif et métaphysique allant de "2001, L'Odyssée De L'Espace" de Stanley Kubrick à "Solaris" d'Andreï Tarkovski. Comme si, à la façon d'un nouveau Dieu pervers, Gaspar Noé essayait de recréer une réalité différente. Entre paradis tordu et enfer masochiste. Tout ça avec une liberté cinématographique aussi extrême que novatrice. Que ce soit dans la forme, hypnotique, que dans le fond, toujours provocateur et teinté d'ironie. Noé le reconnaît, il veut disposer *ad vitam aeternam* d'une entière liberté en refusant systématiquement de se plier au moindre diktat d'un quelconque producteur. D'où ses projets fous, pour la plupart vite tournés, mais subtilement conceptualisés. Dans le genre, son avant-dernière déjanterie, préparée et tournée à la vitesse grand V ("Climax") aura été son film le mieux accueilli par la critique. Ce qui l'a probablement incité à accepter cet autre projet encore plus minimaliste, intitulé "Lux Æterna". Carrément un moyen-métrage (cinquante minutes pour cinq jours de tournage) conçu de façon hors norme. Après avoir reçu, en février 2019, un appel de la maison Yves Saint Laurent, prête à investir dans des projets cinématographiques, Noé accepte de réaliser *"en quatrième vitesse"* (ce sont ses mots) ce film dont l'action est quasiment improvisée à partir d'un simple pitch. Soit un tournage de film partant en vrille. Avec Béatrice Dalle en réalisatrice sado et Charlotte Gainsbourg en actrice maso : un ersatz de Jeanne d'Arc condamnée au bûcher ! Tout ça, évidemment, baignant dans un pur style Noé, avec pétages de plombs (façon "Climax"), techniciens largués, crise psychotique généralisée et effets de lumière stroboscopiquo/christique sur fond de flammes plus ou moins purificatrices. Et même une utilisation presque non sensique du *split screen* (écran partagé en deux) lors d'une discussion entre Gainsbourg et Dalle qui ne se trouvent pourtant qu'à un mètre de distance. Comme toujours, Gaspar Noé devrait être suivi par ses fans de la première heure, toujours en extase devant ses expérimentations culottées, tout comme il sera rejeté par les adeptes d'un cinéma moins rock d'esprit, d'autant que ceux qui abhorrent son cinéma en le faisant savoir haut et fort finissent par lui faire de la publicité. Voir le cas de "Irréversible", son film à scandale, qui aura fait autant jaser sur la croisette que "La Grande Bouffe" de Marco Ferreri en son temps. "Irréversible" qui est ressorti un mois avant "Lux Æterna" en version inversée, en allant cette fois du sexe doux au viol dégueulasse, du calme à la tempête et de l'amour à la mort. On pourrait croire alors que son cinéma ne serait qu'une grande électrification gratuite. Mais non, et "Lux Æterna" peut se voir comme une représentation quasi métaphorique d'une certaine déliquescence de la société. Car après tout, Charlotte Gainsbourg en flammes sur le bûcher, n'est-elle pas au fond une représentation de tout ce qui fait la lie du monde contemporain. De Donald Trump à l'apocalyptique Covid, en passant par les flics éborgneurs de Macron et au racisme putassier de "Valeurs Actuelles". Un état de fait en quelque sorte. Sans morale, ni jugement. Comme si Jésus en personne (très présent dans le court-métrage surprise projeté en avant-programme et tourné également en catimini par Noé) ne savait plus où donner de l'âme pour sauver le très petit pourcentage d'humanité traînant encore sur cette maudite planète (*en salles le 23 septembre*)… ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Ken Loach revisité par Sam Peckinpah

J'Irai Mourir Dans Les Carpates

Cela fait quinze ans que le journaliste aventureux Antoine de Maximy parcourt le globe façon Tintin pour des émissions de reportages où il visite les coins les plus reculés et les moins touristiques du monde dans le but de passer la nuit chez des quidams rencontrés sur son chemin. Aussi jouissive qu'addictive, "J'Irai Dormir Chez Vous" a déjà donné lieu, il y a douze ans, à un long-métrage au cinéma ("J'Irai Dormir A Hollywood"). Aujourd'hui, l'homme à la chemise rouge reprend le même concept mais en le détournant avec un mélange de fiction et de réalité. De Maximy part cette fois dans les Carpates, toujours muni de trois caméras vidéo qui le filment constamment. Sauf qu'il disparaît mystérieusement. Sa monteuse (jouée par l'actrice Alice Pol) enquête alors à partir des rushes qu'elle reçoit régulièrement, pour comprendre ce qui a pu lui arriver... Un principe déjà utilisé par Ruggero Deodato il y a quarante ans dans le très culte et gorissime "Cannibal Holocaust". Bien qu'assez sympathique et distrayant, "J'Irai Mourir Dans Les Carpates"

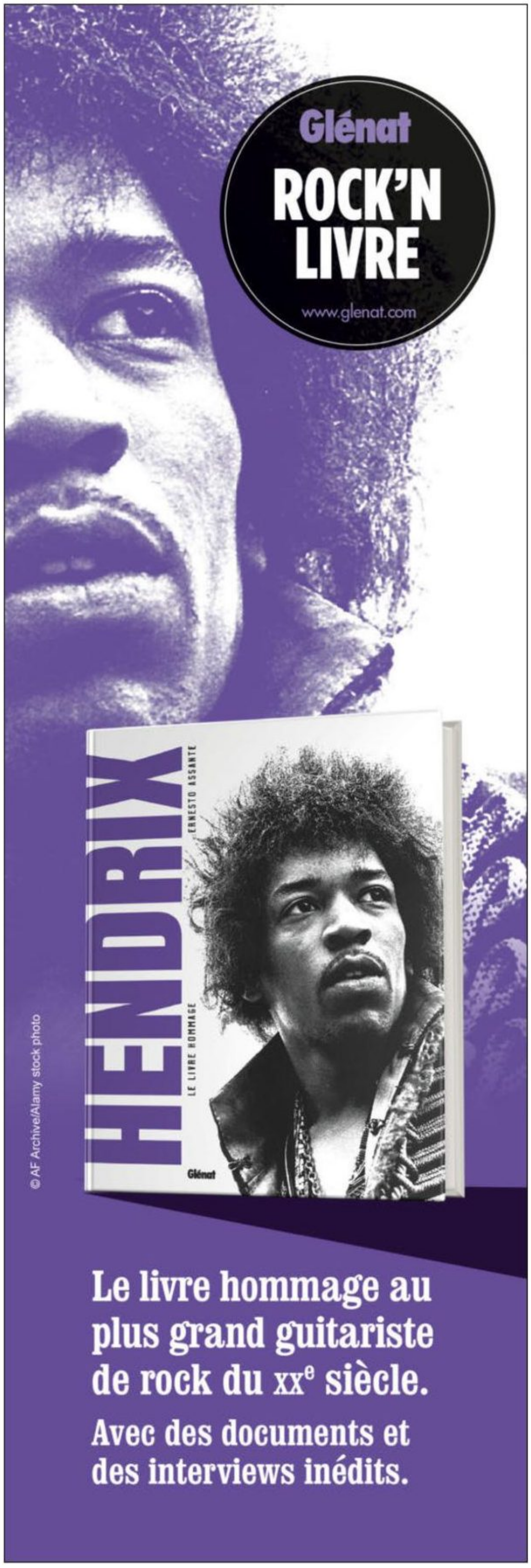
J'Irai Mourir Dans Les Carpates

— à cause de son côté fabriqué — est un peu bâtard. Du moins pour les fans de l'émission car certains épisodes étaient finalement bien plus surprenants, haletants et dépaysants... qu'un film de fiction *(actuellement en salles)* !

Relic

La plupart des séries B d'horreur d'aujourd'hui sortent directement en VOD, le genre n'intéressant visiblement plus les salles. Par quel miracle alors "Relic" trouve-t-il son chemin sur quelques grands écrans ? Probablement parce qu'il sort des sentiers battus, la réalisatrice Natalia Erika James préférant jouer la carte de l'atmosphère mystique que celle de l'horreur frontale. On y suit le retour, dans une maison de famille, d'une femme et de sa fille de vingt ans,

Relic



A Good Woman

à la recherche de la mère de la première (et grand-mère de la seconde) qui a disparu depuis trois jours. Or, elle finit par revenir, mais dans un état mental autre. Où était-elle passée ? La question se pose pendant tout le film, tandis que l'atmosphère bascule de façon étouffante dans une sorte de "Twilight Zone" mortifère, avec, au passage, beaucoup de métaphores sur le vieillissement, la sénilité, les relations filiales compliquées et les souvenirs familiaux enfouis. Et pour finir, une sorte de rédemption finale entre les trois personnages qui sont comme projetés dans un cauchemar éveillé. Le résultat, à la fois étrange, languissant et hypnotisant, laisse tout de même quelques questions en suspens. Qui, suivant les goûts de chacun en matière de fantastique, peut réjouir ou frustrer (*en salles le 7 octobre*).

A Good Woman

"A Good Woman" a quasiment le goût, l'odeur et le look de certaines séries B du cinéma d'exploitation provo des années soixante-dix et quatre-vingt. Soit une jeune veuve dépressive qui, depuis le mystérieux assassinat de son mari, subsiste comme elle peut avec ses deux enfants en bas âge. Jusqu'au jour où son quotidien, déjà cafardeux, dévie vers l'enfer absolu quand un dealer la prend vaguement en otage dans sa propre demeure. Et ça dégénère sévèrement. Avec trafic de coke, vengeance froide, autodéfense improvisée et une séquence trash assez réaliste d'un découpage de cadavre. "A Good Woman" aurait pu n'être qu'un simple délire de violence gratuite si le réalisateur, Abner Pastoll, ne l'inscrivait dans un contexte social assez réaliste. Comme si les frères Dardenne rencontraient Michael Winner, le réalisateur de "Un Justicier Dans La Ville". Ou Ken Loach revisité par le Sam Peckinpah des "Chiens De Paille". Le film est également porté par l'interprétation émotionnellement impliquée de Sarah Bolger, aussi à l'aise dans le drame que la baston furibarde (*disponible sur Filmo TV*).

Waiting For The Barbarians

Sélectionné à l'Oscar du meilleur film étranger il y a quatre ans avec son très chamanique et hypnotisant "L'Etreinte Du Serpent", le cinéaste colombien Ciro Guerra a réussi à attirer trois stars américaines pour tourner dans ce film d'auteur absolu, "Waiting For The Barbarians". Soit un magistrat britannique (Mark Rylance) qui, gérant en plein désert un fort dans lequel sont enfermés de soi-disant barbares, est confronté à un colonel tortionnaire (Johnny Depp) et à un autre gradé (Robert Pattinson) envoyés par le pouvoir central et prêts à appliquer des lois innommables sur les prisonniers. Le cinéaste aborde de façon allégorique et universelle divers sujets : le bien et le mal, le racisme inné de l'Homme et les aléas pervers d'une prétendue justice qui se révèle totalement fascisante. Débutant sur un rythme extrêmement lent, "Waiting For The Barbarians" finit peu à peu par captiver. Principalement grâce à ses acteurs, qui — ils le savaient probablement d'avance — ont accepté ce film pour des raisons artistiques plutôt que commerciales. Une façon comme une autre de se refaire une santé morale entre deux blockbusters et autres productions Netflix *(disponible sur Filmo TV)*. ❑

Waiting For The Barbarians

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Allers sans retours au pays des cauchemars ultimes

"L'être humain est insignifiant à l'échelle du cosmos." Voilà comment HP Lovecraft , génie de la littérature horrifique de la première moitié du vingtième siècle, résume ce que nous sommes : une poussière dans l'Univers intersidéral ! Etre humain, lié pour l'éternité aux aléas mystérieux du temps, de l'espace et de la matière. *"Ce qu'il y a de plus pitoyable, c'est l'incapacité de l'esprit humain à relier tout ce qu'il renferme"*, précise encore ce damné Lovecraft. Et qui synthétise ses affirmations dans pas mal de ses romans et nouvelles comme "Cthulhu", "La Couleur Tombée Du Ciel" ou "Celui Qui Hantait Les Ténèbres" (pour prendre les plus célèbres), sortes d'allers sans retours au pays des cauchemars ultimes. Le cinéma a tenté maintes fois d'adapter ses écrits sortis tout droit des Enfers. Mais comment alors retranscrire son univers si particulier de façon fidèle, tant son imagerie, visuellement impénétrable *("Il vit l'innommable et s'évanouit")* est difficilement adaptable à l'écran. Ce qui n'a pas empêché de bons films d'exister, même si la plupart d'entre eux ne sont pas 100% lovecraftien. Citons "La Malédiction D'Arkham" de Roger Corman (1963), série B fantastico-gothique qui slalome avec un certain tact horrifique entre Lovecraft et Edgar Allan Poe, "The Dunwich Horror" de Daniel Haller (1970), essai pop et psyché semblant avoir été tourné sous acide, ou encore "Re-Animator" de Stuart Gordon (1985), délire grand-guignolesque qui aura marqué à jamais la renaissance du gore américain des années quatre-vingt. Certains autres films d'horreur, même s'ils ne s'inspirent pas directement de Lovecraft, lui rendent néanmoins hommage entre les lignes. Voir John Carpenter qui, à travers certains films ("The Thing", "Prince Des Ténèbres", "L'Antre De La Folie") flotte sans cesse une *Lovecraft touch* bien sentie. Dernièrement encore, le cinéaste anglais atypique Richard Stanley a balancé ce cabot de Nicolas Cage dans une dimension rose et noire dans son très bizarre "Colour Out Of Space", tiré, lui, de "La Couleur Tombée Du Ciel", nouvelle que Lovecraft scribouilla en 1927. Et aujourd'hui, l'esprit maudit de l'écrivain renaît sous la forme d'une série télé luxueuse produite par HBO. Dix épisodes entre 53 et 68 minutes adaptés d'un roman qu'un certain Matt Ruff publia en 2016. Ou les pérégrinations d'un Afro-Américain, de sa copine et de son oncle, partis tous trois chercher un père disparu au plus profond de l'Amérique ségrégationniste des années cinquante. Sur les trois premiers épisodes visionnés, on comprend immédiatement l'intention de faire une métaphore très engagée sur le racisme anti-noir toujours aussi présent aux Etats-Unis. Un sujet on ne peut plus d'actualité. Et pour cause, puisque le créateur n'est autre que Jordan Peele, l'homme qui a reboosté la cause des Afro-Américains en produisant un film de Spike Lee ("BlacKkKlansman"), ainsi que deux films d'horreur politisés ("Get Out" et "US") qu'il a lui-même réalisés. En surveillant de près chaque épisode de "Lovecraft Country", Jordan Peele semble donc davantage s'attacher au commentaire social qu'aux pures scènes horrifiques plus discrètes (une décapitation par un ascenseur) ou qu'à la vision de certaines créatures décadentes (le fantôme d'un basketteur avec une tête d'enfant !). Des monstres qui pourraient effectivement avoir été imaginés par l'esprit troublé de Lovecraft. Un curieux mélange, donc, qui n'a certes pas le charme poétique des vieilles séries B précitées, mais qui possède l'avantage de proposer un discours on ne peut plus engagé. Ce qui persuadera peut-être certains électeurs américains à dégager enfin Trump en novembre prochain. Donald Trump ! En voilà une authentique créature lovecraftienne, tiens ! *(En diffusion sur OCS)* ❑

Les Révoltés de L'An 2000 *(Carlotta)*

Sous ce titre français apocalyptico-prédicateur (...et obsolète puisque le film date déjà de 1975 !) se cache un bijou du cinéma fantastique espagnol signé Narciso Ibañez Serrador dans lequel le mal prend la forme quasi angélique d'une bande de mômes, seuls résidents d'une île a priori sans adultes. Excepté un couple d'Anglais en vacances qui vont devoir faire face à ces petits êtres cruels. L'action lourde, lente et angoissante, sous un soleil de plomb, installe le spectateur dans une torpeur mortifère. Avec, en sourdine, une question qui revient sans cesse et qui est posée dans le titre original du film : *"¿Quién Puede Matar A Un niño?"*, à savoir : "Qui peut tuer un enfant ?"...

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

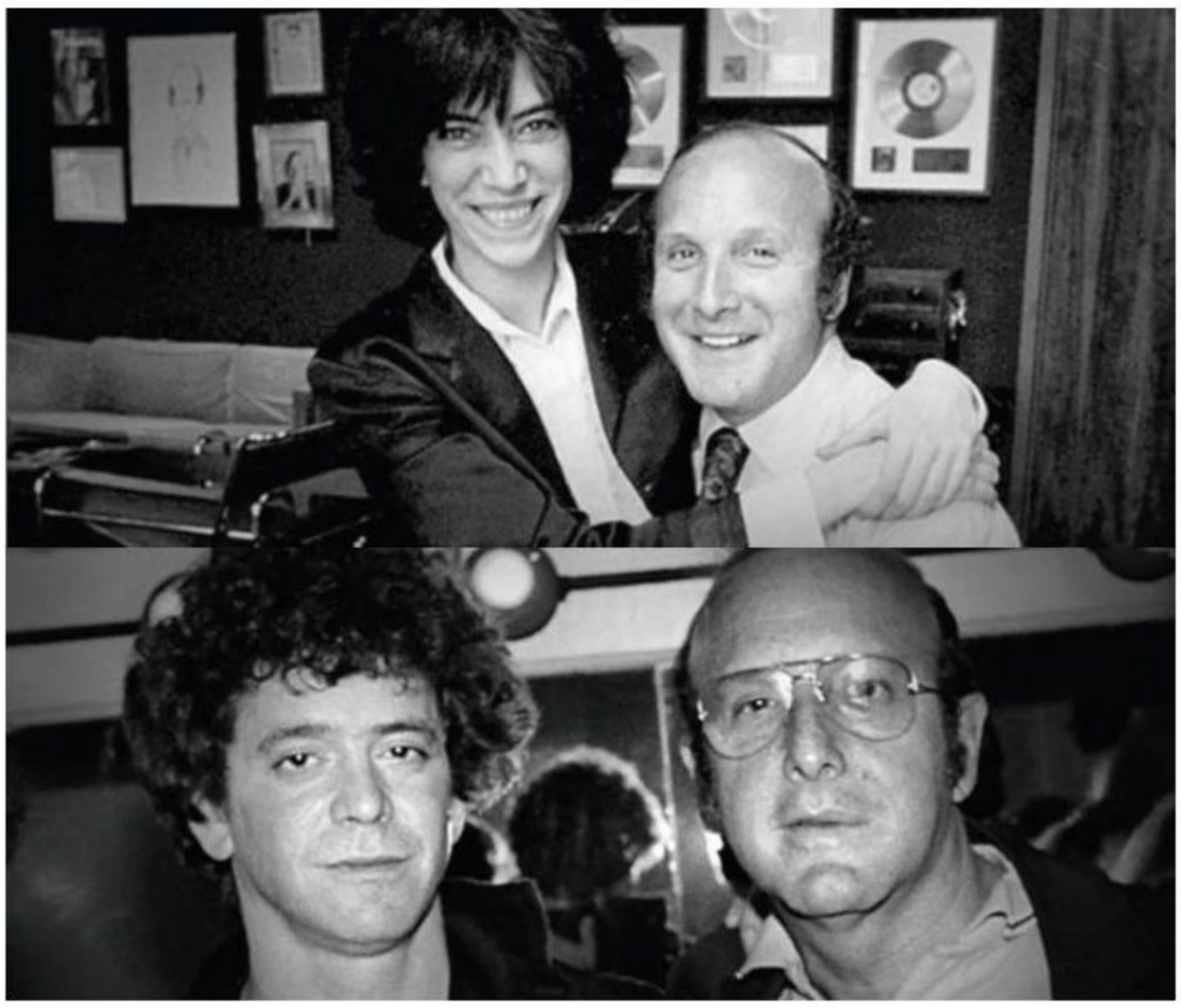
Une carrière qui se confond avec l'histoire de la pop et du rock américain

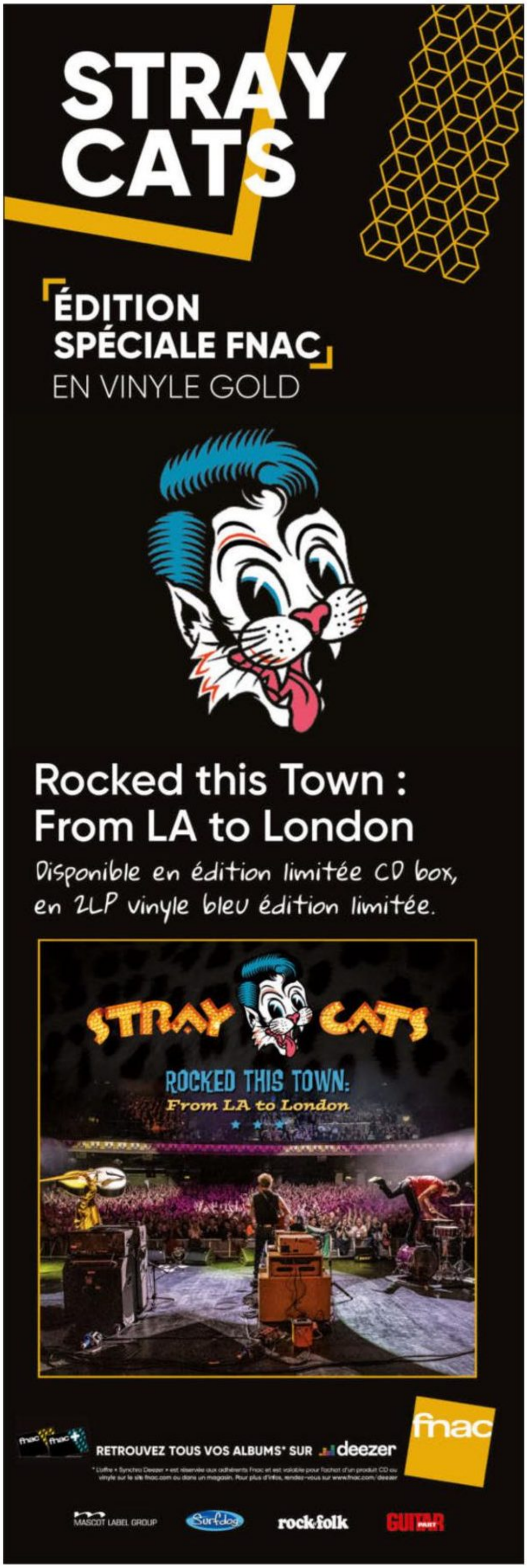
"Clive Davis : The Soundtrack Of Our Lives"

Netflix

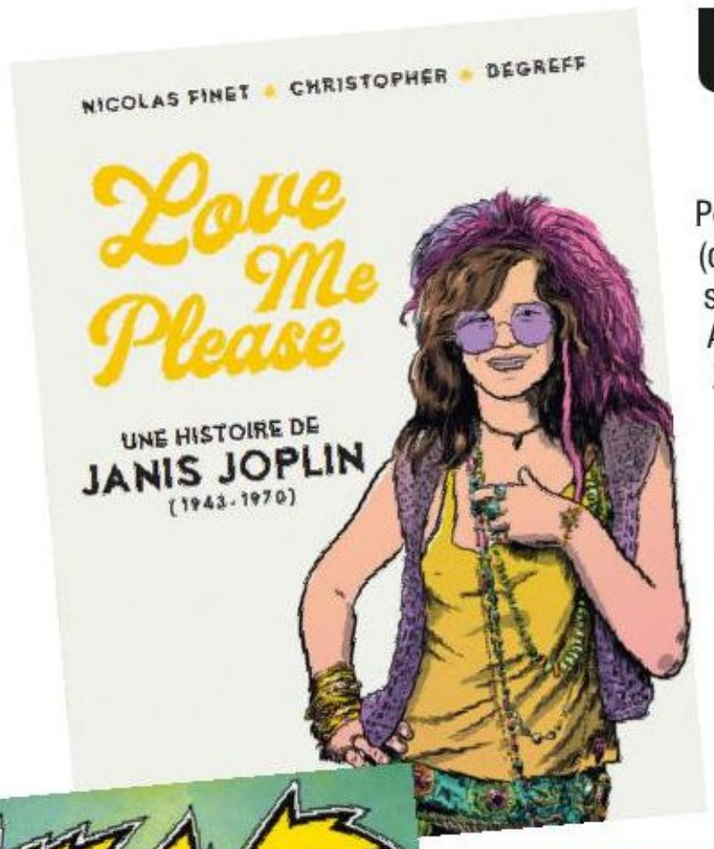
Ceux qui, en entendant la radio lorsqu'ils déambulent dans une galerie marchande dont chaque magasin diffuse des chansons (?) différentes, ou en lisant des articles enjoués à propos d'artistes en train d'éclore avant de faire grise mine en écoutant leurs disques, se demandent ce qui est arrivé à la musique, trouveront peut-être un semblant de réponse ici. Affirmer, en 2020, qu'il n'y aurait plus de jeunes talents capables de pondre de bons morceaux est une bêtise sans nom que certains rétrogrades de profession commettent allègrement au prétexte qu'ils étaient là au bon moment (dans les années soixante, soixante-dix, quatre-vingt, quatre-vingt-dix, au choix…) et qu'ils ont essuyé les grains et courants qui ont compté. Le plus souvent, la peur de vieillir les tenaille ; ils affirment que *"c'était mieux avant"* (c'est leur slogan, leur credo) et ils ferment ainsi leurs écoutilles à tout ce qui est chouette et mérite d'être découvert aujourd'hui (et dont ils ne soupçonnent pas l'existence). A titre d'exemple de ce qu'ils ont pu louper récemment, on se contentera de mentionner l'Américain Michael Orendy, qui n'est plus exactement un gamin, mais dont la pop légère du projet Frankel pèse lourd depuis une dizaine d'années dans la balance de ce qu'on fait de mieux dans le genre. En revanche, ce qui a véritablement changé au cours de la dernière décennie, c'est ce qui se passe dans les maisons de disques qui, pour ainsi dire, n'en sont plus. On ne citera évidemment pas de noms ni de marques, mais dans les couloirs de ces entreprises autrefois fourmillants de passionnés, on ne croise pratiquement plus que des zombies clonés sortis d'écoles où on enseigne comment faire du fric en exploitant tout ce(ux) qui bouge(nt), en utilisant la technologie la plus évoluée (le Net et une myriade de nouveaux outils merveilleux) et en maniant, sans gants ni masque, des algorithmes. Cette bande de gens conseille, en studio, de se servir de logiciels qui déjectent des mélodies, des suites harmoniques et des rythmiques toutes faites et, bien évidemment, de se servir d'Auto-Tune (la base) pour corriger les défaillances de la pauvre quille qui aura l'insigne honneur de poser son filet de voix à la cerise sur ce vilain gâteau industriel. On exagère, mais à peine. Le plus drôle est que, si jamais le résultat ressemble, de près ou de loin, à un classique de la pop ou du rock écrit il y a belle lurette, le choix sera généralement fait, par l'éditeur de la merveille, plutôt que de modifier quoi que ce soit, de contacter le compositeur (ou ses ayants droit) pour proposer une cosignature. L'art dans tout ça – on l'aura compris –, tout ce beau monde ou presque s'en fiche.

Clive Jay Davis, né à New York au début des années trente, dont le nom est associé aux labels Columbia, Arista, J Records, RCA et, depuis 2018, Sony Music (il est toujours en activité), comme d'autres à son époque et même après, a toujours privilégié la musique et ceux qui la font. Cet homme, ça paraît fou, a mis un point d'honneur à mettre en exergue la qualité, le talent, la diversité et la personnalité des créateurs qu'il a repérés (ou qu'on lui a rabattus). Ça ne veut bien sûr pas dire qu'on était obligé de craquer pour tout ce qu'il signait, et encore moins que Davis n'était pas là pour faire gagner de l'argent aux compagnies qui l'employaient. Bien au contraire : non content d'avoir donné aux musiciens de ses écuries les moyens de leurs ambitions, il leur a rapporté (et à lui aussi au passage) des fortunes. Certes, jadis, les disques (la musique enregistrée commercialisée sur des supports) se vendaient davantage, mais c'était surtout parce que des types comme lui savaient donner envie aux consommateurs de les acquérir. Il fut un temps ou acheter un super album, comme un bon bouquin, n'était pas, tant s'en faut, considéré comme un acte militant. En un peu plus de deux heures, Chris Perkel, à qui on doit également, dans un tout autre registre, le documentaire "Foreman" à propos du légendaire boxeur, raconte la saga de Davis qui, ça ne manque pas de sel d'emblée, ne se destinait pas à la musique. Très vite, le réalisateur emporte dans le tourbillon d'une carrière qui se confond, souvent, avec l'histoire de la pop et du rock américain. Car on parle ici d'un producteur/ directeur artistique/ patron de label qui a contribué, et pas qu'un peu, aux destinées de Janis Joplin, Aretha Franklin, Dionne Warwick, Bruce Springsteen, Lou Reed, Santana, Aerosmith, Pink Floyd, Rod Stewart ou Alicia Keys. Et qui, surtout, lorsqu'ils étaient au creux de la vague, a su réveiller le tigre dans leur moteur. Plus loin des Français, Clive Davis a également construit les carrières d'artistes tels que Barry Manilow (un popper suave new-yorkais qui a séduit plusieurs générations de femmes aux USA ; s'il tapissait son séjour avec ses disques de platine, on ne verrait plus le papier peint…) et, aucun amateur de soul et de R&B ne l'ignore, il a été derrière le succès fracassant de Whitney Houston, sa protégée qui a mal tourné, mais dont les ventes mondiales se comptent, depuis le milieu des années quatre-vingt, par centaines de millions de disques. Le destin tragique de la diva est évidemment abordé, comme il se doit, dans la seconde partie de ce documentaire dont on peut regretter, sur un plan général, qu'aucune chanson ne soit interprétée en entier. On suppose que Perkel a souhaité couvrir un maximum de terrain sur le plan factuel et historique, et a aussi tenu à privilégier les nombreuses interventions dont on retient plus particulièrement celles de Jimmy Iovine, Berry Gordy, Lou Adler, Paul Simon (et Art Garfunkel), Steven Tyler, Leon Huff et Kenny Gamble, Patti Smith et Don Ienner. Quelques voyeurs ont déploré que la vie privée de Clive Davis (il a révélé sa bisexualité il y a quelques années) et certains déboires professionnels soient trop rapidement évoqués, mais il apparaît évident que de ce parcours exemplaire, quel que soit l'angle d'attaque, le réalisateur a surtout voulu conserver le positif. Humble et premier à dire que la chance n'y est pas pour rien dans sa réussite, Davis a également montré comment tirer son épingle d'un business bien plus risqué qu'il en a l'air. Il a souvent été à deux doigts d'être emmené au bûcher par ceux qui l'avaient pourtant porté aux nues, mais les jalousaient, lui et ses succès. A l'entendre, chaque épreuve n'a été qu'une étape et le seul moment du documentaire où il se départ de son drôle de sourire, c'est lorsqu'il évoque Whitney Houston, qui n'avait pas cinquante ans lorsque, la cocaïne lui étant montée au cerveau, elle a décidé de ne plus répondre. ❑

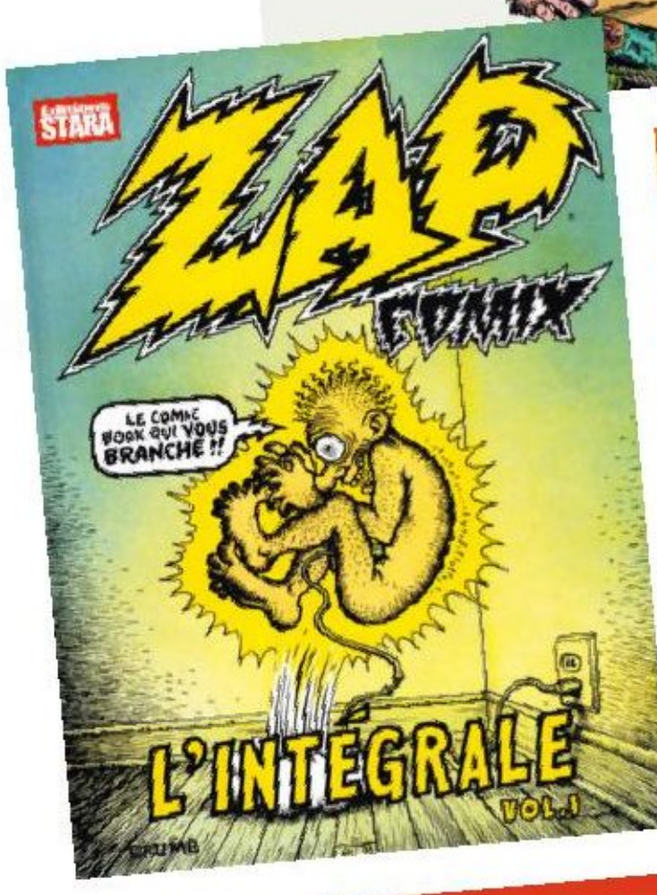




Un mammouth à la broche

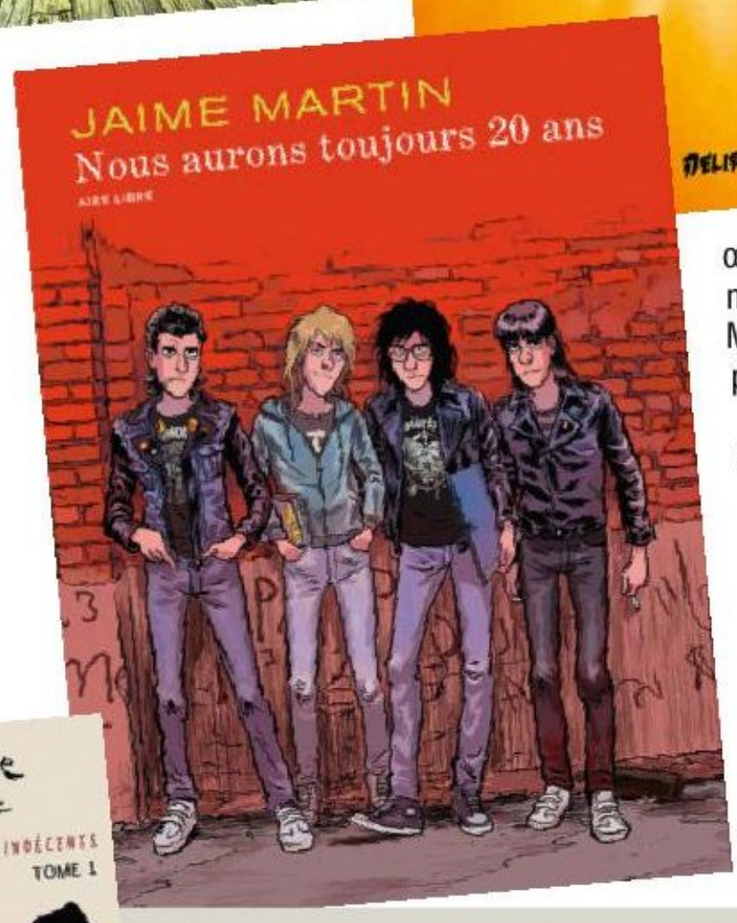


Pour l'anniversaire de Woodstock, le duo Nicolas Finet (recherche et documentation) et Christopher (crayon et gomme) avait mené l'enquête pour raconter de manière claire et précise les petits secrets qui avaient entouré ces trois jours dédiés à l'amour et à la musique au milieu des pâtures. Aujourd'hui, le couple s'est reconstitué pour **"Love Me Please – Une Histoire De Janis Joplin"** (Editions Marabulles) qui narre par le menu les raisons qui ont amené la chanteuse texane à mourir précocement. Comme le rappellent les auteurs, Janis Joplin est d'abord une voix exceptionnelle qu'elle a taillée à sa mesure en écoutant les disques de Bessie Smith et Leadbelly. Plus tard, elle découvre Odetta Holmes — la voix des droits civiques — à l'époque où elle traîne à l'Université du Texas en compagnie de Gilbert Shelton. Caractère imprévisible capable du meilleur comme du pire, le drame annoncé qu'est la vie de Janis Joplin est parfaitement conté avec le trait noir et les couleurs d'époque qui vont avec.

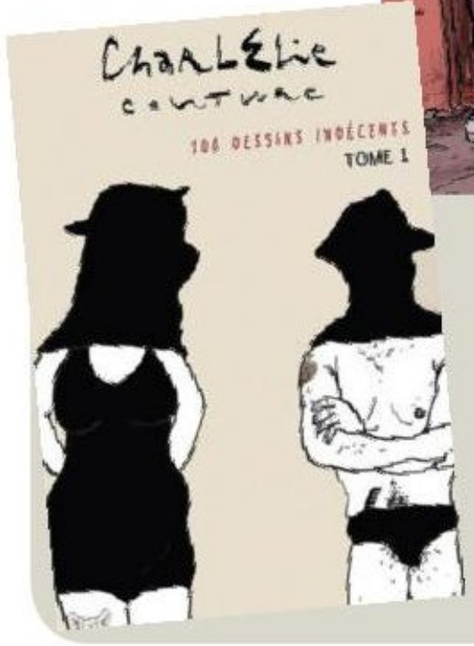


Si Jimi Hendrix est le symbole musical qui incarnait les années 60, son pendant sur papier ne peut être que le comics "Zap". Créé par Robert Crumb, il symbolise à lui seul la génération spontanée que fut la BD qui sut si bien accompagner la contestation de la jeunesse américaine. Après une sortie avortée en décembre 1967, le premier numéro voit le jour trois mois plus tard. Il est entièrement dessiné par Crumb qui le vend directement dans la rue. Dès le numéro suivant, c'est la crème de la BD underground qui vient grossir les rangs du petit comics. Victor Moscoso, Rick Griffin, S Clay Wilson, Gilbert Shelton, Robert Williams et Spain Rodriguez vont changer la face du rock en seulement seize numéros devenus cultes, mais difficiles à trouver. La réédition **"L'Intégrale Zap Comix Vol. 1"** (Stara) tombe à pic. En près de 500 pages, ce premier tome renferme les neuf premiers numéros, ainsi que des interviews des coupables. Indispensable.

En 1989, Rick Veitch se fait virer par DC Comics après un épisode de "Swamp Thing" où la créature croise le chemin de Jésus. Après un tollé général, le dessinateur en prend de la graine et devient définitivement indépendant. C'est là qu'il crée "Bratpack", et surtout **"The Maximortal"** qui vient à son tour de sortir chez Delirium. Dans cette BD, Veitch règle ses comptes avec le milieu qui vient de se débarrasser de lui en s'attaquant au mythe de Superman avec une science de la démolition qu'il explique très bien dans son avant-propos. Tout démarre en Sibérie, au moment de l'événement de la Toungouska en 1908. Alors qu'il vient de tomber sur un mammouth en train de rôtir à la broche, un trappeur participe involontairement à la création d'un enfant pas comme les autres. Mis dans un œuf, ce dernier atterrit chez un couple d'orpailleurs qui n'est rien d'autre que la version moderne de Marie et Joseph. Pour ses premiers pas dans le monde des humains, le Maximortal ne fait aucun cadeau à ses parents de circonstance. A partir de là, il n'y a plus de super-héros qui tienne, Veitch envoie le concept au cimetière des éléphants.



Sept ans après "Les Guerres Silencieuses" et quatre après "Jamais Je N'Aurai 20 Ans", Jaime Martin boucle brillamment sa trilogie familiale avec **"Nous Aurons Toujours 20 Ans"** (Dupuis). En 1975, l'auteur a neuf ans quand il apprend la mort de Franco à la télé. Pendant que les adultes sortent le champagne, la transition se passe, comme avant, dans le sang. En attendant que les choses se tassent, l'auteur lit des BD. A quatorze ans, c'est l'apothéose, il assiste à son premier concert de rock — les Ramones — avant de découvrir Creepy et AC/DC. Plus tard, c'est Spandau Ballet puis, très vite, Motörhead. Chroniques d'un pays qui réapprend la démocratie, cette dernière partie n'est pas forcément joyeuse d'un bout à l'autre, en revanche, elle se conclut sur un bien joli conseil qui nécessitera de lire l'ouvrage pour le connaître. ❑



Le gros plan du Géant

CharlElie Couture est aussi bien capable de composer des chansons que de faire de la photographie, de la peinture ou écrire des livres. De temps à autre, il profite de son temps libre pour dessiner les gens et les situations qui lui paraissent sortir de l'ordinaire. A force d'en remplir des carnets, il fallait bien en faire un recueil. Le dernier en date s'appelle "100 Dessins Indécents - Tome 1" (Flying Boat), et son contenu a été réalisé entre 1976 et 1988. Traité à la plume et à l'encre de Chine, ces *dessinstantanés* (du nom donné par l'auteur) ne sont pas sans rappeler la grande époque du dessin d'humeur tel qu'il était prêché par Gébé, Willem, Topor ou André Paul. Au fil de ces croquis souvent féroces, il n'est pas garanti que le côté humoristique des légendes les accompagnant soit suffisant pour en atténuer le sens. Tirage rare à seulement 500 exemplaires, il va falloir se dépêcher pour se le procurer.

“Quel connard ce Jim Morrisson”

Janis Joplin
NATHALIE YOT
Hoëbeke

Les biographies de super stars mortes sont souvent frappées par les mêmes implacables défauts : détails inutiles, vaines conjectures ou, à l'inverse, barbantes précisions techniques et, pire encore, hagiographiques envolées et clichés sentimentaux. Janis Joplin détient sans doute le record en la matière, sa personnalité complexe et la brièveté de sa carrière faisant d'elle un sujet chéri, objet de tous les fantasmes de fans énamourés tentés par l'écriture. C'est donc un rare tour de force que réussit Nathalie Yot avec ce joli “Janis Joplin”, tout à la fois une biographie fidèle sur la courte vie de la chanteuse, mais aussi un presque roman, fidèle à l'esprit de la vibrante artiste. Nathalie Yot est forcément aussi une fan de Joplin, l'intimité de son regard le prouve, mais son style imaginatif et souvent percutant montre, c'est rare, un vrai travail d'écrivain au service de son sujet et non pas, comme c'est parfois le cas, un prétexte à l'étalage de ses propres chimères adolescentes. Yot se glisse avec aisance dans la peau de Janis Joplin et la raconte comme elle raconterait l'histoire d'une sœur ou d'une proche, avec tendresse et lucidité. Et sans se focaliser sur des banalités sexistes sur son physique ou sa sexualité, comme à peu près 98% de ses biographes — mâles, est-ce la peine de le mentionner — qui ne se remettent toujours pas qu'elle n'ait pas correspondu aux critères esthétiques et de genre exigés alors pour les chanteuses, n'hésitant pas à rappeler qu'ils la trouvent toujours moche ou trop masculine. Comme si on avait trop besoin de connaître leur avis moisis sur une artiste dont l'immense talent bouleverse par ailleurs le monde depuis cinquante ans. Sans bla-bla ni pathos, l'autrice s'attache à ressentir plutôt qu'expliquer, et cette proximité nous fait assurément bien mieux discerner toutes les nuances du cœur ô combien brûlant de Janis Joplin qu'une biographie plus détaillée ou plus classiquement construite. Notez que ce livre fait partie d'une nouvelle collection “Les Indociles”, dirigée par notre confrère Stan Cuesta, qui publie en même temps un ouvrage sur Jim Morrisson, qui ne sera pas recensé ici en hommage à la grande Janis qui disait de lui, après l'avoir rencontré pour la première fois : *“Quel connard ce Jim Morrisson”.*

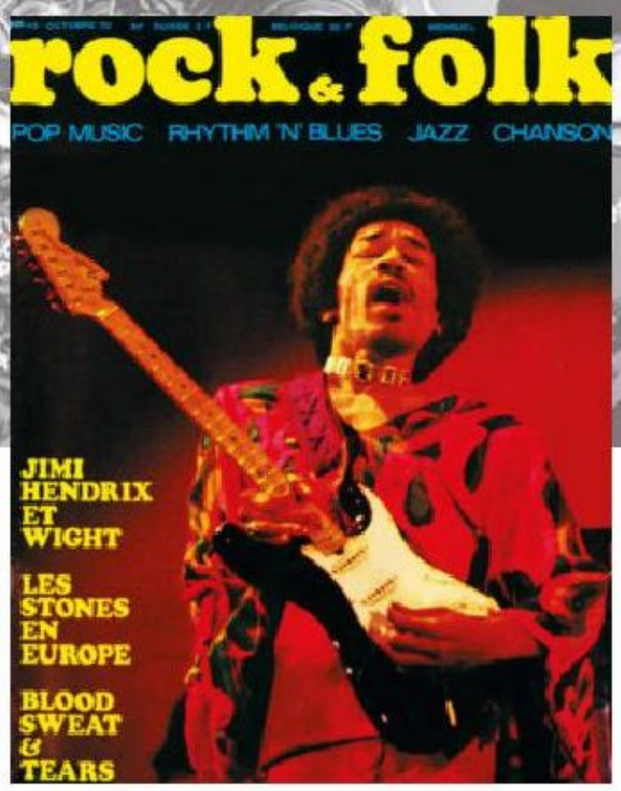
Le Reste N'Etait Qu'Obscurité, L'Histoire Orale De Joy Division
JON SAVAGE
Allia

L'énigme du cœur brûlant de Ian Curtis ne sera peut-être jamais vraiment éclaircie, mais personne ne s'en approchera plus que Jon Savage dans son extraordinaire livre “Le Reste N'Etait Qu'Obscurité, L'Histoire Orale De Joy Division”. Histoire orale donc, c'est-à-dire reconstituée et racontée grâce aux interviews des musiciens et de leurs proches, et mise en forme chronologique, comme un immense puzzle hyper précis et dont chaque pièce s'emboîte si parfaitement qu'on le lit comme un récit fluide et non comme des extraits d'entretiens mis bout à bout. Le truc, c'est que tous les interlocuteurs sont absolument passionnants, qu'ils parlent de Manchester, de l'histoire sociale de la région ou qu'ils dressent le tableau de la musique locale et de la naissance du groupe, c'est toute une époque qui se redéploie devant nous. Et ils racontent Ian Curtis avec une unanime et touchante affection, dressant le portrait d'un si jeune homme torturé et fragile, malade et au fond inadapté à la vie de rock star. Mais également charmant, drôle, déterminé, et certainement aussi génial que ses fans le jurent. Ce livre ne s'adresse d'ailleurs pas du tout qu'aux fans de Joy Division, nul besoin même de vraiment connaître ou d'adorer le groupe pour être intéressé et touché par son destin tout aussi fulgurant que tragique. Rarement un suicide aura suscité autant de spéculations et de questions, et si Savage, bien sûr, ne prétend pas y répondre complètement, il rapporte précisément tous les faits et tous les différents points de vue des protagonistes encore effarés aujourd'hui par ce suicide qu'aucun, malgré des tentatives précédentes, n'avait vu vraiment arriver. Tragique donc, forcément, mais absolument emballant, ce bijou de livre est simplement une indispensable et captivante lecture pour tous les amateurs de rock. L'amour, l'amour de Ian Curtis ne nous séparera pas. ❑

Ça ne s'invente pas

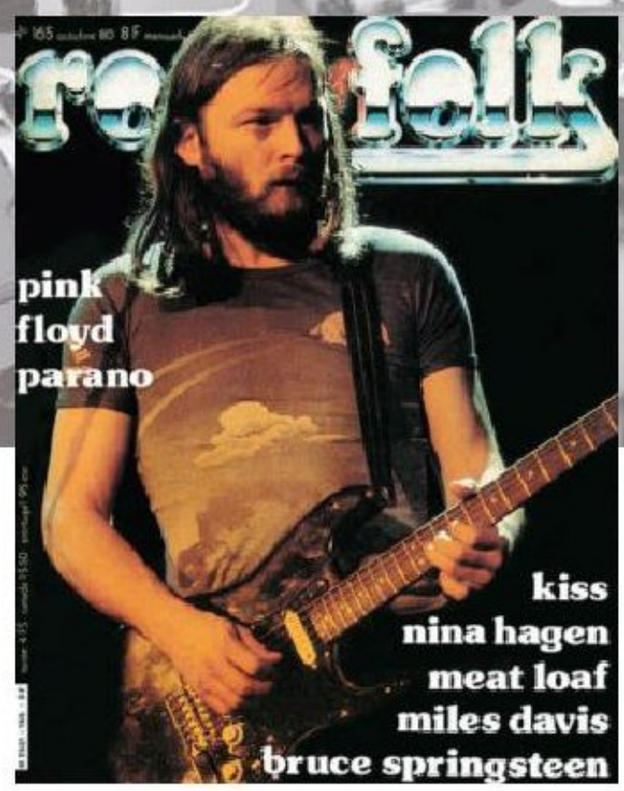
ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



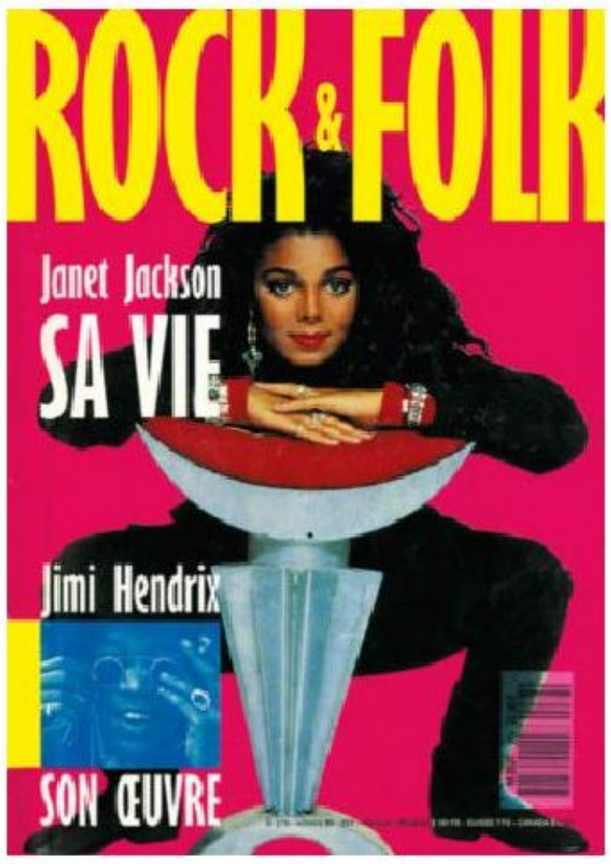
OCTOBRE 1970 R&F 45

Festival de l'île de Wight, nouvelle édition. La rédaction s'interroge sur le bien-fondé de ces grands rassemblements et prend le parti de la masse amorphe et polie contre ces groupes de resquilleurs français qui se font une vocation d'emmerder le monde et brandissent un drapeau noir à la première objection. Temps forts : Joni Mitchell, Chicago, Who, Jimi Hendrix, Miles Davis et Cactus, *"moments de violence totale"*. Le fantôme d'**Alan Wilson** hante ce numéro de bout en bout. Fito de la Parra, batteur de **Canned Heat**, signe une nécro dans la rubrique "Bricoles" : *"Canned Heat est la seule raison pour laquelle il est resté en vie"*. Lit-on bien la nécro de Wilson ? *"Que va-t-il se passer maintenant ? Le groupe va-t-il durer ?"* Ironie du sort, Canned Heat sort son nouvel album, "Future Blues". Wilson y est crédité pour cette chanson : "My Time Ain't Long".



OCTOBRE 1980 R&F 165

Meat Loaf n'aime pas les Californiens : *"Ils peuvent aller s'amuser avec leurs cerfs-volants. Ils n'ont pas d'énergie, se foutent de tout, on dirait qu'on les a aspergés de quelque chose."* Philippe Constantin : *"En France, **Pink Floyd**, c'était Gilmour et Mason. Aux USA, Wright. Mais jamais Waters."* Jusqu'à "The Wall". **Roger Waters :** *"J'en ai marre de Syd. Le Floyd, c'est moi. Ça a commencé à marcher quand j'ai pris les rênes."* Un certain Alexandre Dymov : *"Nous lisions avidement les injures de la presse officielle contre le boogie-woogie, le rock'n'roll et, plus tard, le twist, entre les lignes, selon une méthode bien soviétique, pour en soutirer une information valable."* Il raconte comment le rock s'infiltrait en **URSS**, en cachette des miliciens qui venaient démolir le matériel dans les salles de bal et découper les fringues trop colorées.



OCTOBRE 1990 R&F 278

Le reporter est fouillé par un gorille avant l'interview, puis **Janet Jackson** joue la cruche de service qui dit que la misère c'est mal. Le reporter rit sous cape. Puis elle lui confie : *"Il faut que tu comprennes une chose, on est passé à côté de notre enfance. J'ai commencé à travailler à 7 ans et je n'ai jamais arrêté"*, d'abord dans le show des Jackson à Las Vegas, puis actrice professionnelle à douze ans et superstar à vingt-quatre. **2 Live Crew** fait du *"porno rap"* sur Skyywalker Records. Ils ont aux fesses une meute d'associations familiales, un avocat qui vénère Batman, le gouverneur de Floride, George Lucas pressé de couler Skyywalker Records, et trente flics pour les arrêter. Springsteen les soutient, ils enregistrent "Banned In The USA", Batman se retourne contre le boss et l'histoire recommence. La Moral Majority ne s'attaque pas qu'au hard rock.

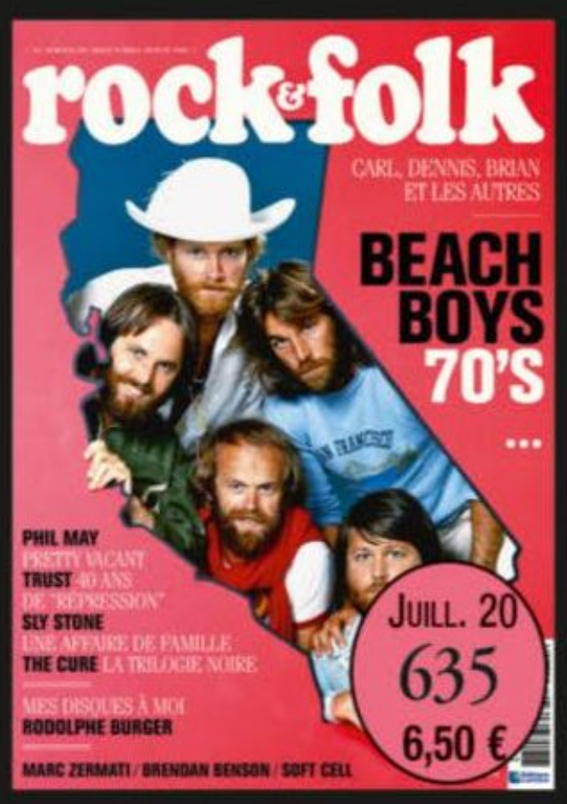
OCTOBRE 2000 R&F 398

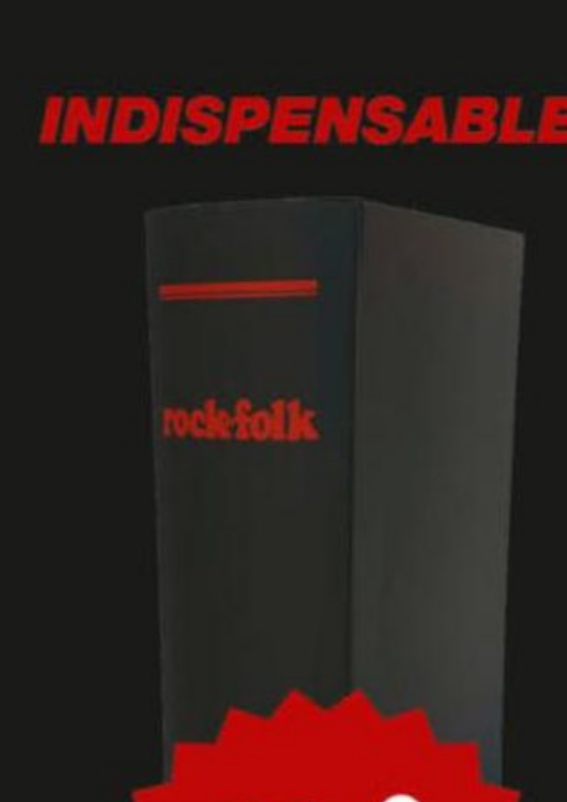
Que sont les **Hüsker Dü** devenus ? Greg Norman, le bassiste, ne vend pas des beignets à Atlantic City comme on l'a dit, il est chef dans une prestigieuse mangeoire aux abords de Minneapolis. **Perpignan** : 100 000 âmes, 200 groupes officiels, 1 000 groupes officieux et le Médiator, salle de rock et cheval de bataille de la mairie. Après, il faut pouvoir encaisser la truculence du militantisme associatif, avec des structures comme L'Art Ou Cochon. C'est effectivement très drôle comme nom. **Eminem**, mis en quarantaine par les rappers noirs malgré la caution Dr Dre, Messie des jeunes Blancs de la middle class, haï par ses collègues de MTV qu'il passe son temps à piétiner, attaqué en justice par sa *"putain de salope de mère"*, un deuxième album qui part comme du PQ à peine sorti… Catapulté aussi haut, comment éviter le crash ? C'est l'heure de vérité.

OCTOBRE 2010 R&F 518

Ray LaMontagne, encore un qui sourit sans arrêt dans sa panoplie de Nels Oleson, l'épicier de "La Petite Maison" où vous savez. **Carl Barât**, c'est sa longue mèche flottant sur l'œil droit qui agace. Avec le poupon déglingos, il reforme les Libertines. Barât tente bien d'en dire quelque chose, mais quand ça veut pas… Ah si : *"L'amour est inconditionnel"*. Stop, c'est dans la boîte. Le **Rock Knights Festival** de Gaillac, c'est le ban du *"hard rock médiéval"* et *"ça envoie façon catapultes dans les murailles de Saint Jean-d'Acre"*. Plutôt que ses disques à lui, **Charlie Watts** préfère parler d'un métier qui se perd : *"A quoi bon faire un disque de nos jours ? Avec Pro Tools, on ne demande même plus aux batteurs de marquer le temps. Un batteur qui ne marque pas le temps sert à quoi ? Est-ce un batteur, est-ce une machine ? Tout le monde s'en fout."*

rock&folk





Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires

VROFP20

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant.
Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

N° ou Ecrin	Prix
Frais de port	
Total	

*Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin
DOM-TOM, Etranger nous contacter
au + 33 43 44 62 43 79

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Courrier des auditeurs : Nick Cave, sur son blog, répond avec sagesse et courtoisie aux questions qui lui sont envoyées. Sujet 109 : *"Qu'est-ce que la miséricorde pour vous ?"* et *"Que pensez-vous de la cancel culture ?"*. Extrait : "*La cancel culture est l'antithèse de la miséricorde. La correction politique est devenue la religion la plus malheureuse du monde. Sa tentative autrefois honorable de réinventer notre société d'une manière plus équitable incarne maintenant tous les pires aspects que la religion a à offrir (et rien de sa beauté) : la certitude morale et l'autosatisfaction, sans même la capacité de rédemption.*"

Réinventer le spectacle vivant : l'excellent Bertrand Louis (ses mises en chanson de Philippe Muray, notamment) nous signale l'initiative d'un joaillier : *"dîner de gala et concert privé Christophe Maé : une invitation pour 500 € d'achat, deux invitations pour 950 € d'achat, et la nuit d'hôtel offerte pour 250 € d'achat en plus.*" Dire qu'Alain Delon et Gian Maria Volonte dévalisent cette bijouterie dans *Le Cercle Rouge*, de Melville… La première chose que ma fille a entendue quand elle est venue au monde, c'est une chanson de Christophe Maé (la radio dans la salle d'accouchement était calée sur Chérie FM). Le 5 octobre commence le procès dit des écoutes, où comparaîtra Nicolas Sarkozy, mais il y a un acte autrement plus grave, dans le cadre de ses fonctions, pour lequel il me semble mériter la Haute Cour, voire le TPI : il est allé à un concert de Julien Doré. Attention, ce que je dis n'est pas contre ce chanteur ni l'ancien chef de l'Etat, mais est-ce qu'on paye un Président de la République pour aller voir Julien Doré ?

Après les banquiers punk les banquiers EDM. Air Mail nous apprend que le P.D.G. de Goldman Sachs, David Solomon, également DJ sous le nom de Dj D-Sol, a organisé dans les Hamptons un *concert* (comprendre : des mecs qui passent de la musique derrière une table) caritatif à vingt-cinq mille dollars la place, rassemblant trois mille spectateurs. En vedette les Chainsmokers, "*le duo de musique électronique le mieux payé au monde, sinon nécessairement le plus talentueux*". Si le genre de dance que produisent tous ces messieurs est généralement assez pénible, nous le devons en grande partie au talent de David Guetta, Joachim Garraud et Fred Rister, qui ont réussi, à partir des années 2000, la synthèse entre Coldplay et Confetti's. Le livre-testament de Rister, "Faire Danser Les Gens " (Séguier, 18 €), brillant et sincère, rend ces trois apprentis-sorciers et l'éditeur Christophe Piot encore plus aimables, et on finit convaincu avec lui que "When Love Takes Over" est bien le moment copernicien de la musique électronique. Mais c'est fou comme les champions qui vendent des tonnes de disques sont malheureux s'ils ne sont pas chroniqués dans les Inrocks. Ça m'est arrivé souvent de ne rien vendre ET de ne pas être dans les Inrocks, la première situation est plus impactante.

Vacances apprenantes : de bons docs cet été sur Arte : "Stax, Le Label Soul Légendaire", de Lionel Baillon et Stéphane Carrel, "Zapped : Frank Zappa Par Frank Zappa", de Thorsten Schütte, "Dune De Jodorowsky", de Frank Pavich. J'ai découvert Jodorowsky en 1976 grâce à une interview de Marjorie Alessandrini dans Rock&Folk, il lui racontait son projet, avec Pink Floyd et Magma pour la musique, mes deux groupes favoris à l'époque, du coup j'avais vu "La Montagne Sacrée" (j'aimais beaucoup la montagne mais ce n'est pas un film d'alpinisme). J'ai longtemps pensé que son adaptation de "Dune" en était restée au stade des velléités, mais les travaux préparatoires étaient d'une précision et d'une beauté époustouflantes. Avant d'abandonner le projet, son producteur a livré clés en mains à Hollywood Giger, Moebius et mille idées que des faiseurs moins fantasques mettront en application sur "Alien" et d'autres blockbusters. Il y a des gens (moi) qui se sont rendus malades pour moins que ça, lui a fait "L'Incal" avec Moebius, c'est une belle revanche. Il fallait toute l'intelligence de la vie et la personnalité radieuse du Chilien pour ça. Brian Wilson, dans la compétition fraternelle avec les Beatles, a eu plus de mal à se remettre du succès de "Sgt. Pepper" après l'incompréhension suscitée par "Pet Sounds" dans son propre camp. Le biopic "Love And Mercy" (la miséricorde, encore…), de Bill Pohlad (Netflix), restitue le passage de l'emprise de son père à celle de son psy, et les séances de studio sont reproduites avec une exactitude impressionnante, la musique n'étant pas rejouée mais issue des prises d'origine.

Enfin il y a "Hitsville: The Making Of Motown", documentaire de Benjamin et Gabe Turner (Netflix) et le plaisir de voir Smokey Robinson aujourd'hui. Dylan avait déclaré que c'était le plus grand poète américain vivant, c'est peut-être pour ça qu'il s'est tu quand il a reçu le prix Nobel. Le leader des Miracles a quatre-vingts ans, quasiment l'âge de Joe Biden, et il ferait un meilleur Président que Kanye West. J'espère mourir le plus tard possible et qu'il restera de la place au cimetière de Valcabrère, quoi qu'il en soit ça me ferait plaisir qu'on diffuse alors son "Tears Of A Clown", écrit avec Henry Cosby et Stevie Wonder. Pour Jacques Wolfsohn, après le clairon de la sonnerie aux morts, il y avait eu un Jelly Roll Morton et "Quand Les Andouilles Voleront", de Georgius, ça collait parfaitement au personnage, Jacno c'était "Paris 1919". Il y a quatre ans, aux obsèques d'un ami, Bernard Le Lann, son fils a passé "Stairway To Heaven" devant la tombe. Bernard aimait les oiseaux et ils le lui rendaient bien. Il y en avait un qui le suivait tous les matins jusqu'à l'école quand il était enfant en Bretagne, il avait même eu un article sur le sujet dans la presse locale. Là, à Saint-Bertrand-de-Comminges, un oiseau est entré dans la cathédrale pendant la cérémonie. Cette chanson monumentale m'avait toujours laissé inerte, là j'ai compris ce qu'elle pouvait représenter, comment une musique qui ne nous fait ni chaud ni froid peut exprimer, pour d'autres, l'indicible, ce qu'aucune autre discipline ne permet comme ça (posez une image de Jeff Koons devant un cercueil et comparez). Seul, poings serrés, jambes écartées face à son père et le trou encore ouvert, Eryck Le Lann écoutait ce titre qui n'en finit pas de monter. Pas un geste, pas une expression. Huit minutes trois secondes de télépathie, tout était dit. Pas besoin d'Aleister Crowley pour accéder au surnaturel, un radio CD suffit. Et pour communiquer avec Nick Cave, c'est par ici : theredhandfiles.com. ❑

Photo Bruno Berbessou

Son-Vidéo.com 20 ans

20 ans de hi-fi & home-cinéma

DÉCOUVREZ ELIPSON W35, THE ORIGIN OF POWER*

ENCEINTE CONNECTÉE

ELIPSON W35 & TRIPOD

- Conception stéréo de 350 watts
- Multiroom, streaming WiFi et Bluetooth
- Compatible Amazon Alexa

899 €

* La source de la puissance - Photo ©2019 Edouard Nguyen

DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 19H

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.

SEAT

Nouvelle **SEAT**

Leon

e-Hybrid

L'hybride rechargeable sans engagement et sans apport.*

Des lignes et un design d'une grande élégance.
Sans engagement, c'est-à-dire résiliable sans frais et ajustable à tout moment. Sans apport.
Ça risque d'être difficile de trouver une excuse pour ne pas passer à la nouvelle SEAT Leon e-Hybrid rechargeable.

Nouvelle SEAT Leon XCELLENCE e-Hybrid : consommation mixte WLTP et émissions de CO_2 mixtes WLTP : valeurs non connues au 26/08/2020. Véhicule en cours d'homologation.
Depuis le 1er septembre 2018, les véhicules légers neufs sont réceptionnés en Europe sur la base de la procédure d'essai harmonisée pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO_2, plus réaliste que la procédure NEDC précédemment utilisée.

Modèle présenté : SEAT Leon Xcellence e-Hybrid 204 ch DSG avec options, à 467 €/mois. Location Longue Durée sur 37 mois et 30 000 km maximum. Sous conditions de reprise (conditions sur seat.fr).
*Location longue durée sur 37 mois sans apport, sous conditions de reprise (conditions sur seat.fr). Possibilité de : résilier à tout moment, changer de véhicule (sous réserve d'acceptation du nouveau dossier par VOLKSWAGEN BANK), ajuster les kilomètres. 37 loyers de 399 €. Tout mois commencé est dû. Exemple pour une SEAT Leon XCELLENCE e-Hybrid 204 ch DSG en location longue durée sur 37 mois et pour 30 000 km maximum. Offre réservée aux particuliers chez tous les Distributeurs SEAT (France métropolitaine) présentant ce financement et **valable jusqu'au 31/10/2020** pour toute commande d'une SEAT Leon XCELLENCE e-Hybrid 204 ch DSG passée **avant le 31/10/2020 et livrée avant le 31/03/2021.** Offre sous réserve d'acceptation du dossier par VOLKSWAGEN BANK GMBH – SARL de droit allemand – Capital social : € 318 279 200 – Siège social : Braunschweig (Allemagne) – RC/HRB Braunschweig : 1819 – Intermédiaire d'assurance européen : D-HNQM-UQ9MO-22 (www.orias.fr) – Succursale France : Bâtiment Ellipse, 15 avenue de la Demi-Lune – 95700 Roissy-en-France – RCS Pontoise : 451 618 904 – Administration et adresse postale : 11, avenue de Boursonne – B.P. 61 – 02601 Villers-Cotterêts Cedex.
Volkswagen Group France – S.A. au capital de 198 502 510 € – 11, avenue de Boursonne Villers-Cotterêts RCS Soissons 832 277 370.
Conditions sur seat.fr